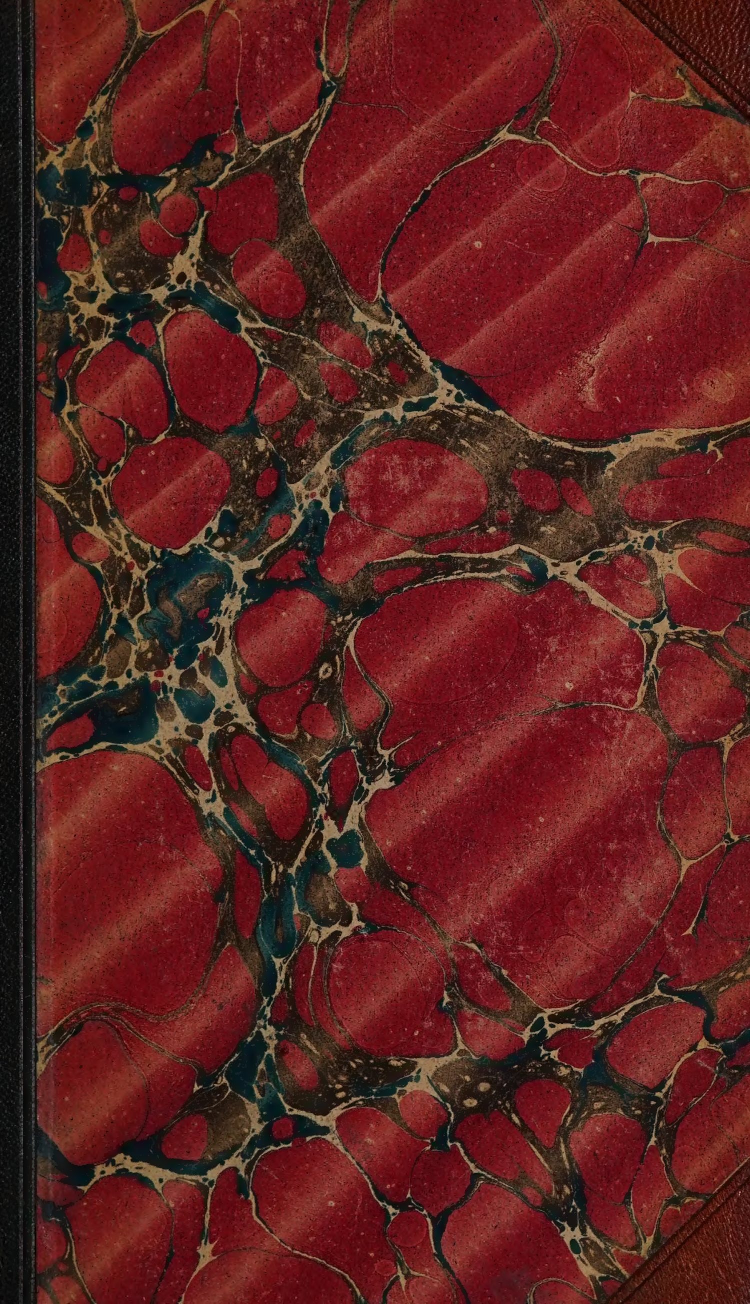
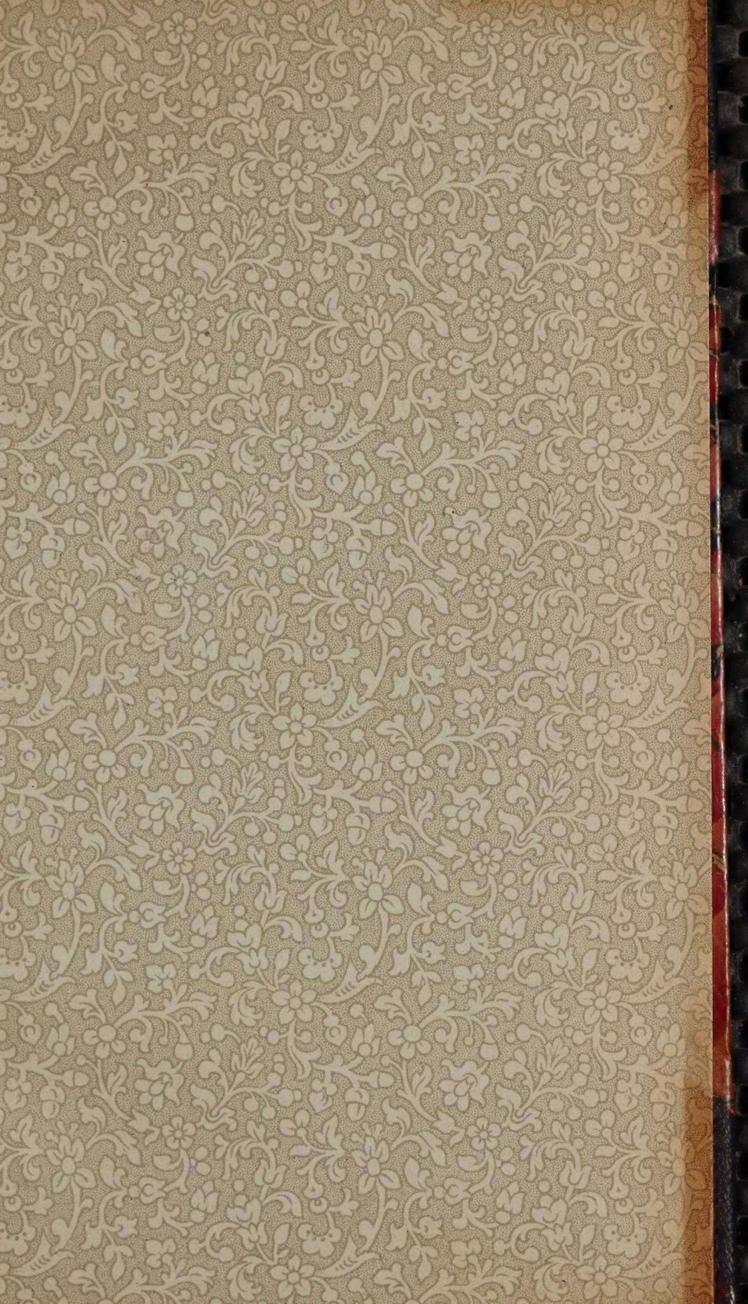




LES ESPÉRANCES MESSIANIQUES D'ISRAËL

LAUSANNE 1899. — IMP. GEORGES BRIDEL & Cie

J. GINDRAUX

LES ESPÉRANCES MESSIANIQUES

D'ISRAËL

I

PREMIERS ÂGES



LAUSANNE

GEORGES BRIDEL & Cie ÉDITEURS

PARIS, LIBRAIRIE FISCHBACHER

33, rue de Seine.

AVANT-PROPOS

Dans ces études sur la prophétie, j'ai visé au même but que je m'étais proposé en suivant Israël d'Egypte en Canaan. Mon désir est d'aider à reconnaître la vérité qui brille ou se cache parfois dans l'Ancien Testament, aussi bien dans ses vues sur l'avenir que dans ses récits, ses traditions du passé.

Seul, au milieu des peuples, Israël ne se lasse pas de redire l'espoir d'une finale grandiose de l'histoire, où règnera l'abondance, où les dissensions auront cessé d'un bout de la terre à l'autre, où les nations vivront dans une sainte fraternité avec Jacob et serviront Jéhovah. Il attend la victoire de ses idées religieuses, de sa foi. Il l'attend sur le monde, sur le péché, sur la mort, sur les ténèbres. Il l'incarne dans un Vainqueur, l'Oint de l'Eternel et de sa force, venu d'en-haut et pourtant nôtre. C'est le Messie.

Il vaut la peine de constater la place occupée par cette espérance dans la littérature des Hébreux. A chaque instant, en certaines périodes, la glorieuse attente s'affirme. Ce phénomène unique en son genre, non moins que la possession du monothéisme et d'une loi dépassant malgré ses lacunes et ses duretés les législations des autres peuples, assure à Israël une position tout à fait exceptionnelle.

Israël fut vraiment le peuple de l'espérance en même temps que du souvenir. Son particularisme national, fondé sur sa loi, est très réel. Mais la prophétie laisse entrevoir la providentielle destination de ce particularisme. Il semble n'avoir eu d'autre fin que de permettre à Israël de conserver intactes et de recevoir dans leur pureté les révélations divines, mais pour les communiquer un jour, à l'heure de Dieu, aux autres nations. Au fond c'est un particularisme qui a pour objet dernier le bien de tous.

Rêve d'avenir ardent et étrange que celui d'Israël, rêve religieux avant tout, mais aussi terrestre et même matériel, touchant sous ce rapport, en apparence seulement, à l'utopie ! Et pourtant, rêve que l'Evangile a déjà en grande mesure singulièrement confirmé ! Quand on lit les oracles d'Israël

sans parti pris, on ne saurait s'empêcher d'admirer leur grandeur, leur portée humanitaire. Mais c'est bien autre chose, quand on les lit à la lumière des convictions chrétiennes. On sent là ce que nous avons senti en marchant sur les pas du peuple élu à travers le désert jusqu'en Canaan : la présence de Dieu.

Je m'occupe dans le présent volume des plus anciennes déclarations de la voix divine, dont l'une remonte pour moi au berceau de notre race. Dans un second volume, nous entendrons les poètes hébreux, psalmistes, écrivains sentencieux, et les premiers prophètes. Dans un troisième, nous recueillerons les espérances des grands prophètes, de leurs contemporains et de leurs successeurs.

Veuille Celui que nous aimons sans l'avoir vu, qui parle toujours intérieurement lorsqu'on l'écoute, s'entretenir parfois avec le lecteur tournant les feuillets de ce livre.

J. G.

CHAPITRE PREMIER

Considérations préalables sur la prophétie.

Son caractère surnaturel.

Israël a été au milieu des nations païennes le porteur de l'idée d'un seul Dieu, tout-puissant, juste, saint, miséricordieux. Cela seul prête déjà à l'histoire de ce peuple, à l'Ancien Testament un rôle à part.

La haute notion de Dieu dont nous parlons a été gravée dans la Loi et développée par les Prophètes. Certes ceux-ci sont avant tout les avocats enthousiastes et admirables de la vérité religieuse et morale, les champions du droit individuel, de la justice sociale, de la spiritualité et de la grandeur de Dieu. Semblables à des éclaireurs placés devant Israël, ils lui montrent aussi la route politique ; ils l'invitent à se garder des alliances avec des nations païennes où son individualité aurait disparu, à chercher le secours en Dieu ; ils le pressent de se soumettre, quand la catastrophe est là ; ils sont les premiers à ranimer sa confiance en ses destinées, quand l'heure du relèvement a sonné. Il ne faudrait pourtant pas voir uni-

quement en eux, ainsi qu'on le fait volontiers aujourd'hui, rien que des sentinelles politiques, des journalistes de l'époque, selon une expression en faveur, ayant la plus noble conscience de leur mandat, ou des prédicateurs inspirés. A côté de la prédication vous rencontrez dans leur œuvre des prédictions.

Le nom sous lequel les prophètes hébreux sont de plus en plus désignés à partir de Samuel est celui de *nabi*. On l'a rapproché d'une racine arabe qui veut dire : jaillir. Il y aurait dans ce titre une allusion à la nature de la parole du prophète qui s'élève comme l'onde d'une source. Le prophète serait l'homme dont les discours se pressent sous un sentiment intérieur, l'homme inspiré. Le nom a été rapproché aussi de celui du dieu assyrien, Nebo. Nebo est une sorte de Mercure et est appelé « le dieu intelligent, » qui interprète la volonté des dieux. Quant à notre mot prophète, il vient d'un mot grec, traduit assez exactement par « celui qui profère. » Le prophète est donc l'orateur religieux qui obéit à une émotion supérieure, en même temps qu'il est favorisé des communications d'en-haut. Or celles-ci peuvent concerner le présent et l'avenir. En fait, à nos yeux, elles concernèrent souvent l'avenir. Qu'importe que cet avenir apparaisse aux voyants plus proche qu'il n'est! Les tableaux tracés par eux manquent de perspective, comme ceux des écrivains du Nouveau Testament au sujet du retour de Christ. Mais l'attente est là, fixée sur un grand objet, qui

n'est pas moins qu'une révolution dans l'histoire, ou sur une individualité hors ligne qui accomplira cette révolution voulue de Dieu.

L'espoir messianique dont Israël est le dépositaire apparaît aussi remarquable que son monothéisme, car l'on ne trouve à cet égard non plus rien de pareil ailleurs. Les autres peuples ont des devins. On connaît les prophètes de Baal de l'idolâtrie phénicienne, la Pythie des Grecs, les Shamans des Tartares, les sorciers nègres. Parfois les voyants hébreux découvrent aussi des secrets individuels, ou bien annoncent l'événement particulier de demain. En revanche les autres peuples n'ont pas une suite de prophéties esquissant toujours plus clairement la même figure, se concentrant sur une espérance commune qui sera le salut de la nation et de l'humanité. Cette collection, unique par sa portée, qui s'enrichit et gagne en prix à travers les âges est le privilège particulier d'Israël. Les pièces dont elle se compose, sur lesquelles nous aurons à fixer notre attention sont disséminées au milieu d'âpres censures, d'appels véhéments, des hymnes et des compositions de la poésie religieuse, de récits dont les traits et les personnages ont des liens mystérieux avec l'objet toujours le même, sans cesse repris de l'intuition prophétique. On comprend que, dans tous les siècles, la foi se soit plu à dérouler ces oracles.

Si l'on en parle moins aujourd'hui que du temps de nos pères, c'est que les faits exceptionnels qui excitent un si vif intérêt, qu'il s'agisse de l'hypno-

tisme par exemple, ou encore des voix entendues par une Jeanne d'Arc, se heurtent au préjugé dès qu'on les évoque sur le terrain de l'histoire sacrée. Qui le niera? Les miracles de la Bible sont en discrédit. Rappelons ce qu'on leur reproche. Nous regrettons de revenir sur un sujet si souvent traité. Mais, en vérité, il est l'une des principales pierres d'achoppement à la formation des croyances chrétiennes an sein de notre génération. La notion biblique du miracle renferme deux éléments bien distincts, dont le second importe peut-être encore davantage que le premier, et qu'on ne saurait disjoindre sans altérer profondément l'idée que se font du prodige nos écrivains sacrés.

En premier lieu, cette notion comporte l'impression d'un phénomène d'aspect irrégulier, que les causes secondes connues ne suffisent point à expliquer. L'explication du fait par l'action de Dieu sera le second élément, plus souvent contesté encore que le précédent.

De ce que la cause seconde connue est insuffisante à donner une raison satisfaisante du phénomène, l'un conclura à quelque secret de la nature qu'il s'agirait seulement de découvrir. Il ne s'élèvera pas au-dessus de l'ordre des choses visibles. A son point de vue la réalité du miracle se conciliera très bien avec le fatalisme, même avec la négation de Dieu. Le croyant, en échange, voit dans l'insuffisance notoire de la cause seconde connue un motif de nommer Dieu. Pour l'Hébreu antique, d'esprit si reli-

gieux, le prodige se produit parce que Dieu est là, parce que Dieu a voulu donner un signe de sa présence. C'est Dieu qui a fait sortir de la cause seconde un effet inattendu. Cette doctrine suppose la souveraineté de Dieu sur la nature. Et la Bible vous place vraiment à toutes ses pages en face d'un gouvernement de la Providence. Aurions-nous le droit de demander le pain quotidien, de prier pour quelque bien temporel si le cours des choses n'était régi par le bon plaisir de l'Eternel ? La conception que nous venons d'esquisser suggérera au philosophe la pensée que les liaisons de phénomènes appelées lois ne sont que l'expression d'une volonté habituelle de Dieu, toujours libre de se modifier elle-même. Voilà ce que la science moderne a surtout de la peine à accepter.

L'illustre Kant a admis qu'un déterminisme rigoureux sévit dans le monde extérieur et fait dépendre exclusivement un phénomène d'un autre phénomène. Sa théorie à cet égard passe aujourd'hui pour un axiome scientifique. Mais, ne l'oublions pas, Kant a en même temps proclamé notre liberté. Or on se demande comment cette liberté peut agir dans la nature, si le cours de celle-ci est absolument fixé d'avance. La flagrante contradiction, essence du système de Kant, a poussé nombre de savants à nier notre liberté. Elle nous engage, nous, à nier la contrainte absolue à laquelle ce philosophe plie le monde de la nature, et qui le fermerait à jamais à une œuvre de liberté. N'avons-nous point la conscience d'impri-

mer à notre corps des mouvements volontaires? Par eux ne modifions-nous pas les séries des phénomènes? Ne les faisons-nous pas autres qu'elles n'eussent été sans notre intervention? Si ce rôle de notre volonté est réel, n'aidera-t-il pas à comprendre la possibilité d'une action de la liberté divine sur le monde sensible?

Je n'en dis pas davantage. On sent où est le point qui divise. Il est dans le second élément de la notion biblique du miracle. Ceux qui repoussent le prodige ou bien le nient parce qu'il a longtemps servi à consolider la croyance en Dieu, ou bien changent l'idée du prodige, le réduisent à une simple anomalie. Nous rencontrerons les uns et les autres, en nous occupant de la prophétie messianique. Les uns déclareront qu'il n'y a jamais de prophétie et nieront simplement. D'autres affirmeront que nous ne connaissons pas les forces, les clartés de ce qu'on appelle l'inconscient dans l'homme. Après tout ce sont les premiers qui jusqu'ici l'ont emporté en quantité parmi les opposants. Leur tactique, pour démolir la prophétie, comme tout miracle, comme toute intervention providentielle de Dieu, est de recourir à l'argument de l'inflexibilité des lois de la nature. Tel est le bélier, d'apparence formidable, toujours en chemin depuis Kant, mis en mouvement dès que le miracle est présenté comme un acte propre à révéler l'action merveilleuse de Dieu.

On affirme que le miracle est en contradiction avec l'idée des lois de la nature, parce que celles-ci impli-

queraient des rapports nécessaires entre les phénomènes. Mais la loi est bien plutôt la formule des relations, des successions de phénomènes perçues par l'expérience, c'est-à-dire habituelles. Or qui dit habituel ne dit pas nécessaire. Il est concevable en soi qu'un même phénomène puisse parfois donner lieu à des successions diverses, inattendues, si l'on voit la main de Dieu toujours active derrière le réseau des causes secondes, à quelque classe qu'elles appartiennent.

Elle n'a pas vieilli, la parole du grand théologien, Richard Rothe, qui disait : « Je ne me laisse pas intimider par le mot lois de la nature. On nous oppose aujourd'hui à tout moment ce mot comme une tête de Méduse ; nous voulons toutefois tranquillement le regarder en face... Dieu a soumis à ces lois les forces de l'univers. Mais il ne s'est point soumis à elles, avec sa liberté et sa volonté toute-puissante. »

Ecoutons sur ce sujet un philosophe français contemporain, dont personne ne soupçonnera la compétence, qui d'ailleurs n'est pas partisan du miracle, M. Charles Renouvier. Voici ce qu'il dit de la prétendue impossibilité rationnelle opposée aux faits surnaturels : « L'idée que nous avons des lois naturelles ne peut légitimement s'étendre jusqu'à nous faire affirmer que jamais une volonté supra-mondaine n'y introduit tel phénomène que leur seul développement spontané n'aurait pas produit.... Ainsi la raison et ce que nous connaissons des lois

ne nous obligent pas à nier la possibilité des miracles[1]. » Je sais que ce qui est possible n'existe pas toujours. Mais avec l'impossibilité théorique disparaît la plus grave objection

Au fond, la plupart proscrivent du domaine des réalités le miracle parce qu'ils nient Dieu, ou trouvent commode de douter de Dieu. Quelques-uns seulement, moins nombreux qu'ils ne se croient, se refusent à accueillir le prodige biblique, parce qu'avec le déisme, ils excluent Dieu de la nature et de l'histoire, ou encore parce que, dans leur conception panthéistique, ils le confondent avec les lois, qui sont pour nous ses volontés générales, au moyen desquelles il a mis de l'ordre dans sa création et gouverne celle-ci.

Le miracle n'existant pas, il fallait expliquer la présence de cet élément étrange des prophéties messianiques dans l'Ancien Testament. Ce n'était pas malaisé, même en laissant de côté les forces de « l'inconscient, » et la faculté de divination qui paraît se faire jour ici ou là dans l'histoire. Il n'y avait qu'à reproduire l'exégèse des rabbins modernes qui, ainsi que nous aurons l'occasion de le redire, pour se débarrasser d'un témoignage désagréable en faveur de Jésus, enseignent que jamais les écrivains sacrés n'ont songé à prédire la venue d'un Messie personnel. Là où il semblait qu'il y eût une prophétie précise parlant de celui-ci, il n'est au fond question,

[1] *Philosophie analytique de l'Histoire.*

nous assure-t-on, que d'une collectivité, du peuple d'Israël, le véritable Serviteur de Dieu parmi les nations, ou même encore il est question de contemporains, d'incidents de l'histoire juive. Rien de plus naturel que de chanter les souffrances de ce peuple martyr, d'attendre pour lui un avenir glorieux auquel présidera peut-être un fils de David. Dans ces conditions le nom du fils de David a pu reparaître parfois dans les prophètes. Mais ce fils n'est point un Messie pour ceux des voyants qui en ont parlé. Le titre royal d'Oint, dans les écrits prophétiques, appartiendrait à la nation entière. Quant aux oracles plus anciens, ayant précédé la formation de la nationalité juive ils n'ont pas, continue-t-on à affirmer, le sens qu'on leur prête. L'attente messianique, ayant pour objet une individualité de la famille de David, existait, il est vrai, au temps de Jésus, intense et fiévreuse. Mais elle serait née dans les trois derniers siècles, avec d'autres doctrines: celles des anges, de la vie future et de ses rémunérations. La fermentation extrême produite par la lutte des Macchabées aurait aidé au développement de cette attente. Par une illusion facile à comprendre, les Juifs de ce temps se seraient imaginé que telle avait toujours été la doctrine des pères. Ils cherchèrent, écrit-on, des prédictions dans les écrivains sacrés, ils les y trouvèrent.

Que répondre à ce système, écartant des textes sacrés toute interprétation messianique au sens traditionnel? Nous ferons remarquer que l'explication

des rabbins modernes ne fut pas celle de leurs prédécesseurs et qu'en définitive les esprits les mieux qualifiés pour juger de la doctrine des écrivains sacrés ont été ceux vivant dans leur voisinage. Quelle est cette prétention de vouloir mieux connaître le sens des textes anciens que ceux qui les ont transmis, qui vivaient dans l'atmosphère de ces textes? Elle est l'équivalent de cette autre prétention de nombre d'écrivains actuels, même fort pieux, de savoir mieux que les apôtres ce qu'était Christ. Evidemment l'hypothèse n'est devenue chère à nos contradicteurs qu'ensuite de leur parti pris contre le Christ, de l'idée qu'ils se font du monde, de son gouvernement, de l'action de Dieu dans l'humanité.

Nous n'avons certes pas la même répugnance à accueillir la notion d'une action spéciale, exceptionnelle et par conséquent miraculeuse de Dieu, que nous voyons d'ailleurs également présent dans le cours ordinaire des choses. Et nous demeurons frappé de tout ce qui plaide d'avance en nous, devant nous, la grande cause de la prophétie, qu'on se hâte de dire perdue.

Disons encore au préalable que, si le caractère miraculeux de la prophétie éloigne aujourd'hui d'elle un grand nombre d'esprits, il ne faudrait pas supposer que le miracle biblique, pris en général, après s'être défendu contre une prétendue impossibilité par les raisons que nous avons exposées plus haut, n'aurait rien ou n'aurait que peu de chose à invoquer en faveur de sa réalité.

Il contribue à nous fournir de Dieu, lorsqu'il s'accomplit par lui, une image digne de la grandeur de cet Etre. Il établit sa souveraineté, le montrant capable de se jouer au sein de son œuvre, d'y produire au milieu d'effets anciens des effets nouveaux, soit qu'il reprenne le travail créateur, soit qu'il tire des forces accoutumées des vertus cachées. Ce que proclame le miracle, c'est la liberté de Dieu en face de cette nature qui si souvent nous opprime, qu'à force de patience, de génie et d'adresse l'homme moderne est parvenu à dominer à beaucoup d'égards, mais sans la dompter réellement! Et la pensée que cette puissance fréquemment hostile, terrible en ses fureurs, a son maître absolu, nous est bienfaisante à nous-mêmes. Non seulement elle ajoute à la majesté de Dieu, mais elle nous élève. Pourquoi? Parce que nous sommes les enfants de Dieu, parce que nous avons conscience d'être appelés un jour à partager le règne de Dieu, et que plus la puissance de notre Père céleste est haute, plus nous avons en lui un ferme appui.

Nous connaissons un goût du merveilleux malsain, auquel Christ a résisté, et qui existait chez les Juifs curieux du miracle. Mais, contenu dans les limites de la Bible, ce goût est naturel. Pourquoi ne pas l'avouer, le miracle biblique, en accord devant la raison avec la haute puissance attribuée à Dieu, parle aussi à l'imagination. Et il lui parle sans danger, parce que son inspiration est sainte.

Otez de la Bible les signes qui illustrent le voyage

d'Israël, la voie frayée à travers la mer Rouge, la manne, l'eau découlant du rocher ; ôtez les signes qui mirent en honneur le ministère d'Elie et d'Elisée, l'envoi de la sécheresse à la demande du premier serviteur de Dieu, les corbeaux qui lui apportent du pain et de la viande matin et soir, la conservation du contenu de la fiole et de la cruche, la descente du feu du ciel sur l'autel du Carmel, puis de la pluie, le départ sur le chariot lumineux, la multiplication de l'huile dans les vases, la résurrection du fils de la Sunamite après celle du fils de la veuve de Sarepta, la délivrance de Naaman ; ôtez les guérisons de Jésus, ses résurrections, ses multiplications de pain, sa marche sur les eaux; ôtez l'histoire de Dorcas, du paralytique de Lystre et tant d'autres que j'ai résumées ou omises. Otez enfin les apparitions d'anges de l'Ancien et du Nouveau Testament, les voix entendues par les prophètes. Envisagez la parole qui leur est adressée comme une métaphore, comme le nom de la réflexion ou du mouvement de leur cœur qui les pousse à se mettre en avant, que vous restera-t-il? Un livre très moral, sublime encore à cet égard, mais purement humain, ayant perdu une partie de ce qui constitue son attrait sur l'enfant, la masse du peuple, le vieillard placé en présence de l'au delà et qui a besoin d'en sentir d'avance les brises embaumées et mystérieuses.

Et il vous faudra encore ôter à la Bible cette gloire du Fils qui fait de sa naissance un abaissement, sa sainteté parfaite, l'expiation de sa mort, sa revanche

sur le sépulcre au troisième jour, son ascension, car ce sont là des miracles. Que les doctrines les plus consolantes de l'Evangile, les plus propres à soutenir la foi dans les sacrifices divers commandés par la vie, à l'heure du sacrifice suprême, les plus propres à nourrir l'espérance chrétienne et à attester soit l'amour de Dieu envers son Fils soit cet amour envers nous; que la doctrine de l'incarnation, celle de l'existence sans tache de Christ, de la rédemption opérée par ses souffrances, de sa résurrection ne soient pas autre chose que des prodiges, des faits absolument exceptionnels, est-ce un pur hasard? Dieu, en opérant le salut du monde par des prodiges, n'a-t-il pas travaillé à montrer l'importance du surnaturel? C'est donc la partie essentielle de la substance de l'enseignement chrétien qu'il vous faudra ôter, si vous parlez de nous débarrasser du surnaturel, après quoi il ne vous restera plus dans les mains qu'un vague théisme et une religion humanitaire. Il vous faudra ôter, si vous êtes conséquent, même les exaucements de la prière, car ils supposent, pour qui réfléchit, un pouvoir libre de Dieu, et le simple événement providentiel venant répondre à une requête est par son but et son origine identique au miracle. Il ne lui manque que l'éclat de la forme.

En vérité, ce n'est pas même un hors-d'œuve qu'on enlèverait de la Bible avec le miracle, mais quelques-uns de ses éléments primordiaux. Celui-ci n'est pas une superfétation, car la conscience trouve

son aliment dans les faits surnaturels de l'Ecriture, en même temps qu'ils donnent une satisfaction à la raison spéculative et à l'imagination.

Je n'aurai garde de mettre sur le même rang le plaisir que notre imagination prend au mystère du surnaturel et la haute satisfaction que le miracle procure à la raison en lui manifestant la liberté de Dieu, surtout la satisfaction qu'il apporte à la conscience morale en lui présentant des prodiges qui sont autant ceux de la charité et de la justice que ceux de la puissance. Un abîme sépare ces différents ordres d'arguments. Le père de la philosophie moderne, François Bacon, s'est moqué de l'appel adressé à l'inclination comme à une preuve. Il disait qu'un cercle nous plaît en tant que figure parfaite et que nous imaginerions volontiers dès lors que le cercle est l'orbite fixée aux mouvements des astres [1]. Mais de ce que l'imagination est intéressée, entraînée, surtout dans la jeunesse, par les scènes miraculeuses de la Bible, nous défierons-nous d'elles ?

Après cela, l'auguste rayonnement dont s'entoure devant la raison l'idée du Dieu libre et souverain, la réponse apportée par les faits miraculeux du salut à nos besoins moraux les plus profonds sont des attraits d'un genre moins superficiel et qui réclament une tout autre attention. J'insiste surtout sur les qualités sérieuses que le surnaturel biblique possède à l'exclusion du surnaturel païen.

[1] La courbe décrite en réalité par les planètes est l'ellipse. La courbe des comètes est particulièrement allongée.

Au reste la croyance dans le domaine religieux demeure toujours à l'origine un acte libre, un choix libre entre des probabilités contraires. Dans ce domaine nous nous décidons, pour commencer et avant de connaître les expériences salutaires de la foi, non sur l'évidence, mais sur de fortes présomptions, et le conseil suprême doit être celui de la voix intérieure. A elle de juger, tout en s'éclairant, quand elle peut, sur les présomptions avancées de part et d'autre.

Autres caractères de la prophétie.

Venons-en maintenant à des considérations plus directes sur la prophétie. La prophétie messianique est d'abord la révélation anticipée d'un plan de Dieu pour le salut. Elle retentit ensuite, d'âge en âge, au sein de l'humanité, puis d'un peuple particulier, formant un tout continu et progressif. Ce sont là deux caractères dignes d'être relevés.

La promesse messianique nous montrera donc au milieu des contingences de l'histoire, un événement considérable, la Rédemption, déterminé, voulu d'avance et de loin.

Qu'une volonté supérieure apparaisse dans nos existences, leur impose un plan modifié, transformé parfois de fond en comble par la liberté humaine de façon à devenir un autre plan, je n'en puis douter. Tout chrétien en examinant son passé y trouvera des rencontres, des obstacles mis à ses projets, où il a dû reconnaître la main d'en haut.

L'apôtre Paul, empêché d'annoncer l'Evangile dans la Bithynie, est poussé par un mystérieux obstacle vers la côte, où à l'appel d'une vision il pourra s'embarquer dans la direction de l'Europe. Des traces d'un plan de Dieu sont encore visibles dans l'histoire profane, dans la succession des civilisations anciennes, par exemple, qui semblent jeter un éclat d'un moment pour faire briller une grande idée humaine : la Grèce celle de la beauté, Rome celle du droit. On a remarqué avec raison que les empires antiques, l'Egypte, l'Assyrie, Babylone, l'empire d'Alexandre et de ses généraux, l'empire romain ont préparé l'expansion du christianisme, en rapprochant les peuples placés sous un joug forcé. Les grandes voies de communication, les routes construites par Rome en particulier ont facilité les missionnaires chrétiens. Avant la persécution, ils avaient profité de l'administration tutélaire, respectueuse des droits individuels, établie aussi par Rome, pour installer partout des Eglises. Mais où le plan de la Providence est surtout visible à des yeux chrétiens, où il se manifeste de siècle en siècle, c'est dans la prophétie messianique. Elle pose ainsi en premier lieu devant nous, fortement, l'idée de but providentiel. Par là elle illumine toute la trame des faits des rayons de la puissance, de la sagesse et de l'amour divins. Voilà d'abord pourquoi celui qui croit en Dieu, qui aime à rechercher les vestiges de sa présence dans le monde du miracle, comme dans celui des phénomènes ordinaires, s'arrêtera volon-

tiers dans la Bible devant la prophétie messianique.

Il est aujourd'hui une école, le monisme matérialiste, qui se flatte d'avoir banni de la nature comme de l'histoire l'idée d'un plan et d'un but poursuivis par une volonté créatrice. Cette école croit trouver dans la concurrence vitale, qui est la grande loi de la vie des espèces pour Darwin, une raison permettant de rendre compte de la formation des organismes vivants, sans faire intervenir une cause intelligente. A ce point de vue il ne faudrait pas dire que nous avons des yeux pour voir, car il n'est point de but dans la nature, mais que nous voyons parce que nous possédons des yeux. L'œil, en effet, tel qu'il existe actuellement, ne serait apparu qu'après de longs, de très longs tâtonnements. Ce serait l'épanouissement d'un premier organe excessivement rudimentaire, pauvre appendice de la sensibilité externe, dont il aurait été malaisé au début de deviner tous les perfectionnements ! La tendance en question ne voit, il va sans dire, dans l'histoire, aucun plan autre que celui résultant de l'effort de l'esprit humain qui éprouve un impérieux besoin de mettre de l'ordre dans les événements. Mais cette doctrine sans entrailles a précisément contre elle le fait avéré d'une finalité naturellement conçue pour les choses par l'homme, de plus notre instinctive croyance en un Dieu, dont nous sommes l'image. Nous avons soif de Dieu : nous aimerons toujours, quoi qu'on dise, à voir Dieu dans l'histoire et dans la prophétie messianique.

La continuité de cette révélation prophétique, surtout le progrès qui la marque, en particulier au point de vue de la clarté, du commencement jusqu'à la fin, en rendent aussi l'étude attrayante. Par sa continuité, elle a une place imposante dans l'histoire. Par son progrès, elle est conforme à la loi de développement qui se manifeste dans d'autres grandes œuvres de Dieu, la nature, l'esprit humain. Le récit de la création, dans la Genèse, fait déjà précéder l'homme d'espèces inférieures dont celui-ci couronne la venue. La science donne raison sur ce point au rapide aperçu de nos origines tracé dans le premier chapitre du Pentateuque ; elle admet un large progrès dans les organismes qui apparaissent les uns après les autres sur la scène de notre terre. Que l'essor de l'esprit humain à certains égards, non pas à tous, mais par exemple en ce qui concerne la connaissance des secrets de la nature, que la civilisation, en somme, aillent également, malgré des éclipses, malgré des retours en arrière, en gagnant au travers des siècles, c'est ce qu'il me paraît impossible de nier d'une manière absolue. La puissance du bien a reçu un extraordinaire accroissement ici-bas de Jésus-Christ. Celle du mal, j'en conviens, se renouvelle aussi en raffinant ses formes. Sans doute ni dans un domaine ni dans l'autre le gain ne saurait être illimité. Il arrive qu'on prend souvent un simple changement dans l'attitude, les goûts, la nature du vice ou de la vertu, pour un progrès. Celui-ci n'en existe pas moins dans l'histoire,

comme fait général, et, en tous cas, comme idéal.

L'étude de la prophétie met donc en communion avec l'une des lois importantes des choses. Nous trouvons dans ce caractère progressif, imprimé à la révélation messianique, je ne sais quoi de chaud, de rayonnant, de vivant, de réel, de propre à la recommander. Gœthe dit : « La Bible est le Livre des livres, parce qu'il fait des destinées d'un peuple le symbole des destinées de tous les autres, parce qu'il rattache son histoire à l'origine du monde et qu'il la conduit à travers une chaîne graduée de progrès terrestres et spirituels, d'événements accidentels et nécessaires, jusqu'aux époques les plus reculées de l'éternité. » Le progrès dans la Bible, dirons-nous, pour le croyant n'est pas seulement d'une alliance à l'autre, mais dans chaque alliance, de ses commencements à sa consommation. Il est visiblement en particulier dans la longue suite des prophéties messianiques, qui commence avant l'ancienne Alliance, s'y prolonge et s'y développe. Le mot progrès passe au sein des sociétés humaines pour le mot d'ordre de toute éducation sage, bienfaisante. Ici il ne saurait manquer de nous faire songer à la sagesse de la Providence.

Divination, prescience, intuitions extraordinaires.

L'esprit humain se livre à une prévision naturelle, résultat de calculs ayant pour base l'expérience et l'histoire. Mais à côté de cette prévision, il en est une autre à laquelle on a cru chez toutes les

nations. Partout, nous l'avons dit, nous rencontrons des oracles et des devins. La fourberie abusa de la croyance générale à cet égard. Les voyants païens sont célèbres par l'équivoque de plusieurs de leurs réponses, destinées, grâce à leur ambiguité, à se réaliser quel que fût l'événement. Delphes et Sérapis ont rivalisé de finesse dans leurs prédictions. On sait quelle phrase latine annonça à Pyrrhus qu'il vaincrait les Romains ou que les Romains le vaincraient : *Dico te vincere Romanos.* Impossible d'apprendre par les mots fatidiques, qui se prêtent à deux sens, si le vainqueur serait le « toi » par lequel était désigné Pyrrhus ou les Romains. La tricherie aidait au maintien de l'illusion. Les superstitions les plus ineptes eurent donc cours à travers les âges. On s'adressa pour connaître l'avenir à tout ce qui nous entoure, comme si la divinité révélait constamment et longtemps à l'avance ses projets à l'égard de l'homme dans le cours des phénomènes. Je ne parlerai pas des procédés habituels de l'astrologie, en honneur jusqu'au siècle de Louis XIV, dont on tira encore l'horoscope, et aujourd'hui si absolument délaissée. Dans la Chaldée, où elle est née, elle a du moins aidé au développement de l'astronomie, et, encore quelque peu confondue avec celle-ci au seizième siècle, jouissant de l'estime d'un Mélanchton mais non d'un Luther, aux yeux d'un Tycho-Brahé et d'un Képler qui furent de ses adeptes, elle augmenta sans doute le prix des observations scientifiques poursuivies par eux. Je ne parlerai pas des arts sus-

pects qui, dans notre siècle de lumières, prennent un crédit pareil à celui dont disposait l'astrologie, de la cartomancie, de la chiromancie ; ni des augures de Rome, tirés des éclairs, du tonnerre, de l'éclat du ciel, du vol et du chant de certains oiseaux, de la manière de manger des poulets sacrés. Il y aurait beaucoup à dire sur ces bizarres aberrations de l'esprit humain. Elles ont pourtant l'avantage de le montrer intimement persuadé de l'existence, de la collaboration à ses destinées d'un pouvoir invisible.

Comme il est en ce monde plus de choses que notre philosophie n'en saurait expliquer, on me permettra de ne pas nier absolument l'apparition ici et là de rencontres frappantes, de signes extérieurs, au sein du paganisme ou au milieu de l'histoire profane. La Bible elle-même du reste reconnaît la possibilité de l'existence de telles manifestations chez les idolâtres. Moïse a nommé, en effet, des devins qui s'appuieront de prodiges et inviteront à servir d'autres dieux[1]. Mais de là à fonder une science ou un art de la divination, il y avait loin. Et je pense que dans cet art singulier, si quelque chose avait de la valeur, les qualités de l'interprète importaient encore plus que les formules suivant lesquelles celui-ci opérait. Je suis convaincu que l'intuition des choses secrètes, qui a pu exister en quelque mesure en dehors des prophètes bibliques, naît surtout de la constitution de l'esprit qui les perçoit. Ne sait-on pas qu'il existe des individua-

[1] Deut. 13 : 1-3.

lités d'une très délicate sensibilité, en qui le pressentiment est parfois étonnamment juste ?

Nombreux sont les degrés de clarté de cet étrange témoignage qui avertit en certain cas. Il se produit parfois sans que celui qui en est l'organe ou l'objet y prenne garde au moment même.

Le grand penseur vaudois, Alexandre Vinet, prend pour texte de sa dernière leçon de théologie les mots : « Je t'ai glorifié sur la terre ; j'ai achevé l'œuvre que tu m'avais donné à faire. » Il répéta, en terminant, son texte, en mettant à la suite un amen. Un étudiant écrivit à la fin de son cahier de notes : « Ces paroles nous frappèrent comme un pressentiment. » Le cours des choses devait, en effet, bientôt révéler la nature de l'inspiration qui avait présidé à leur choix, et qui était peut-être inconsciente.

Souvent le témoignage est une vague appréhension insurmontable. En d'autres ciconstances, c'est une terreur accompagnée de la notion précise de sa cause. La femme de l'illustre Lavater, entrant un jour dans la chambre de son mari absent qui faisait une petite excursion, fut saisie d'une angoisse inexprimable. Elle sentait que son ami courait un grave danger. Son malaise fut si violent qu'elle alla le raconter à son beau-père. Celui-ci la calma. Mais en retournant dans la chambre de son époux, elle éprouva la même appréhension, qui finit par la plonger dans une sorte de désespoir. Elle gémit longtemps à genoux, se tordant les bras, croyant voir le corps ina-

nimé de son bien-aimé. Cependant Lavater avait failli, en effet, à la même heure, perdre la vie. Le bateau dans lequel il voguait sur le lac de Zurich avait été assailli par un terrible coup de vent. L'esquif était poussé vers un rocher qui allait le briser. Les bateliers avaient déclaré que tout était perdu. Baigné d'une sueur froide, songeant avec angoisse à sa femme et à ses enfants, Lavater criait du fond du cœur à Dieu.... Il fut exaucé et sauvé [1].

Nous aurons à reparler dans la suite d'Etienne de Grellet, cet homme de Dieu du commencement du siècle, surnommé le quaker français, et qui fut élevé, nous le verrons plus tard, jusqu'à la vision. En 1805, il prêchait en Pensylvanie. Dans une réunion, il est saisi du pressentiment que la fièvre jaune est à New-York où il a laissé sa femme, qu'un de ses proches est atteint. Quatre jours plus tard il apprend, en effet, que l'épidémie redoutée a éclaté à New-York. Le lendemain, dans une réunion encore, il lui semble qu'il accompagne un de ses parents au tombeau. Il sent que son devoir est de retourner chez lui. Il part : en chemin, il apprend que sa bellemère est très malade, puis qu'elle est morte, enfin, que sa femme est frappée. Arrivé à la maison assez tard, il trouve toute sa famille dans l'inquiétude. Chose remarquable, convaincue de l'approche de son mari que tout le monde croyait encore à deux cents

[1] *Essai sur la vie de Jean-Gaspard Lavater.* — Toulouse, Société des livres religieux. Seconde édition, p. 188.

milles, Mme de Grellet avait dit le soir même à sa sœur qu'elle voyait celui-ci dans sa chambre. On la crut en délire. Elle reprit : « Je le vois ici près. » Et il revenait en effet, poussé par un sentiment plus fort que lui, auprès de sa compagne qui en avait besoin. Celle-ci éprouvera d'ailleurs, pendant plusieurs années, des suites fâcheuses de cette secousse. En ce cas, l'époux et l'épouse ont eu, chacun de leur côté, leur pressentiment [1].

Encore un trait, peut-être plus remarquable, de a vie de cet humble serviteur de Dieu. Il vint à Genève à plus d'une reprise. Il y eut des entretiens avec MM. Vaucher et Duby, professeurs de théologie, avec M. Picot. Il tint aussi des meetings chez des pasteurs, MM. Moulinier, Demalleyer. Pendant une réunion chez ce dernier, il se passa un fait étrange. Tout à coup, un monsieur très peu connu du pasteur entra et s'assit. Peu à peu Grellet changeait le cours de son allocution et se mettait à parler comme s'il s'adressait à quelqu'un prêt à se suicider. L'émotion des auditeurs était intense quand on se sépara. Le monsieur continua à fréquenter les assemblées religieuses. Plusieurs années après, il avouait à M. Demalleyer que le jour de la réunion il se dirigeait vers le lac, avec l'intention de s'y jeter, quand, passant devant la porte du pasteur, il s'était senti contraint d'entrer, d'écouter. Ce qu'il avait entendu

[1] *Vie d'Etienne de Grellet*, par Mme Abric-Encontre. — Paris, Grassart, p. 42 et suiv.

avait changé ses croyances et l'avait sauvé du désespoir[1]. Je fais la réflexion que Grellet, plus jeune que Lavater, appartient à un même groupe d'esprits ou de croyants, qu'il a connu sa veuve, son frère le médecin Lavater, qu'il s'est formé à la suite de cette grande crise du dix-huitième siècle dont, par réaction, est sorti le réveil. J'admets que l'extraordinaire est plus commun à certains moments, à certains milieux. Mais là n'est pas la question : il s'agit de savoir s'il existe.

Il y a d'étroits rapports entre les voyages missionnaires lointains de Grellet au commencement du siècle, et ceux d'un George Muller dans cette fin de siècle. Lui aussi fut contraint intérieurement de partir. Il sentait la volonté de Dieu dans le présent et trouvait à un haut degré dans les événements des directions particulières.

Ces incidents avérés, que nous choisissons entre mille autres, ne prouvent-ils pas d'abord la réalité de sympathies mystérieuses, mettant même en contact, dans certaines circonstances, les âmes à travers l'espace ?

Des affinités mystérieuses ne peuvent-elles s'établir également entre la région où habitent les esprits célestes, entre l'Esprit de Dieu et nous ? A qui attribuer chez les enfants de Dieu les pressentiments significatifs du genre de ceux que nous avons cités, sinon à l'influence de l'Esprit ?

[1] Ouv. cité, p. 325, note.

N'est-ce pas une influence de cette nature qui agissait chez les prophètes d'Israël ? Ne subirent-ils pas les suggestions d'un monde supérieur ? Dieu n'a-t-il pas permis aussi ailleurs qu'en Israël, et par exception, des communications avec le monde invisible, qui pouvaient être un témoignage rendu à la réalité du don prophétique? De ces communications les unes ont été apportées peut-être par de mauvais esprits, d'autres par des anges ou par l'Esprit de Dieu. Là où il n'y a pas eu une action surnaturelle secrète, l'exaltation du sujet a pu rendre aigus des pressentiments naturels.

J'ai fait allusion aux voix de Jeanne d'Arc. Elle a raconté que, lorsqu'elle avait treize ans, elle entendit une voix vers l'heure de midi, pendant la saison d'été, dans le jardin de son père. Elle entendit cette voix du côté droit, vers l'église. Elle avait jeûné la veille. Elle voyait ordinairement une grande clarté dans la direction où retentissait la parole mystérieuse. Elle croyait fermement que la voix entendue à l'âge de treize ans était celle de saint Michel et de ses anges. « Je l'ai vu, disait-elle, des yeux de mon corps aussi bien que je vous vois. » Elle déclarait que saint Michel lui était apparu « en la forme d'un très vrai prud'homme, » et « de l'habit et d'autres choses, elle n'en dira pas davantage. » Une autre fois, elle avait reconnu sainte Catherine et sainte Marguerite. La voix lui disait d'être sage, de fréquenter l'église, qu'elle devait aller en France et faire lever le siège d'Orléans. Une part d'erreur, pro-

cédant de ses croyances catholiques, a pu se mêler, dans ses perceptions, à la vérité. Il n'en est pas moins à conjecturer qu'elle était en rapport avec des esprits supérieurs. Elle a donné des preuves singulières de sa prescience. Elle révèle à Charles VII, pour lui attester sa mission, un secret dont Dieu seul pouvait avoir connaissance. Elle se fait donner une épée que ses voix lui ont appris se trouver derrière l'autel de sainte Catherine de Fierbois. Elle répétait « qu'elle ne durerait qu'un an. » Elle avait été avertie de la blessure qu'elle reçut. Quand elle courut au secours de Compiègne, ce fut en dépit de ses voix qui lui annonçaient qu'elle serait prise. Ce qu'il nous faut relever en Jeanne d'Arc, c'est que, comme les voyants d'Iraël, auxquels d'ailleurs nous ne la comparons pas, elle unit la divination des faits particuliers, précis, à la conscience supérieure d'une grande mission.

Quelque chose de pareil se montre chez un sage de l'antiquité en qui les siècles ont toujours discerné quelque rayon de la clarté divine. Parmi les phénomènes d'illumination signalés au sein du paganisme, et qu'il est difficile de nier, se range en première ligne la voix de Socrate. Nous savons par l'*Apologie*, textuellement conservée par Platon, que l'un des chefs d'accusation mis en avant contre le philosophe fut « ses extravagances démoniaques. » Dans le *Criton*, autre ouvrage de Platon, rapportant un entretien de Socrate avec son disciple Criton, le maître raconte à ses amis avoir rêvé d'une femme

belle et majestueuse qui s'avançait vers lui, l'appelait et lui disait : « Dans trois jours tu seras arrivé à la fertile Phtie. » Ce sont, dans l'*Iliade*, les paroles d'Achille se réjouissant à l'idée d'entrer dans sa patrie. Socrate conclut de ces mots qu'il mourra dans trois jours, ce qui a lieu. Il a parlé de la voix, dans l'*Apologie*, comme d'un conseiller seulement, qui l'arrête tout à coup, mais sans jamais l'avoir poussé à rien entreprendre. Il la nomme un « phénomène extraordinaire, » un « signe divin. » Il déclare qu'il l'entend dès son enfance. Or cette voix ne peut être la conscience. C'est plutôt une voix de conservation personnelle, car elle l'a empêché, dit-il, de se mêler des affaires publiques, et il a reconnu ensuite qu'elle agissait, ce faisant, selon la sagesse et la raison, puisqu'il aurait été tué probablement s'il était intervenu dans la politique avec ses idées de vertu et de justice. Impossible pour nous de ne pas considérer le cas de Socrate comme un cas de relation avec l'invisible.

Je me suis arrêté, dans les exemples qui précèdent, surtout au pressentiment, parce que c'est sous cette forme que l'intuition de faits futurs, ou éloignés du sujet, se présente communément. Peut-être la voix intérieure de Socrate ne différait-elle pas beaucoup du pressentiment, quant à l'émotion par laquelle elle exerçait son action. J'aurais pu mentionner le don de seconde vue que paraissent à divers moment posséder certains individus dans la vie ordinaire, ou qui s'éveille encore dans cette extase, que

je crois fâcheuse, du sommeil magnétique. La perception de la seconde vue est plus strictement l'œuvre de l'intelligence, de la représentation. L'émotion en est absente. Ici aussi la réalité nous offre une esquisse, très pâle, j'en conviens, mais réelle d'un des états psychiques du prophète.

Au reste, l'idée elle-même d'annonce anticipée, inhérente à la notion de prophétie, s'épanouit sous une forme commune et concrète dans les entrailles de la vie. Si les données de l'expérience et de l'histoire nous permettent de parler de ce qui sera bientôt, c'est que le cours actuel des choses, tout plein de séries uniformes, est une prophétie muette du cours des choses prochain.

Les événements sont pour nous les précurseurs d'autres événements : l'aurore annonce ce que sera la journée; le printemps ce que sera l'automne; l'enfant ce que sera le vieillard. Il est partout pour nous des signes avant-coureurs et notre prévision habituelle est fondée sur eux. Quand les sentinelles d'Israël lui dénoncent des malédictions, elles n'ignorent pas la loi historique qui fait finir toujours la corruption dans le châtiment. Elles s'inspirent de plus haut que de l'expérience, mais s'inspirent aussi de celle-ci. Tout en se mouvant dans l'ordre surnaturel, la prophétie est en concordance avec nos instincts, avec la signification que nous savons tous prêter aux faits.

La prophétie et Jésus-Christ.

Cette annonce est en même temps, aussi bien que la formation du plan de la rédemption, une marque souveraine de la bonté de Dieu. A quoi servirait, je vous prie, en ce qui concerne les générations ayant vécu avant l'Evangile, l'existence d'un plan béni, si cette existence n'était point soupçonnée et le plan nullement entrevu ou exposé. A quoi bon un but fixé d'avance à l'histoire, si, pendant les siècles qui ont précédé Christ, l'homme n'a rien su de ce but? Par contre, la révélation anticipée de cette fin, surtout si elle se répète, si elle devient toujours plus nette, suscitera dans l'âme humaine la vertu magique de l'espérance. N'avais-je pas raison de dire que la résolution prise par Dieu de faire connaître ses merveilleuses intentions à notre égard est, non moins que celles-ci, motivée par sa perfection morale, qu'elle nous invite à jeter un regard sur les profondeurs de la miséricorde céleste?

Au surplus, ces trois affirmations que nous découvrons dans la prophétie messianique: affirmation d'un dessein arrêté, d'une continuité et d'un progrès dans son annonce, de l'annonce elle-même, se tiennent et ne sont que l'affirmation de l'action pleine de charité de l'intelligence, de la volonté de Dieu, dans l'histoire religieuse. Leur prix est de montrer en Dieu un Esprit agissant comme nous agirions si nous possédions son pouvoir et sa bonté,

et de le rapprocher de nous dans ses communications les plus extraordinaires.

La prophétie fait de Dieu non seulement un Père, mais un Sauveur, puisque c'est Dieu qui nous donne un Sauveur.

Il ressort de notre langage que la promesse messianique parle surtout de la charité de Dieu, plus encore que de sa sainteté et de sa justice qui rétribue. Nous ne voulons pas dire que la sainteté, et j'entends par là la haine du mal, que la justice soient plus ou moins effacées dans cette série de révélations. Elles brillent au contraire dans le ciel de la prophétie, moins vivement que dans la loi de Moïse, mais encore pourtant d'un intense éclat. Seulement la charité appellera avant elles notre attention, parce qu'il a plu à la volonté de Dieu de manifester son amour dans la Rédemption, objet de la promesse, par-dessus ses autres perfections morales. La charité paraît dans la prophétie, même lorsque celle-ci décrit des jugements, car ceux-ci sont assez souvent présentés d'abord comme des menaces et de simples avertissements. Quelle autre perfection enfin que la charité aura inspiré les tableaux d'un idéal saint qui se répètent devant les yeux des prophètes et que le pinceau de ces derniers était appelé à fixer? C'est donc la charité de Dieu qui se déploie avec le plus de relief dans les pages où s'écrit la grande promesse.

De cette contemplation de la prophétie messianique naît ensuite un nouveau respect pour Jésus-

Christ, qui est l'objet de la longue visée de la charité de Dieu.

Aux yeux des Juifs bien disposés, la révélation messianique a été comme un doigt divin levé vers Christ, le désignant au respect des croyants. Auprès de nous, elle ne saurait suffire à accréditer Christ, mais elle aide encore à comprendre sa mission. Certes nous n'allons plus de la prophétie à Jésus-Chrit, comme y allaient les Juifs auxquels s'adressaient les apôtres. Pour les Juifs, la prophétie était chose sacrée; de là, l'emploi qu'en ont fait les apôtres dans leur prédication.

Aujourd'hui, après tant de siècles de christianisme, le cœur peut aller droit au Sauveur, le reconnaître comme tel à l'impression produite sur la conscience. Telle est la voie royale, indiquée par le Maître lui-même, quand il parle du « cœur pur, » de « l'œil éclairé, » du « témoignage » que lui rendent ses œuvres, l'Esprit de Dieu. Mais celui qui s'est donné n'aimera-t-il pas à entendre le témoignage[1] qui, selon Jésus lui-même, se trouve déjà dans les prophètes. Il y a là une lumière dont Christ a profité dans son développement, qui nous permet aussi de le mieux juger.

Combien Christ n'est-il pas grandi, quand il s'avance, au bord de son lac de Galilée, comme l'homme providentiel, non seulement d'un peuple, mais des nations, alors qu'on a entendu annoncer

[1] Luc 24 : 27 ; Jean 5 : 46.

pendant des siècles sa royauté, sa divinité, son œuvre de guérison, de rédemption, de jugement ?

C'est en lisant les livres de l'Ancien Testament que Christ a pris pour une part la conscience de sa vocation, qu'il s'est senti invité à s'offrir au respect et à l'amour des disciples, des générations. Car il revendique, d'après nos évangiles, au milieu de sa charité, une autorité à nulle autre pareille, ne nous y trompons point. Il s'est posé partout, pendant son activité, en médiateur entre Dieu et l'homme, même entre l'homme et l'homme. Je ne dis pas qu'il ait rempli la fonction d'un juge humain ; il s'est borné à celle de législateur. Mais à quelle hauteur ne met-il pas sa personne, ne place-t-il pas, dans cette fonction de législateur, les préceptes sortis de ses lèvres, lorsqu'il s'écrie : « Moi, je vous dis.... » Oserai-je soutenir qu'en contribuant à former l'idéal messianique qui a inspiré Christ, non moins qu'en nous rendant attentifs à la dignité de Christ, la prophétie répond au besoin le plus pressant de nos âmes ? Instinctivement, nous souhaitons pour l'humanité un chef qui réunisse ses membres épars, en ralliant autour de lui les bonnes volontés, qui la réconcilie avec Dieu. A ce point de vue, en nous manifestant la grandeur de Christ, en l'élevant devant le regard comme le héros prédestiné, la prophétie est en harmonie avec nos intimes aspirations, autant qu'en évoquant l'idée d'un dessein poursuivi par l'intelligence de Dieu, annoncé, toujours plus clairement proclamé, elle est en accord

avec notre notion de la bonté prévoyante du Tout-Puissant.

Nous nous réjouissons donc de l'auréole donnée à Christ par la prophétie messianique. Cette lumière est en relation avec le rôle que notre instinct nous pousse à attribuer à Jésus. Elle n'est pas toutefois la raison principale pour laquelle nous avons accepté la prophétie messianique, mais elle mérite d'être prise en considération. La parole décisive à cet égard se trouve dans l'opinion de Jésus lui-même sur la prophétie qui l'annonce. Il y croyait, la cite, s'en sert. Aucun doute ne l'effleure jamais sur ce sujet, et le disciple qui vit dans la communion de Christ ne voudra pas se séparer de lui sur ce point important.

Nous pouvons marcher dans un autre chemin que Jésus en ce qui concerne les découvertes de la science, la conception moderne du mouvement de la terre autour du soleil, par exemple. Je crois qu'il l'a ignorée. Je ne dis pas qu'il n'eût pas pu la connaître par révélation, si telle avait été la volonté de Dieu. Mais il ne l'a pas connue, et sous ce rapport nous adoptons sans scrupule des idées autres que les siennes. En revanche, nous ne saurions sans dommage penser autrement que lui dans le domaine religieux. Sa mission est une mission religieuse, sa révélation une révélation religieuse.

Le relief qui résulte pour Jésus-Christ de la prophétie messianique, peut être un motif à invoquer en faveur de celle-ci. L'argument décisif, péremp-

toire, sera toujours la croyance de Christ, sans parler de celle des apôtres.

Pour eux, comme pour Jésus, le plan divin de la Rédemption a été conçu dès avant la création du monde. Paul aime à parler de « la sagesse, mystérieuse et cachée, que Dieu, avant les siècles, avait destinée pour notre gloire[1]. » Il se plaît à la considérer. Il appelle sa contemplation un aliment substantiel pour l'âme, une nourriture solide[2]. Eventuelle, supposant l'intervention du péché qui pouvait être comme ne pas être, cette sagesse se rattache à ses yeux à un but supérieur, celui de notre communion avec le Père dans la lumière du Fils. Que Dieu ait connu d'avance la possibilité de la chute et de ses effrayantes conséquences, nous n'en doutons point. Qui mieux que lui pouvait savoir ce qu'il faisait, en introduisant sur la terre une liberté, c'est-à-dire la faculté soit de se donner à lui, soit de se détourner de lui? S'il a néanmoins créé l'homme tel qu'il est, avec une volonté capable d'aller au bien ou au mal, lui, le Dieu de sainteté et d'amour, c'est que la liberté valait ce risque; c'est encore qu'il avait par devers lui un instrument de salut: la venue de Christ. La connaissance par Dieu d'un moyen de relèvement apporté et réalisé dans l'Evangile, aide seule à comprendre que l'amour ineffable de l'Etre parfait ait appelé à l'existence la créature à la fois libre et faible que nous sommes.

[1] 1 Cor. 2 : 7. — [2] 1 Cor. 3 : 2.

Dieu a donc eu, selon nous, dès avant les siècles, la pensée, non seulement de la possibilité de la chute mais de l'envoi éventuel d'un Sauveur.

Il paraît avoir seulement déterminé à l'avance les traits essentiels de cette visite. Je ne dis pas tous les détails, car il a bien pu réserver sur des points secondaires sa liberté d'action et ajourner à un moment postérieur le choix entre des mesures prévues par lui jusque-là seulement comme possibles.

Demande-t-on si, à supposer que l'homme n'eût pas péché, le Fils de Dieu serait également apparu parmi nous ? Certes, c'est par lui que nous serions allés à Dieu, mais serait-il venu? C'est une autre question. Calvin, dans son *Institution*, s'élève fortement contre ceux qui agitent cette question, laquelle lui paraît le fait d'une curiosité déplacée ; il censure surtout ceux qui répondent par l'affirmative. En réalité, comme il le remarque, Jésus et les apôtres donnent à plus d'une reprise expressément pour but à la venue du Fils de l'homme une œuvre de grâce ou de salut et ne parlent même guère de celle-ci sans la mettre en rapport avec le péché[1]. Paul dira pourtant, sans qualifier cet acte de mesure prise contre le péché, que les croyants ont été élus en Christ dès avant la fondation du monde, ce qui peut s'entendre : avant la chute, indépendamment de la chute. Avec Jean qui nous parle, dans le prologue du quatrième évangile, de la Parole créatrice, Paul voit d'ailleurs dans le Fils le médiateur de la créa-

[1] 2 Tim. 1 : 9.

tion : Celui en qui elle est l'objet du bon plaisir divin, qui en est l'agent et l'idéal, qui la réalise, qui concourt à l'être des choses[1]. Tel étant le rapport établi dès le début entre le Fils de Dieu et la création, il a semblé à plusieurs que la Parole dût se montrer en tout cas à nos regards, s'incarner tôt ou tard. Au fait, dit-on, pour Paul, Jésus n'est pas seulement le Sauveur, il est le second Adam, l'homme spirituel. L'union avec notre humanité du Fils, qui était au commencement, est dès lors presque un événement attendu, pour le cas où le péché ne se serait pas glissé dans notre histoire. Assurément, dans cette alternative, l'incarnation n'eût pas été suivie de la croix ; le message de l'Evangile eût été vie, croissance, développement, et non réparation d'abord ; l'Envoyé divin serait descendu du ciel pour nous offrir un exemple, nous unir à Dieu par la contagion de son amour. C'eût été encore le don de Dieu, le signe éclatant de sa charité, mais beaucoup moins l'offrande de la miséricorde et des compassions. Tout cela est vrai. Mais faute d'un texte positif, nous informant de la manière dont la Parole aurait été la lumière de l'humanité dans une histoire dépourvue d'ombres, cette perspective de la venue du Messie au milieu d'une humanité normale, hypothèse grandiose et souriante, manque d'un appui scripturaire suffisant. Le fait est que la prophétie messianique est dès le début en rapport avec le péché[2], qu'elle sait le péché, que l'homme est tombé,

[1] Eph. 1 : 4 et 5. Cf. Col. 1 : 16-20. — [2] Gen. 3 : 15.

qu'il est tombé de fort bonne heure, alors que la première famille était à peine constituée.

Si les passages cités sont insuffisants pour nous permettre de conclure que Paul et Jean aient jamais songé à une visite personnelle et prolongée du Fils de Dieu, sous une forme humaine, dans le cas où l'humanité aurait suivi une marche normale, du moins montrent-ils l'intime relation existant pour ces apôtres entre l'office de médiateur dans la création et celui de Sauveur venant s'ajouter à l'autre, le compléter, l'achever en face de la chute. Le premier office est, à leurs yeux, un précédent : il justifie et appelle le choix de Jésus pour le second office.

Eh quoi ! dira-t-on encore, vous croyez à une chute de l'humanité primitive ! Ne voyez-vous pas que le mal est fatal, que c'est l'imperfection inhérente à notre nature? Pourquoi le premier homme aurait-il pu échapper à cette condition, qui nous pèse, j'en conviens, mais réelle? Voici ma réponse : De même que l'immensité de l'amour divin me pousse à concevoir que la charité infinie avait, dans l'éventualité d'une chute, pensé à la Rédemption, de même l'étendue de la bonté de Dieu m'empêche, quel que soit d'ailleurs le mode mystérieux par lequel l'homme a vu le jour pour la première fois, de me représenter la créature comme sortant des mains de son auteur méchante et violente. Je comprends en échange que l'homme soit apparu innocent, capable de se déterminer pour le bien ou pour

le mal, de progresser dans les deux sens. Aujourd'hui il est de mode de se le figurer au commencement barbare, d'une repoussante sauvagerie, se dégageant avec peine des liens de l'animalité. Cette doctrine peut être en harmonie avec la théorie de l'évolution, mais je crains que son plus sûr effet ne soit de détruire la foi en la bonté de Dieu, tellement le tableau est inconciliable avec la thèse d'un Dieu plein de sollicitude pour sa créature.

En tout cas, la prophétie suppose une chute, non pas seulement d'Israël, mais d'Israël et des nations, de l'humanité. Elle annonce un Libérateur, non seulement pour Israël mais pour la gentilité. Il sera le Roi d'un royaume qui embrassera tous les peuples et couvrira la terre entière de la connaissance de l'Eternel.



CHAPITRE II

Les commencements de l'espoir messianique.

L'oracle d'Eden.

L'espérance chantée par les prophètes est née de souvenirs, souvenirs de la période épique de la formation de la nation à la sortie d'Egypte, souvenirs de l'époque patriarcale, lointains souvenirs de l'histoire de l'humanité primitive demeurés dans la mémoire des ancêtres. Il est vrai qu'on conteste ceci. On nous dit : N'est-il pas clair que les premiers récits de la Bible, la chute, la tentation, la création, sont venus après l'exil de la Chaldée, dont les mythes ont un rapport étroit avec nos narrations? Qu'ils nous arrivent de la Chaldée, je n'en disconviens pas. Abraham en sortait, et c'est lui qui emporta de ce pays les traditions nommées plus haut, sans doute conservées dans sa famille propre avec une intégrité particulière. Il suffit, pensons-nous, de comparer nos premières narrations bibliques aux légendes chaldéennes, telles que nous les possédons tout imprégnées d'éléments idolâtres, pour voir aussitôt où est la supériorité morale, l'originalité. C'est ce qui fait

que nous continuons à accorder notre confiance aux premières pages de la Bible, dont le fond d'ailleurs est si précieux à une philosophie chrétienne.

Nous estimons, quant à nous, que les trésors contenus dans cette partie de la Genèse, consacrée à l'âge primitif de l'humanité, furent la possession d'Israël dès sa naissance, qu'ils ont toujours appartenu au moins à son élite intellectuelle et religieuse.

Vous pourrez, avec la critique moderne, placer très tard la rédaction finale du Pentateuque, ajourner celle-ci, sous sa forme actuelle, jusqu'après le dernier des prophètes, jusqu'après Malachie; il n'en reste pas moins que ces cinq livres, où nous rencontrons des données très nettes sur nos origines, les premiers vestiges de l'espérance messianique, supposent des sources, des documents antérieurs. Ils font allusion même à des annales de Moïse. Et il en résulte à notre avis que le récit de certains événements remonte bien haut, dans sa plus ancienne teneur écrite.

D'autre part, il faut remarquer que les écrits des prophètes et les psaumes sont imbibés des deux grandes idées de la souveraineté de Dieu sur le monde et du péché. Dans l'existence de ces notions, il est loisible de reconnaître la trace des traditions consignées plus tard dans la Genèse et que nous croyons connues de longue date. L'affirmation de la création du monde se retrouve fréquemment dans la littérature de l'Ancien Testament, même dans les pages envisagées par tous comme les plus anciennes. Si

donc la rédaction possédée par nous est relativement récente, les faits peuvent non seulement être toujours tenus pour réels, mais être envisagés comme transmis par écrit dès qu'on connut l'écriture, de bouche en bouche auparavant[1].

On ne s'étonnera point, après ce qui vient d'être dit, de nous voir chercher jusque dans le premier âge de l'histoire, et dans les premiers chapitres de la Genèse qui retracent le tableau de cette lointaine époque, des paroles d'espoir, des oracles, précurseurs de ceux qui retentiront au sein d'Israël.

La parole messianique remonte à l'aurore de l'histoire, aux ombrages d'Eden, si nous consultons nos livres sacrés. Elle est rendue vénérable déjà par cette antiquité. Au début, elle emprunte de plus un air de solennité à la rareté de ses visites. Elle ne se montre pas bien souvent dès l'abord, à l'époque primitive et à l'époque patriarcale. Plus tard, dans la période proprement dite du prophétisme, ses expressions seront fréquentes, même communes. Aux jours lointains de l'humanité primitive, où nous nous transportons en ce moment, elle se fait entendre une seule fois, après la chute. On comprend que cette manifestation, suivie d'un long silence, prenne une

[1] Nous nous plaçons ici, à l'égard des données du Pentateuque, au même point de vue que dans les deux parties de notre ouvrage: *A la suite des Israëlites d'Egypte au Sinaï et du Sinaï en Canaan.* Voir en particulier dans le premier volume p. 17-27 et dans le second 11-14. On trouvera dans le second, aux pages 24-27, des citations montrant que l'idée d'une création est familière aux écrivains de l'Ancien Testament.

importance spéciale, par le fait qu'elle est seule très longtemps, comme par celui qu'elle est la première, le premier terme de toute une chaîne de messages.

Elle éveillera pourtant, dans cet immense espace qui s'étend de la sortie d'Eden au déluge, un écho, un cri prophétique, ainsi que nous le dirons, à propos de la naissance d'un enfant, de Noé. L'on sent qu'elle sert alors de thème à la réflexion humaine, du moins au sein du rameau où elle s'est conservée intacte, qui est la race de Seth.

Mais nous n'avons pas achevé l'indication de tous les caractères extérieurs, aisément perçus, qui, dans la visite de la promesse faite aussitôt après la chute, s'unissent pour fixer sur la parole d'espoir notre attention. Lorsqu'elle vient pour la première fois à l'homme, elle descend, on le verra, du ciel. Elle n'a pas la forme d'une inspiration. C'est une révélation, de source clairement surnaturelle. On constate dès cet instant d'une manière spéciale que la promesse est une communication divine. Nouveau trait, propre à la rehausser en son premier langage: elle revêt alors un tour général. Par son vague, elle embrassera déjà, si l'on veut, l'Evangile entier. Elle est en outre en état de se prêter à la loi du développement, de recevoir des déterminations nouvelles. Elle convient ainsi parfaitement à la période des commencements. Enfin la portée humanitaire donnée au message correspond exactement à la qualité de ceux auxquels il est adressé et qui sont les ancêtres, non pas d'un peuple particulier, du peuple juif,

mais de l'humanité. En vérité, la première parole de bonne nouvelle, en sa concision, se trouvera, grâce à la largeur du salut annoncé, être à la hauteur des étonnants tableaux dans lesquels les prophètes de la belle époque montreront les païens participant à la gloire de Jérusalem. Enfin, elle sera digne au même titre d'être transmise à d'autres qu'à des Israëlites, à des hommes de races diverses.

Mais approchons-nous d'elle pour l'écouter, pour la recueillir, dans la gravité, dans l'amplitude et la simplicité de la première heure.

L'annonce du don de Dieu retentit pour la première fois en Eden, tôt après la chute, immédiatement après la malédiction adressée au Serpent. Dieu avait dit à l'esprit mauvais, intervenant dans le récit biblique par un serpent, selon nos conjectures réellement incarné en lui en ce moment : « Tu marcheras sur ton ventre et tu mangeras de la poussière tous les jours de ta vie[1]. » Il y avait là un stigmate, tiré du genre de vie habituel du serpent. La flétrissure s'applique sans doute au fond à l'esprit méchant qui est figuré par un reptile dans la scène de la tentation. C'est dire que par ce mot Dieu condamne à une existence basse, dégradante, l'artisan de notre ruine. Elle est encore adressée au Serpent, la parole renfermant la promesse : « Je mettrai inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité : celle-ci t'écrasera la tête et tu lui blesseras le talon[2]. »

[1] Gen. 3 : 14. — [2] Gen. 3 : 15.

Toutefois cette grande parole est surtout destinée aux oreilles de l'homme pécheur, à qui elle apporte l'encouragement et l'espoir. Elle renferme la prévision de la naissance au sein de l'humanité de deux races, puis d'une lutte s'établissant entre elles. La postérité du Serpent me paraît désigner non pas tant les puissances invisibles, anges déchus soumis à l'empire du mal, que la portion de l'humanité s'inspirant d'elles, recevant d'elles son mot d'ordre, formant ici-bas la redoutable armée des ténèbres. Jésus n'a-t-il pas un jour appelé des Juifs les enfants du diable? « Vous avez, leur dit-il, pour père le diable[1]. » En échange la postérité de la femme évoque devant nous les adversaires de ce règne des ténèbres, les futurs défenseurs de la cause de Dieu en ce monde.

Ainsi l'humanité est mise sur le pied de guerre dès le commencement. Dès le commencement sont posées en face l'une de l'autre les deux humanités de l'avenir: la méchante et la bonne. Par une expression miséricordieuse, la bonne a été appelée la postérité de la femme. Aux yeux de Dieu, elle mérite d'avance ce titre, car elle sera la descendance normale des hôtes du Paradis, celle qui répondra aux intentions du Créateur; elle représentera proprement le type humain conçu par l'Auteur du monde, le type idéal. Ne dirons-nous pas qu'il est une autre raison à l'emploi de ce nom? La femme a obéi au Tentateur dans un moment d'oubli; mais à cette

[1] Jean 8 : 44.

heure où Dieu parle, où il condamne la faute, tout en faisant briller au milieu des nuées amassées par sa colère l'arc-en-ciel de l'espérance, la femme s'est reprise, elle rentre déjà dans la voie droite par le repentir. Elle-même se range, pour y demeurer, parmi les enfants de Dieu. Par conséquent la vraie postérité sera celle qui, après la femme, comme elle à ce moment, haïra le péché.

Quant à l'issue de cette guerre entre les deux races appelées à se disputer désormais la terre, elle ressort du langage tenu par Jéhovah. Dieu déclare que les défenseurs de la cause divine seront blessés au talon, tandis que la postérité du Serpent aura la tête écrasée. Il s'agit dans un cas d'une blessure, infligée à un organe secondaire: le talon. Dans l'autre, il s'agit d'un événement plus grave, de l'écrasement de la tête. Ceci est bien différent de cela, même à supposer, comme il le faut, que la blessure soit faite par une dent venimeuse. L'écrasement de la tête apporte nécessairement la mort, mais non point la blessure au talon. Cette simple comparaison montrait clairement de quel côté serait l'avantage. Après tout, la supériorité de la bonne cause se déduisait déjà plus ou moins des emblèmes employés pour désigner les parties aux prises : L'une est un animal, l'autre est l'homme. Dans son combat contre les animaux dangereux, en particulier contre les serpents, n'est-ce pas l'homme qui en général a le dessus? Mais il faut presser l'oracle, raisonner, j'en conviens, pour arriver à la conclusion de notre triomphe futur. Cette

victoire n'apparaît pas non plus d'abord dans l'oracle comme définitive. La promesse, au premier regard, semble décrire un état de choses habituel et par conséquent appelé à se renouveler. Ce qui est annoncé, n'est-ce pas une lutte sans cesse reprise, avec de constants succès pour l'homme, mais de non moins incessants retours de l'ennemi? Telle est bien, en partie, l'intuition donnée par la promesse.

Il reste pourtant vrai que la réflexion humaine devait parvenir tôt ou tard à l'affirmation d'un triomphe définitif et absolu. Je ne crois pas qu'il fût nécessaire à l'esprit humain de recevoir de Dieu de nouvelles révélations pour se former cette certitude. Celui qui a le dessus n'aspire-t-il pas naturellement à en finir? S'il a le pouvoir d'écraser, n'écrasera-t-il pas une fois tant et si bien que la bête morte ne se relèvera plus? En demandant à l'avenir obscur son secret, nos ancêtres auront parfois aperçu une humanité délivrée de son antagoniste, n'ayant plus à souffrir de ses séductions et de ses vives attaques. L'expérience de la logique qui préside aux combats, du désir qu'ont des combattants de clore par un dernier coup leur querelle, l'espoir naturel au cœur humain, la confiance en Dieu, ont aisément fait interpréter la nouvelle de la victoire dans le sens d'une suprême victoire.

Si le premier mot de la sentence : « Je mettrai inimitié... » signifiait : guerre, le second : « Tu lui écraseras la tête... » signifiera donc, peut-être pour nos premiers parents déjà, sinon pour eux au moins

pour leurs descendants et à la longue : triomphe final.

Emportée par son essor vers un complet affranchissement, la pensée a dû en venir non seulement à voir, dans cette victoire, la libération des attaques futures du Prince des ténèbres, mais à considérer ce triomphe comme une réparation du mal fait déjà, de la défaite infligée dans le Paradis, à la mort et au péché. Rien que cela n'apaisera le besoin de délivrance et ne représentera vraiment l'écrasement de la tête de l'ennemi. Cet agrandissement de l'avenir promis s'est fait devant les imaginations plus tardivement que le précédent, mais il s'est fait. Nous en relèverons des vestiges dans les écrits des prophètes.

La victoire fit d'ailleurs bientôt songer à un Vainqueur. Sans doute, les termes de la déclaration divine ne sont pas propres à imposer l'idée d'un Messie personnel. Il n'est pas même question d'individus dans la promesse. Il est seulement parlé, en une expression générale, d'une postérité, d'une race en inimitié avec une autre race. Mais une race se compose toujours d'individus, comme elle a toujours des chefs, des représentants dépassant les autres. Pour incarner par la pensée, en un grand Messie humain, la victoire attendue, les hommes n'ont pas eu besoin d'une expérience consommée des lois de la vie. Quant à moi, je ne doute pas que l'attente messianique, chez Abraham, chez Jacob, n'ait eu parfois pour objet un personnage, une individualité,

alors même que le terme de Messie se trouve substitué seulement à partir de David, dans les pages de l'Ecriture, à celui de postérité. Il est même probable que la personnification se fit avant Noé. Nous avons, pour le croire, le cri de Lémec, père de Noé, souhaitant d'apercevoir bientôt l'enfant de la promesse. Les mythes païens dans lesquels on a cru reconnaître un débris de la promesse, gardé au sein de l'idolâtrie, font allusion à un grand Vainqueur.

Au reste, à supposer que le Messie personnel n'eût pas été, dès le début, entrevu par nos ancêtres dans le mystérieux oracle, il n'en a pas moins été secrètement visé par cette révélation. Jésus n'était-il pas, déjà à ce moment, destiné par la providence de Dieu à devenir le chef de la nouvelle race? Jésus n'est-il pas l'accomplissement entier de cet oracle, ainsi qu'il le sera des autres? Plus ou moins saisi par nos premiers parents et leurs descendants, dans sa nature personnelle, Jésus est pour nous la réalisation authentique de l'oracle d'Eden. Ce qui rend à nos yeux admirable cette réalisation, c'est que Christ, en écrasant la tête de l'Ennemi, a été blessé, même mortellement en un sens. En souffrant son divin martyre, par toutes ses meurtrissures, par la mort sur la croix, autant que par son élévation lors de la Résurrection et de l'Ascension, Christ est devenu le Libérateur. L'œuvre de Jésus, où le triomphe s'achève dans la douleur, met bien en relief la double vérité de l'antique promesse qui ne parle pas seulement de victoire, mais encore de blessure au

talon. Au reste, les prophètes postérieurs peindront le Juste tantôt sous l'aspect de la souffrance, tantôt sous celui de la gloire. La promesse d'Eden, en nous entretenant à la fois d'humiliation et de gloire, se relie étroitement aux révélations futures de la prophétie et leur servira de point de départ.

Il est un rapport entre Christ et cette annonce déjà si compréhensive, que je me reprocherais de ne pas mentionner : Christ est venu aux hommes comme un homme. Par là il est bien de la postérité attendue de nos premiers parents, et que Dieu a semblé les inviter à souhaiter. En le voyant dès l'origine annoncé comme un homme, je saisis l'une des raisons pour laquelle il s'est si souvent appelé le Fils de l'homme, s'en référant en quelque sorte à l'antique oracle qui, à cet égard encore, est le commencement de tout un ordre de prophéties. Je suis conduit à me rendre compte du prix qu'il faut attacher à l'humanité de Jésus-Christ, de son importance, laquelle ressort d'ailleurs de l'influence exercée sur chacun par les solidarités humaines.

Qui ne s'est senti enveloppé, étreint, par des chaînes de respect, d'affection, par celles d'un long commerce? Pour briser tant de liens, par lesquels agit le péché et constituant la pression du milieu, pour nous soustraire à la puissance de l'hérédité, en tant qu'elle est au service du mal, il était bon que nous pussions nous appuyer sur une autre solidarité humaine, celle que la foi crée entre nous et Jésus. Ajoutez qu'en s'approchant de nous dans l'humanité

de Jésus, Dieu, le grand Dieu des cieux, s'est rendu accessible et mis à notre portée.

Remarquerai-je de plus que, si Jésus a, de par la réalité de son humanité, même par sa naissance d'une femme, le plein droit de porter le titre de Fils de l'homme, il serait mieux appelé encore Fils de la femme? Les catholiques, appliquant à Jésus le terme de « postérité de la femme, » voient, dans la femme ainsi désignée, la Vierge. Je n'éprouve nul goût à les suivre dans cette direction. La femme est ici, pour moi, Eve, puis la femme en général. Dans cette acception, il y a encore une rencontre littérale voulue et produite entre les mots de l'oracle et les origines de Christ. Celui-ci est, au point de vue de la naissance, un fils d'Eve, représentée par l'une de ses descendantes; c'est comme le fils d'une femme qu'il peut, quant à la naissance, s'appeler le Fils de l'homme.

L'application spéciale qui se fait en Christ de cette première annonce de salut ne doit pourtant pas nous voiler son application générale. En même temps que nous verrons cet oracle prédire Christ, nous le verrons aussi évoquer ses précurseurs et ses témoins. Nés de femmes, ainsi que tout enfant des hommes, ils n'ont pas, sans doute, le même titre que Jésus à être strictement désignés, au point de vue de leurs origines, par cette qualification, mais ils sont issus d'Eve au point de vue moral. Ce sont les fils de l'Eve repentante, rentrée dans la voie normale, que nous nous sommes figurée prêtant l'o-

reille à la première promesse. Nous rangerons dans la lignée héroïque qui se lève devant nous, à ce bienfaisant message, les hommes de Dieu illustres de l'ancienne et de la nouvelle alliance et les fidèles plus humbles de ces deux économies. Nous y rangerons encore non seulement les précurseurs éminents de l'esprit chrétien parmi les païens : un Socrate, un Confucius, mais les cœurs simples ayant faim et soif de justice, au sein de l'idolâtrie de tous les temps. Toutefois, le Chef de cette armée du bien ne manquera jamais non plus d'apparaître devant notre imagination, toutes les fois que nous entendrons l'oracle d'Eden. N'est-ce pas autour de lui que l'assemblée des enfants de Dieu a pris corps, sous son influence qu'elle s'est augmentée ?

C'est parce que cette promesse se réalise par dessus tout en Christ, qu'on lui a donné dans la langue théologique le nom de protévangile. Le terme de protévangile veut dire, en effet, premier évangile, ou l'Evangile avant l'Evangile.

Les glorieuses perspectives ouvertes par cette parole pousseront toujours les croyants à louer l'Eternel. Le moment où elle est accordée, l'heure de l'accablement terrible sous le poids de la condamnation, a été certainement choisi par la miséricorde divine. La manière dont elle parvint aux oreilles de l'homme n'est pas moins en rapport avec la perfection de Dieu. A nos yeux, ce dernier caractère, bien qu'extérieur, a contribué pour une part à l'importance de la communication divine.

Certes, l'espérance a pu aider à faire comprendre toute la signification du message d'en haut. Se nourrissant de la promesse, l'espérance n'aura pas tardé, nous l'avons fait entendre, à incarner, à individualiser la descendance sur laquelle étaient attirés ses yeux. Elle aura collaboré avec la voix divine, non seulement en accueillant sa parole, mais en interprétant celle-ci selon ses expériences.

Je sais qu'en présentant la bonne nouvelle comme descendue directement du ciel, au début, je me heurte à la théorie moderne de l'attente messianique. Pour les partisans de cette explication, la prophétie d'un avenir de délivrance et de paix, hantant déjà nos premiers parents, est la conséquence de ce soupir incessamment poussé par l'homme vers une condition meilleure. Cette lointaine aspiration est née de la conscience de notre malheur, qui était fatal, et de la force vivace de nos espérances naturelles. Plus tard, un peuple d'élite, le peuple juif, s'est servi, dans l'intérêt de sa gloire, d'un espoir que l'humanité avait mis sous le couvert de la voix de la divinité, comme elle y mettait tout. Les grands prophètes n'ont fait que traduire ce sentiment national, qui, à son tour, traduisait déjà et la plainte de l'homme et son désir de progrès. Eh bien! non, je ne crois pas, pour ma part, que les choses se soient passées ainsi. De même que les savants qui se refusent à admettre une création sont embarrassés pour dire rationnellement comment la vie est née ici-bas et, parfois, vont en chercher la cause dans

des germes que des aérolithes nous auraient apportés d'autres mondes, vous ne pouvez aisément faire sortir du cœur humain toute l'histoire et cet appel persistant, vibrant, régulier et progressif à un Messie qui traverse les siècles, qui s'élève déjà des premiers jours de l'humanité. L'effet, en vérité, dépasserait de beaucoup l'agent. Et, mystère pour mystère, je préfère encore l'explication biblique.

Cela ne m'empêche point de faire sa large part à l'espoir inné dans notre cœur. Il n'a pas seulement saisi, interprété, il a encore transmis, car il est bien rare qu'il se taise. Il avait été encouragé d'ailleurs, au point de vue de la Bible, par la mansuétude dont Dieu avait usé dans le prononcé même de la condamnation. Même au moment où il abaissait les coupables, Dieu n'avait pas voulu leur enlever tout ce qui les rattachait à la vie : Adam devra retourner en poudre ; il n'est pourtant pas immédiatement terrassé par la mort : il sortira du paradis presque en pleine possession de ses forces. Dieu lui a déclaré qu'il mangera son pain à la sueur de son front, mais il lui a promis par là même du pain ; il l'a expressément invité à trouver une nourriture parmi les plantes d'un sol ingrat. Dieu laisse encore entrevoir à nos premiers parents, ailleurs que dans la parole proprement messianique, les enfants qui leur naîtront. C'est au milieu de la douleur que ces rejetons seront mis au monde, mais ils naîtront. Enfin il leur parle : il n'a pas renoncé à venir à

eux; il ne s'est pas enfermé dans le silence auquel tout est préférable et qui pèse sur les réprouvés. Sous le nuage nous voyons donc, selon l'expression du poète, la bordure d'argent. Pourtant, si l'espérance a été ménagée dans la sentence du Juge suprême, ce n'est pas elle qui a créé l'oracle d'Eden.

Le dernier n'est pas non plus la suite d'une simple inspiration d'en-haut, saisissant avec force nos premiers parents. Ce message de jugement et de consolation est un discours trop net, trop complexe, aux horizons trop étendus, pour être envisagé comme le produit d'une brûlante suggestion intérieure, due à l'influence divine et venant enflammer l'espérance naturelle. Nous avons ici la même voix qui avait naguère donné à l'homme le commandement positif: « Tu pourras manger de tous les arbres du jardin, mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, car, le jour où tu en mangeras, tu mourras[1]. » Serait-ce peut-être une voix perçue dans l'extase ou le ravissement : cet état de demi-rêve dans lequel on entend assez clairement avec une ouïe de l'esprit, on voit assez distinctement avec des yeux de l'esprit, dans lequel votre imagination, au lieu d'obéir à la volonté, mise en branle par une puissance supérieure et dominatrice, fait passer en vous des figures, résonner en vous des paroles, devant lesquelles vous n'êtes que spec-

[1] Gen. 2 : 17.

tateur et auditeur. Je ne nierai pas qu'Adam ne possédât cette faculté d'entrer en rapport avec l'invisible, qui distinguera les visionnaires d'Israël. Le don du prophétisme existait virtuellement en lui. En reconnaissant cela, nous sommes obligés toutefois de tenir compte encore de la simplicité du récit. Or celle-ci est trop grande vraiment pour nous permettre de parler de vision. Adam et Eve se cachent d'abord à l'ouïe de la voix. Le premier mot de celle-ci est : « Où es-tu ? » En présence de ces traits qui ne s'expliquent qu'avec l'objectivité de la scène, impossible, me semble-t-il, de recourir à une voix secrète exigeant que l'âme eût oublié le corps pour parvenir à celle-ci, s'adressant à l'âme par l'imagination, créant la représentation ou l'illusion de la sensation. La parole dont il s'agit aura frappé réellement l'oreille ; elle fut un vrai son. Ce son est semblable à celui qui venait à Moïse du sein du buisson ardent[1], plus tard de la montagne de Sinaï[2], plus tard du haut du propitiatoire[3] ; il est semblable sans doute à celui qui apporta aux oreilles du peuple les dix commandements[4].

A l'état d'enfance, dans le paradis, l'homme avait besoin d'un Educateur. Celui-ci ne lui fit point défaut, quoiqu'il demeurât probablement invisible. Vous le rencontrez dans la voix familière hantant les ombrages d'Eden. Elle fournit probablement aux jeunes ancêtres de notre race d'autres enseigne-

[1] Ex. 3 : 4. — [2] Ex. 19 : 20. — [3] Nom. 7 : 89. — [4] Ex. 20 : 1.

ments que ceux rapportés par la Bible. J'imagine, par exemple, qu'elle facilita chez l'homme le développement de la parole sans doute déjà née spontanément, l'éveil de la pensée religieuse, la formation de l'idée de Dieu. Il est possible qu'elle se fit précéder par un murmure doux et subtil, analogue à celui qu'Elie entendit sur l'Horeb et dans lequel il reconnut la présence de l'Eternel[1]. N'est-ce pas au moment du bruissement du vent du soir que Dieu s'adresse à Adam après la chute, qu'il lui crie: « Où es-tu? »

Il fallait à la première parole de la promesse une si mystérieuse origine, constatée par les sens eux-mêmes, pour que l'annonce de la victoire restât gravée dans la mémoire de l'humanité primitive. Il est évident que l'attente de la postérité désignée, une fois éveillée par un tel oracle, devait durer, se transmettre de génération en génération.

Un mot prophétique.

Ce mot fut prononcé par Lémec, lorsqu'il donna à Noé son nom.

Il n'est pas apporté par une voix mystérieuse et tombé du ciel comme l'oracle d'Eden. Il est sorti d'une bouche humaine. A ce point de vue il a une valeur considérable. Nous en parlerons un peu longuement.

C'est donc le premier des oracles communiqués par des hommes, des oracles proprement prophé-

[1] 1 Rois 19 : 12-14.

tiques. Lémec est le père authentique de tous les prophètes, à moins que ce ne soit Adam lui-même, qui comme ancêtre commun a sans doute possédé la faculté de recevoir le don prophétique, qui a peut-être laissé, lui aussi, un mot où nous aurons à reconnaître la collaboration de l'Esprit de Dieu et de l'esprit de l'homme.

Faudrait-il voir en effet déjà dans le nom conféré par Adam à sa compagne aussitôt après la sentence, le résultat d'une inspiration d'en haut ainsi que l'écho de l'attente suscitée par le langage divin? C'est après la scène où la voix divine a fait connaître à l'homme son châtiment et sa victoire, qu'emporté par un élan, Adam baptise sa compagne du nom sous lequel elle est connue de nous, qu'il l'appelle pour la première fois Eve. Or Eve, en hébreu Hava, veut dire vie. Le sceau auguste, mis par cette qualification sur le front de la première femme, présente celle-ci comme la mère des vivants. On pourrait dès lors croire que ce nom est destiné à rappeler la postérité qui a été annoncée, en même temps qu'à proclamer sans ambages, avec une nouvelle énergie, la pleine victoire qui sera un jour remportée sur la mort, grâce à cette postérité. Cette appellation de vie serait un nouveau salut à l'avenir, une exclamation déduisant l'une des conséquences de la promesse, celle de l'engloutissement de la puissance de destruction par la puissance opposée.

En admettant la possibilité d'une allusion à la promesse, d'une intuition prophétique, dans ce nom de

la première femme, nous nous défendons de supposer que l'hébreu ait été la langue primitive. Le nom d'Eve peut fort bien, comme celui de Noé, constituer l'équivalent hébreu de quelque autre nom plus ancien, employé dans l'idiome des premiers hommes. Quel était cet idiome? Il n'existe probablement plus. L'évolution du langage, toujours en mouvement, permet à peine de soupçonner qu'il reste des traces de la première langue. Ce qu'on devine, c'est qu'elle n'avait que des monosyllabes; c'est qu'elle était riche en onomatopées; c'est que les sons y naissaient du désir de rendre l'impression laissée par les choses et les êtres auxquels ils s'appliquaient. Quelques tribus du nord de l'Inde, le chinois antique ont gardé le monosyllabe. L'hébreu et les langues sémitiques sont bien loin de cette expression élémentaire. Seulement l'hébreu de la Genèse, par ses noms propres qui sont encore des qualificatifs avant tout tirés de la situation de l'être à nommer, tend à nous reporter au temps où la langue avait quelque chose d'enfantin.

Noé, en hébreu, signifie: Repos. Lorsque Lémec, le pieux descendant de Seth, donna ce nom à son fils, il exprima certainement sa confiance dans l'accomplissement de l'oracle divin. Vous entendez en effet ce père expliquer ainsi l'appellation choisie par lui: « Celui-ci nous consolera de nos fatigues et du travail pénible de nos mains, provenant de cette terre que l'Eternel a maudite[1]. » Le mot ne nous trans-

[1] Gen. 5 : 29.

porte-t-il pas au moment même où la malédiction retentit, suivie d'une parole de délivrance? Lémec motive son appellation en citant la malédiction: l'espoir exprimé ne saurait être inspiré non plus que par la parole de délivrance accompagnant la condamnation. Je me représente le père songeant peut-être à l'avenir de son fils, désireux, en un moment d'enthousiasme, d'incarner dans le frêle rejeton qu'il a sous les yeux, au moins pour une part, la libération attendue. Le mouvement était naturel. Il s'y joint une impulsion d'en haut, dont celui qui en est l'objet ne peut méconnaître l'origine. Je ne dirai pas que Lémec attendit depuis longtemps déjà un Messie personnel, ni qu'il fût assuré de le voir en Noé. Il me paraît seulement faire sienne, au moment de l'inspiration, l'idée d'après laquelle la postérité promise se composera d'individualités ayant un rôle extraordinaire parmi leurs contemporains. Il me paraît demander et prévoir quelqu'un de plus secourable que ses devanciers à lui, laissant à Dieu le soin de marquer la place du nouveau venu dans la sainte postérité.

Il a regardé en haut en prononçant le nom de Repos. Et sa pensée a été sans doute celle-ci : « Puisse cet enfant nous donner le grand, le suprême repos ! Si ce n'est pas lui qui le donnera, qu'il en prépare du moins l'avènement. »

Ceux qui supposeraient que Lémec s'est, dans son amour de père, imaginé que Noé était destiné à personnifier définitivement la postérité annoncée, sont

néanmoins obligés de reconnaître qu'il a été à quelque degré prophète: En effet Noé fut agréable à l'Eternel, il « trouva grâce[1], » d'après l'Ecriture. L'enfant grandi a donc été l'un des membres de la longue lignée des combattants dont Christ est le Chef. Non seulement il en fut, mais son individualité est de celles qui dominent les autres, en cette série des ouvriers de Dieu émergeant de la brume des temps reculés. Elle s'élève à côté de l'individualité de Seth, de celle d'Hénoc. Elle ferme l'ère antédiluvienne et ouvrira l'époque qui succède au déluge.

Nous serions incomplet en ne signalant pas la relation qui existe entre Noé et Jésus-Christ, non seulement à l'égard de la fidélité à Dieu, mais de la vocation. Noé fut le sauveur de la race, après le déluge.

Les ouvriers de Dieu tiennent de la cause qu'ils défendent une certaine ressemblance morale d'abord avec leur futur Roi; ils pourront à juste titre, après l'événement, être considérés comme des types grâce à ce caractère. Je crois d'ailleurs que Dieu s'est plu, dans ses dispensations, à créer d'avance de frappantes images du Messie, se rapprochant de ce dernier autant par les circonstances où elles sont placées que par leur noblesse morale. Le cadre donné à ces figures est singulièrement expressif. Il vient accentuer leurs rapports avec le modèle dont elles reproduisent déjà les traits spirituels. Notre esprit, nous

[1] Gen. 6 : 8.

l'avons remarqué, découvre constamment, dans la nature et dans la vie ordinaire, des signes avant-coureurs. C'est là la base de nos prévisions, de nos calculs, une prophétie d'ordre tout naturel, qui s'élève des faits eux-mêmes. M'étonnerai-je dès lors de découvrir ces signes extérieurs dans la carrière, dans l'histoire religieuse de l'humanité, dont le Messie est le couronnement? Là aussi une prophétie s'élève des faits qui prennent un langage. Elle contribue à donner aux devanciers de Christ dans la piété et la justice un aspect plus saisissant. Car, quand les péripéties visibles d'une existence et la grandeur de la mission ont encore une étroite analogie avec les lignes principales de la vie du Maître, la parenté est double pour nous; elle ne peut plus guère échapper au regard. Assurément cette prophétie qui se dégage des incidents de la destinée des hommes de Dieu appelés à devenir les précurseurs du Messie, non moins que de la hauteur morale de ces héros, est beaucoup moins explicite que la prophétie apportée par la parole humaine ou divine. Elle est surtout beaucoup moins claire pour les contemporains. En échange le sens en est mieux compris des générations ayant vu l'accomplissement; elles sont par lui rendues attentives à telle ou telle coïncidence. Je suis du reste persuadé que la prophétie, développée par la parole, gagne également en autorité, en netteté, auprès de ceux qui la reçoivent, une fois qu'elle a été confirmée par la réalisation. Quel commentaire des oracles de Dieu préférer jamais à l'Evangile? « Ce

n'est pas pour eux-mêmes, mais pour vous, a dit Pierre avec profondeur en parlant des prophètes, qu'ils étaient les dispensateurs de ces choses[1]. »

Pour en revenir à Noé, nous dirons qu'il est l'un des types les plus connus des premières pages du récit sacré. Il est le plus parlant, après Hénoc, son prédécesseur, après Adam, peut-être déjà prophète avant d'être type, qui, par sa situation, en sa qualité de père de l'humanité naturelle, se trouvait représenter le chef d'une humanité nouvelle. Grâce à la faveur rencontrée par lui auprès de Jéhovah, à la fermeté de sa confiance en l'Eternel qui lui a valu dans l'Ecriture le surnom de prédicateur de la justice à l'égard d'une génération incrédule ; grâce à cette arche, instrument de salut, qu'il lança sur les grandes eaux pour la conservation de sa famille et de sa descendance, Noé méritera toujours d'être considéré comme l'un des principaux précurseurs de Celui qui nous a sauvés. Père de l'humanité qui s'est constituée à la suite du déluge, Noé est lui-même un nouvel Adam. Il est de plus l'ancêtre du Messie.

J'ai dit que son aïeul Hénoc était également un type du Messie. Hénoc marche avec Dieu, voit son pèlerinage se terminer par une fin mystérieuse dont nous aurons plus loin à marquer la portée. Ne nous invite-t-il pas à tourner nos regards vers le grand serviteur de Dieu qui a terminé sa carrière de fidélité par l'Ascension ?

[1] 1 Pierre 1 : 12.

D'Hénoc et de Noé il est difficile de dire lequel annonce le mieux Christ. Je pense pourtant que c'est Noé, parce qu'il a plus souffert, qu'il a été prédit et que, par là, les rapports entre sa personne et celle de Christ deviennent plus nombreux que ceux existant entre Christ et la personne d'Hénoc. Il s'y joint en outre une ressemblance dans les œuvres, Noé ayant sauvé notre race de la destruction.

En l'absence d'une preuve du contraire, j'estime au reste encore une fois qu'il convient d'envisager l'exclamation de Lémec, en même temps comme un soupir appelant le Messie lui-même et comme l'expression de l'attente de quelque héros providentiel sorti de la sainte lignée.

Pour expliquer ce cri prophétique, il ne sera nullement nécessaire de recourir à une révélation formelle. Une simple impression ou suggestion, avec le sentiment que cet état de l'âme vient d'en haut, aura suffi.

Je sais que la suggestion est parfois subie sans que le sujet s'en rende bien compte ou qu'il mesure à quelque degré la portée de son langage. En une circonstance mémorable, Caïphe prononça une parole à double sens : « Il est de notre intérêt qu'un seul homme meure pour le peuple[1]. » Il voulait dire : meure afin que le peuple ne se révolte pas et ne soit pas détruit par les Romains. Mais, par la parole employée, il sacre Jésus Sauveur. Et Jean qui rapporte

[1] Jean 11 : 49-51.

ce propos ajoute que Caïphe ne dit pas cela de lui-même, mais fut prophète à ce moment. Voilà la suggestion sous sa forme inférieure.

Remarquons encore que la suggestion s'exerce sur le sentiment par des émotions d'enthousiasme ou de répulsion, sur l'intelligence par une clarté plus ou moins vive ou rapide : vue d'une conséquence, perspective qui revient, qui hante, obsession dont on ne parvient pas à se débarrasser. Les émotions dont il s'agit ne vont guère sans quelque clarté, mais il se peut parfois, en échange, que la clarté ne s'accompagne pas d'émotion et que l'intelligence seule soit saisie. Le dernier fait se rencontre plus souvent qu'on ne suppose. La vision, très voisine du songe, mais intervenant en dehors du sommeil, suggestion prolongée de l'imagination opérée par un agent du monde invisible : image regardée au dedans de soi, son entendu en soi, s'imposera avec plus de force encore que la suggestion simple de l'intelligence ; elle se produira sans rendre toujours l'homme complètement passif, en le dominant néanmoins toujours un peu. Mais quand la suggestion réunit les diverses formes indiquées plus haut, qu'elle touche, remue le sentiment, éclaire d'un rayon l'entendement, évoque avec puissance une représentation, qu'en outre elle se prolonge, qu'elle rencontre en même temps un esprit d'élite, qu'elle se l'associe en lui laissant une part de spontanéité, elle crée le type le plus admirable du prophète, celui où l'Esprit de Dieu et l'esprit de l'homme coo-

pèrent, collaborent, sans que la liberté de ce dernier soit entravée. Ces divers ordres du don prophétique seront plus tard mis au service de la promesse messianique, ainsi que nous le verrons. Tandis que le devin ou voyant, qui ne s'appartient guère au moment où il reçoit ses communications, est dirigé par les premiers moyens seulement, surtout par la suggestion intellectuelle, les grands prophètes connaissent à la fois l'impulsion du cœur, celle de l'intelligence, puis la vision proprement dite, et mêlent à tout cela leurs réflexions. Nous nous bornons pour le moment à ces généralités, sur lesquelles nous aurons à revenir et qui, dès maintenant, aident à comprendre la parole de Lémec, la phase mentale dans laquelle il l'a prononcée.

Je ne pense pas qu'il fût dans cet état où l'on n'a aucune idée de ce que l'on dit. Je crois que la suggestion d'en haut s'accompagne chez lui de la conscience de la nature du message délivré, de sa grandeur.

Une lueur intérieure, élémentaire, rapide, se mêlant à une émotion religieuse profonde, répondant sans doute avec celle-ci à une prière, se sera jointe, croyons-nous, à l'inspiration de l'amour paternel chez ce patriarche. Il ne saurait être question, cela va sans dire, de vouloir percer l'obscurité dont s'enveloppe l'action divine. Nos explications de la disposition d'esprit de Lémec, quand il prononça sa parole prophétique, n'ont pour but que d'énoncer ce qu'on peut pressentir à l'aide de l'expérience. On

me permettra de citer, pour justifier mes conjectures sur ce mouvement de l'âme, un petit trait historique qui ne laisse pas d'être significatif. Wilberforce, le grand adversaire de l'esclavage, avait été invité par une amie chrétienne à visiter des rochers célèbres. Au retour, lorsqu'on lui parla de cette curiosité du pays, il répondit en s'affligeant de la misère des habitants. Il s'enferma dans sa chambre jusqu'au soir; bien qu'il n'eût pas touché aux provisions mises dans sa voiture pour l'excursion, il parut au souper singulièrement restauré. Enfin il déclara qu'il fallait faire quelque chose pour la localité et se chargerait de la dépense. « Une de ces émotions vives, raconte son amie, qu'on appelle impulsions, traversa mon cœur, me dit que c'était l'œuvre de Dieu et qu'elle s'accomplirait. » Ainsi fut. Voilà une image, me semble-t-il, du mouvement prophétique rudimentaire.

C'est bien cependant l'antique promesse souvent méditée par le pieux père qui aura été en cette circonstance la cause de la rencontre de la pensée divine et de la pensée humaine, car l'intervention divine est ordinairement provoquée par les causes secondes, se mêle à elles et s'en sert. L'oracle d'Eden avait contribué à nourrir l'attente du serviteur de Dieu : c'est la fidélité de cette attente que Dieu aura voulu récompenser en donnant à Lémec un fils tel que Noé, en lui laissant entrevoir vaguement la destinée de ce rejeton.

Lémec souhaite avant tout, ainsi qu'il est naturel,

la délivrance du rude labeur qui courbe les fronts vers le sol. Répétons ici le propos mis dans sa bouche : « Celui-ci nous consolera de nos fatigues et du travail pénible de nos mains, provenant de cette terre que l'Eternel a maudite. » Le châtiment du travail se fait sentir tous les jours pour qui doit demander à la terre son pain, mais cette punition n'a point sans doute empêché Lémec de songer à d'autres fléaux ayant déjà visité les humains. A mes yeux, elle est citée par lui comme un exemple des douleurs diverses, « des fatigues » d'ordre multiple que nous avons à porter. Ce qu'il veut, ce qu'il demande avant tout, c'est un consolateur, un libérateur. Et c'est bien là ce qu'a été Noé, comme sauveur lors du déluge, comme type et ancêtre du Messie, enfin pourquoi ne le dirions-nous pas, comme homme pieux. Par la grâce reposant sur sa foi, il a rendu possible l'avènement de Celui dont il est le héraut, il a contribué à la venue de la consolation suprême, de la suprême libération.

Assurément, direz-vous, mais, même en admettant que Lémec ne crût point avec certitude voir devant lui le Messie, son mot prophétique ne recevrait nullement un accomplissement littéral. Ne pensait-il pas à soi, en s'écriant : « nous consolera ? » ne fixe-t-il pas aussi son regard sur le travail de la terre? Quelle est donc l'œuvre de Noé à ces deux égards? Je réponds que Lémec s'identifie plus ou moins avec la race future, comme il rapproche plus ou moins l'œuvre de Noé et celle du Messie sans confondre toutefois

les personnes. Ce qui est prophétique dans son cri, ce ne sont pas autant les expressions employées que le sentiment général dont le cri jaillit, sentiment de l'importance de Noé mis d'avance hors de pair dans l'esprit du patriarche, associé à l'avenir messianique. Pour sentir la relation des expressions de Lémec avec l'événement, il faudrait les paraphraser ainsi : « Celui-ci, quel qu'il soit, agira pour la consolation de notre race et la délivrance de la malédiction du labeur pesant sur l'humanité. » Qui soutiendra que telle ne fût pas, au fond, l'intuition de Lémec ? Qui soutiendra, si nous ne nous sommes pas trompé sur la signification de sa parole, qu'il n'a pas eu raison ? Qu'importera la lettre d'ailleurs à côté de l'esprit !

Je ne suis pas de ceux qui dédaignent l'accomplissement littéral. Ma persuasion est qu'on le rencontre souvent, qu'il est par conséquent utile de le chercher, de lui faire une place du moins quand la chose est possible. Mais, lorsque l'accomplissement littéral manque ou contredirait des données bibliques sur l'avenir, je m'en passe.

Après cela, je dirai que la prophétie de Lémec a été illustrée très littéralement par les faits. Comment cela ? De la manière la plus simple. Grandi, Noé aura certainement aidé son père et les siens dans leurs labeurs et les aura réjouis de plus d'une façon. Si tout enfant est un rayon, l'enfant sage l'est doublement et, quand en croissant physiquement il croit en sagesse, il devient pour les siens lumière

et consolation. Mais ce premier accomplisssement fourni par Noé, répondant à un premier vœu tout élémentaire encore, ne fera pas oublier l'autre, l'accomplissement moral et typique.

Rôle des descendants de Seth.

Ni le mot prophétique de Lémec, ni l'apparition de Noé, qui en est la réalisation, ne sont des manifestations isolées, sans attache avec le milieu. Elles sont jusqu'à un certain point le produit de la piété de la famille de Seth. Non pas que l'esprit religieux ait été vivant chez tous les membres de cette famille. A un moment qu'il est difficile de déterminer, vers la fin sans doute de l'époque antédiluvienne, la majorité se laissa envahir par les mœurs des Caïnites, ce qui provoqua les jugements du déluge. Mais une sainte postérité, premier accomplissement de l'oracle d'Eden, subsista toujours dans cette branche de la famille humaine. Il ne sera pas hors de propos de jeter un coup d'œil sur l'histoire de ce rameau privilégié, car c'est sa forte sève religieuse qui nous explique pour une part le cri d'espérance poussé par Lémec et le don de Noé, ainsi que la transmission de la promesse.

On ne conçoit bien l'esprit religieux des Séthites, lequel les invita naturellement à conserver avec un soin jaloux l'oracle d'Eden, qu'en les opposant aux Caïnites.

Caïn et les siens nourrissent surtout l'amour de la

vie présente. Le besoin matériel leur est un dur aiguillon. Sous cette excitation, il leur est aisé de devancer leurs voisins dans la voie des découvertes. Ils multiplient les inventions et les entreprises; ils se livrent même à la culture de l'art. Les lumières projetées par l'intelligence ne naissent pas toujours de l'effort d'une volonté pure. Les forces désordonnées de la passion ont aussi leur pouvoir pour éveiller le génie. C'est ce que nous apprend la mention de tous les progrès matériels accomplis par les Caïnites, initiateurs de la première civilisation humaine. En revanche, chez eux, nous ne trouverons aucun fait religieux à signaler.

Caïn commence une construction qui, probablement poursuivie par les siens, est décorée du nom de ville[1]. Il ne faut point penser ici, cela va sans dire, à une cité rappelant même de loin, les nôtres. Ce nom de ville paraît avoir désigné dans l'antiquité un assemblage quelconque, même restreint, d'habitations, protégé par une enceinte.

Cet établissement prend le nom d'un fils de Caïn, Hénoc, qui est l'homonyme du plus illustre membre de la postérité de Seth. Lémec, un autre homonyme, lequel est bien dans le contraste le plus complet pour le caractère avec le père de Noé, inaugure la polygamie et lègue à l'histoire un chant de meurtre. C'est l'hymne que la Bible nous transmet comme le

[1] L'histoire des Caïnites est rapidement esquissée, avec leur généalogie, au chapitre 4 de la Genèse, du verset 16 au 24.

plus ancien. On y distingue déjà le procédé de la répétition ou du parallélisme qui, appliqué à l'idée, constitue la forme propre de la poésie hébraïque et, appliqué aux sons, a produit notre rime. Le barde antédiluvien dédie son chant à ses deux femmes, Ada et Tsilla. Ce court poème respire l'orgueil, la cruauté, la soif de la vengeance. Il nous fait connaître les mœurs violentes que le fratricide de Caïn, exemple redoutable, avait fait naître dans sa famille.

Si la poésie, en sa première œuvre prolongée, s'est abreuvée à des sources boueuses, on a pourtant remarqué[1], avec ingéniosité, que son premier essai rythmique surgit d'un sentiment plus pur. Il s'est fait entendre sur les lèvres d'Adam, lorsque celui-ci ouvrit ses yeux émerveillés sur sa compagne et s'écria, rempli d'un joyeux étonnement : « Os de mes os et chair de ma chair. » Vous voyez déjà là, en effet, le parallélisme de l'antique poésie hébraïque.

Ada et Tsilla nous sont connues pour d'autres raisons encore. Ada, l'une des femmes de Lémec, sera la mère de Jabal, l'ancêtre des pâtres nomades, de Jubal, l'inventeur du chalumeau et de la cithare. Tsilla, l'autre femme de Lémec, a pour fils Tubal-Caïn, le forgeron fameux qui le premier travailla le minerai de cuivre, utilisé pour la fabrication de l'airain, et vraisemblablement connu avant le fer. Tubal-Caïn a créé le premier outil agricole, sorte de soc tenu à la main, de pelle ou de pioche; il a

[1] *La Bible annotée.*

créé aussi l'arme tranchante du guerrier, lance, flèche, hache ou court glaive. Plusieurs pensent que le polygame Lémec ne donne carrière à l'ivresse de sa fureur, dans le chant où il se déclare prêt à tuer un homme pour une blessure, un enfant pour une meurtrissure, que parce qu'il avait en main l'arme fabriquée par son fils. Ce chant de Lémec serait ainsi le premier chant de l'épée.

Telle est l'esquisse, brève et riche en données, tracée par la Bible de l'activité des Caïnites. Ne dirait-on pas un peuple différent ou plutôt, — car il n'est pas encore de nations à l'époque antédiluvienne, — une humanité différente des Séthites? Faut-il après cela être surpris de ce que la mémoire de l'oracle d'Eden soit totalement absente des faits et gestes attribués au groupe issu de Caïn?

La Bible a placé chez les descendants de Caïn le berceau de nombreuses inventions. Combien elle est précise dans son court exposé et cependant point abondante en détails! Nous sommes à cent lieues de l'imagination qui se donne libre cours. Lamartine, dans un de ses poèmes, *La chute d'un ange*, s'est essayé à décrire une civilisation antédiluvienne. Mais de quelles monstruosités il peuple ce monde lointain, où il distingue cependant, lui aussi, deux sociétés de mœurs diverses, des tribus de pasteurs et des géants raffinés habitant une ville, en possession d'arts mécaniques, que nous ne connaîtrions point aujourd'hui encore. A côté du rêve, comme la Bible est simple! Elle nous dira, il est vrai, qu'il y

eut des géants sur la terre avant le déluge, mais elle ne peindra point en traits prolongés leurs mœurs. Elle se bornera à mentionner leur existence, sans d'ailleurs donner à entendre qu'une taille gigantesque fut la taille normale des premiers hommes. Un poète plus récent, Leconte de Lisle, a évoqué Hénokia, la cité de Caïn, cité de géants. Il s'y prend de manière à faire sentir que nous sommes bien loin de l'histoire.

Il faut faire observer encore que la Bible n'accorde pas aux Caïnites le monopole des procédés nouveaux. Abel pratique déjà la domestication des animaux, puisqu'il offre à Dieu des premiers-nés de son troupeau. D'autre part les ouvrages des Caïnites, les arts introduits par eux supposent des instruments de travail. L'industrie métallurgique, si rudimentaire qu'elle fût, avait pour condition la production ou l'entretien du feu. Les noms des auteurs de ces premières créations nous auraient-ils conduits ailleurs que chez les Caïnites? Il n'importe. Ce qui nous paraît ressortir de la notice si concise de la Bible sur le sujet, c'est l'absence d'un parti pris qui mettrait au crédit des Caïnites tous les progrès terrestres. Il y a lieu d'ajouter que la Bible ne met pas toutes ces trouvailles au début de l'exil de l'Eden, qu'elle laisse s'écouler un temps incertain avant leur apparition et que ce temps dure peut-être plusieurs siècles, étant donné l'âge immense auquel parvinrent les premiers hommes. Nous arrêterons-nous à dire en outre que la narration biblique, ayant ra-

conté la chute avant d'énumérer ces inventions, semble par là-même leur supposer pour suprême raison la misère où le péché avait plongé l'homme? Ces faits communiquent au tableau de la Bible un air d'authenticité et parlent en faveur de l'histoire rapportée.

Evidemment la condition de l'homme fut autrement lugubre et pénible dans les siècles suivant la chute que plus tard. De hardis pionniers se montrent errant dans nos contrées à l'époque glaciaire. Ils auront à se défendre des grands carnassiers; ils seront chasseurs et pêcheurs, vêtus de peaux de bêtes; ils se serviront en guise d'arme, de silex grossièrement taillés. Ces hôtes des cavernes fournissent une idée de ce qu'a pu être l'état de l'homme, subitement jeté après sa désobéissance en face d'une nature hostile. N'oublions pas sans doute que les coureurs émigrés dans nos parages sont à une immense distance du foyer primitif de l'humanité, l'Asie; qu'ils peuvent dans leur longue route, depuis ce point de départ jusqu'en nos régions, avoir perdu plus d'un secret industriel. N'oublions pas non plus que les premiers hommes, d'après la Bible, étaient cultivateurs et pasteurs plutôt que chasseurs et pêcheurs. Au surplus, les colons primitifs de nos contrées, auxquelles nous avons fait allusion, ne sont point dans l'abjection. Leurs dessins, gravés sur la pierre, la corne de renne, nous font voir en eux des êtres à l'intelligence déjà active.

L'attribution des premières inventions de la civilisation aux Caïnites est assez plausible. Les instincts violents qui se révèlent chez Caïn par le fratricide et qu'il aura légués à ses descendants, rendaient ces derniers sensibles au dénuement ayant suivi la chute. Chez eux la misère humaine, non pas celle de la conscience morale, mais des conditions extérieures de l'existence, devait amener une sorte de révolte, agir sur la volonté comme un aiguillon et un fouet. N'allons pas toutefois croire qu'en racontant la naissance des premiers arts chez les Caïnites, le rédacteur de la Genèse ait eu la secrète intention de condamner le progrès terrestre. Pas plus que nous n'avons constaté le parti pris de localiser celui-ci rigoureusement et absolument dans une seule famille, nous n'apercevons l'arrière-pensée de le flétrir comme mauvais en soi. La volonté de Dieu était que ce progrès eût lieu un jour. Malheureusement le péché a introduit un lamentable divorce entre celles de nos aspirations qui ont Dieu pour objet et celles dont le centre d'attraction est ce monde. Il est bien compréhensible qu'une race, dont on ne nous rapporte aucun trait religieux, qui avait choisi pour sa part la vie présente, ait été poussée à la conquête de la terre plus rapidement que la race en qui dominaient les préoccupations religieuses.

De singulières ressemblances ont été relevées entre quelques détails du tableau de l'activité des Caïnites dans la Bible et les mythologies païennes.

Ces faits, d'autres encore, avaient longtemps passé de bouche en bouche avant d'être fixés par l'écriture et de parvenir, en Israël, insérés dans des documents élémentaires, au rédacteur du Pentateuque. Une version des événements primitifs s'est certainement conservée chez d'autres peuples qu'Israël. L'existence de cette tradition en terre païenne ne se signale guère, sur le point spécial ici en vue, que par d'informes vestiges. C'en est assez pour donner un nouveau crédit aux données de la Bible. La concordance de quelques-unes de ses assertions sur les temps anciens avec les mythes païens, montre que les antiques récits de la Genèse ont vraiment pour source la mémoire de l'humanité, que ce sont en un mot des réminiscences. Comme la clarté est absolument, ainsi que la simplicité en somme, partout du côté de la Bible, on pourra, des comparaisons avec la mythologie, conclure à la fidélité supérieure des réminiscences bibliques.

Avant de mentionner quelques parallèles de l'activité des Caïnites, depuis longtemps relevés, nous rappelons, — ce qui est une première rencontre entre la tradition païenne et la tradition juive, — que les anciens ont volontiers placé des géants dans les premiers âges. Nous n'avons pas besoin de mentionner les Titans de la fable grecque. Constatons, pour l'intelligence de ce qui va suivre, que les personnages antédiluviens deviennent volontiers encore des dieux chez les païens disposés à diviniser la créature. La mythologie grecque unit comme la

Bible l'art musical et la vie des bergers : dans la Bible, Jubal, le musicien, est le frère de Jabal, le pâtre nomade. Chez les Grecs, Pan est le dieu des bergers et en même temps l'inventeur du chalumeau ; Apollon, ce maître dans l'art de jouer de la lyre, mène aussi quelque temps la vie de berger dans les possessions d'Admète, roi de Thessalie. On a rapproché d'ailleurs, pour la consonnance, le nom d'Apollon de ceux de Jabal et de Jubal. Dans le nom de Tubal, porté par le premier forgeron, on a cru également reconnaître une parenté avec le nom de Vulcain, le dieu de la métallurgie pour les Latins. Le nom de la sœur de Lémec, Naama, qui signifie « la gracieuse, » serait devenu celui de Vénus, la déesse de la beauté, l'épouse de Vulcain. Naama n'est-elle pas regardée par les rabbins comme ayant inventé les artifices de la toilette? Nous n'accordons pas une égale valeur à ces rapprochements ; les premiers toutefois sont utiles à connaître.

C'est à propos de la descendance de Seth que l'on met surtout en parallèle la mythologie et les enseignements de la Bible. On compte pour la généalogie de Seth dix noms[1]. Et la plupart des peuples : les Chaldéens, les Hindous, les Iraniens, les Germains, les Arabes, les Chinois comptent également à l'origine de l'histoire dix personnages fabuleux, héros ou demi-dieux. En Chaldée, dix rois remplissent 432000 ans, période immense, comme l'est aussi celle

[1] Gen. 5 : 6-32.

de la création dans les annales de ce peuple et qui, comme celle-ci, paraît dans un rapport numérique avec le temps donné par la Bible pour les mêmes époques. Le dernier de ces rois est Xisuthrus, le Noé du déluge raconté dans les textes assyriens. Les règnes, à mesure qu'on approche de la fin des 432 000 années, sont marqués par l'apparition de dieux venant enseigner aux hommes les éléments des sciences. Dans l'Inde, nous rencontrons les dix Pîtris, ou pères, issus de Brahma. Chez les Iraniens nous avons les dix Peichdadiens dont la nourriture est un breuvage d'immortalité; chez les Germains, dix ancêtres d'Odin; chez les Adites, population primordiale de l'Arabie, dix rois également mythiques; chez les Chinois, dix empereurs participant à la nature divine. N'est-ce pas là l'indice d'une tradition commune, emportée après le déluge par les familles issues de Noé?

Il se pourrait toutefois qu'à un moment donné, très lointain, rapproché des origines mêmes de la tradition, ce chiffre dix eût été fixé librement, une fois pour toutes, dans l'intention d'avoir un nombre rond et sacramentel. Il importe de dire que le nombre indiqué par la Bible, pour les descendants de Caïn, a également un air symbolique, puisque c'est le chiffre sept. La suppression, dans les deux cas, de quelques noms, opérée de façon à arriver à ces totaux de dix et de sept, n'aurait rien d'insolite. Matthieu en agit ainsi pour arriver à trouver quatorze générations d'Abraham à David, quatorze de

David à l'exil, et quatorze de l'exil à Jésus-Christ. Il omet, par exemple, trois chaînons connus de nous, grâce aux livres des Rois, entre Joram et Ozias[1]. Les généalogies antiques, même lorsqu'elles ne visent pas à un chiffre symbolique, n'indiquent pas toujours tous les anneaux de la filiation, il s'en faut. Souvent elles se bornent aux principaux noms. Au reste la supposition d'une abréviation dans la généalogie biblique des deux descendances de Caïn et de Seth n'est pas sans quelque avantage. Elle permettrait d'ajouter des années nombreuses et, pour tout dire, puisque les hommes primitifs ont vécu des siècles, d'ajouter des siècles à la somme obtenue en additionnnant les siècles déjà notés par la Bible. La longévité se fixant alors à près de neuf cents ans, il suffit d'admettre quelques noms sous-entendus dans le tableau généalogique de la famille de Seth où est enregistrée la durée de la vie de chaque patriarche, pour introduire plusieurs milliers d'années entre Adam et Noé. Cela ferait l'humanité biblique en réalité plus vieille que les chronologistes de l'histoire sacrée ne l'ont dit d'ordinaire, et nous reporterait assez près des données de la science.

Au surplus, celle-ci, après avoir naguère démesurément reculé le moment de l'apparition de l'homme, tend à se rapprocher quelque peu des six mille ans

[1] Matth. 1 : 8. Nous savons par le second livre des Rois que Joram eut pour fils, non pas Osias mais Achazia, celui-ci Joas, celui-ci Amatsia, et que celui-ci seulement donna le jour à Ozias indiqué par Matthieu comme descendant immédiat de Joram.

fournis aux interprètes par le texte sacré. On parle maintenant de dix mille ans. Lange, l'historien du matérialisme, déclare qu'on n'a pas de fortes objections à opposer à un géologue qui a fait tenir dans six mille ans les périodes du passé qui précéda Jésus-Christ. Il est de plus en plus reconnu que l'emploi de la pierre, du bronze, loin de marquer toujours des âges successifs, a été simultané en plus d'un lieu. Peut-être sept à huit mille ans suffisent-ils, non seulement pour la géologie, mais pour les données de l'histoire profane, pour l'époque où renvoient en particulier les listes des Pharaons égyptiens, avec lesquelles nous remontons, d'après Mariette, seulement un peu au delà de cinq mille ans avant Jésus-Christ.

Nous ne pouvions guère parler des Séthites, sans mentionner le grand âge qui leur est assigné par la Bible, dans leur généalogie, âge que l'on étend naturellement par analogie aux Caïnites. L'admission de la réalité de cette longévité a une importance particulière dans la question qui nous occupe : la transmission de l'oracle d'Eden. On ne tardera pas à s'en apercevoir. Et c'est ce qui excusera une courte halte de notre part sur ce point.

Les hauts chiffres comptés par la Bible pour nos aïeux, bien inférieurs d'ailleurs aux nombres fantastiques fournis par la Chaldée, sont aux yeux de plusieurs une pierre d'achoppement, d'autant plus que cette longévité n'apparaît nulle part comme l'œuvre d'une intervention spéciale de Dieu. Que

convient-il de penser de ces carrières antédiluviennes plusieurs fois séculaires ? On a essayé de soutenir que les années des hommes primitifs sont simplement des mois. L'hypothèse est depuis longtemps jugée, car à ce point de vue les hommes auraient été pères avant l'âge de dix ans. Il me semble que ces sommes de siècles deviennent moins choquantes, dès qu'on se dit que l'homme n'avait été usé encore ni par le temps ni par les habitudes du péché, dès qu'on croit à un avènement récent de l'espèce et à un âge de jeunesse physique pour elle. Au reste, le récit biblique ne ramène point tout d'un coup cette énorme durée au taux actuel. Il la diminue graduellement. Il place du déluge à Abraham une première période où la longévité décline rapidement ; après Abraham, il place une seconde période d'affaiblissement qui nous conduit peu à peu à la moyenne d'aujourd'hui. Autre considération : il n'est pas rare d'entendre parler aujourd'hui encore d'hommes dépassant la centaine. En Nubie, chez les Berbères, chez les Bicharyehs qui s'étendent jusqu'aux frontières de l'Abyssinie, peuplades particulièrement vigoureuses, on rencontre, au dire des voyageurs, des hommes âgés de deux cents ans. On nommait même naguère chez les derniers un chef qui serait mort à deux cent vingt et un ans [1]. Je ne crois pas qu'on dépassât les limites d'une sage réflexion en envisageant les faits rapportés à cet égard

[1] *Histoire de la terre*, par Fréd. de Rougemont, p. 103, 150.

comme des cas d'atavisme. Comment se remplissaient ces années accumulées, demande-t-on peut-être ? Je réponds que d'une part la terre, inconnue encore, offrait plus de régions à explorer, plus de suprises qu'aujourd'hui, et que, d'autre part, l'attention, l'intérêt d'esprits beaucoup moins développés qu'ils ne le sont actuellement s'éveillait à peu de frais. Je ne doute pas que les patriarches primitifs ne trouvassent courte une vie que nous considérons comme démesurée, de même que le vieillard chargé d'ans trouve bien rapide la fuite du passé.

Quoi qu'on pense de nos réflexions, la longévité en question permettait aux pères de voir plusieurs générations de descendants, de leur transmettre la même tradition. Cela diminue le nombre des bouches par lesquelles la promesse avait à passer. Cela laisse entrevoir la possibilité d'une transmission fidèle de l'oracle d'Eden, des premiers faits de l'histoire humaine.

La piété des Séthites nous assurera du scrupule avec lequel ils auront veillé sur le saint dépôt. La grande preuve de cette piété se trouve dans l'établissement par eux d'un culte régulier. L'institution, indiquée à propos de la naissance d'Enosch, fils de Seth, est rapportée de la manière suivante : « C'est alors que l'on commence à invoquer le nom de l'Eternel[1]. » Jusque-là on s'était sans doute entretenu avec Dieu. On avait entendu sa voix et on

[1] Gen. 4 : 26.

lui avait répondu ; on avait prié par des élans intérieurs d'adoration, des actions de grâces et des supplications. Des holocaustes avaient été offerts. Nous ne saurions en effet envisager l'offrande des fruits de la terre présentée par Caïn, celle des premiers-nés du troupeau immolés par Abel, comme des faits absolument isolés, comme les seuls sacrifices ayant eu lieu avant l'inauguration du culte. Seulement ces actes avaient été, je suppose, assez intermittents. Ils ne s'étaient pas succédé à intervalles fixes. On ne se réunissait pas pour eux ; ils n'exprimaient point un commun sentiment religieux. Ils n'étaient pas non plus reliés les uns aux autres, dans une même cérémonie, de manière à former un organisme méritant le nom de culte. Désormais il y aura des moments consacrés à la prière. On rencontre dans l'histoire de Noé des traces de l'existence de la semaine[1]; peut-être le septième jour fut-il dès l'abord mis à part en vue de l'adoration. Peut-être commença-t-on à mettre de côté de préférence l'heure du matin ou du soir pour s'approcher du Créateur. La magnificence des teintes et des couleurs qui accompagne le plus souvent le lever et le coucher du soleil, le changement de décor opéré dans les cieux et sur la terre par cette apparition ou cette disparition et qui fait succéder soit la splendeur du jour à celle de la nuit, soit celle de la nuit à celle du jour, tout cela invitait à lever les yeux en haut. A ce moment l'homme qui

[1] Gen. 8 : 10 et 12.

commençait ou finissait sa journée de travail avait aussi un besoin plus pressant du Créateur. Il est probable que très tôt le chant se joignit à la prière. La musique vocale a évidemment précédé la musique instrumentale. Le jeune homme et la jeune fille ont imité l'oiseau avec leur gosier, avant que Jubal eût l'idée du chalumeau. Le son de la cithare, une fois celle-ci inventée, ne tarda pas sans doute à rehausser les exercices sacrés. Au cours des âges, depuis l'Evangile en particulier, la pratique nouvelle s'est perfectionnée. Qui donc dira jamais tout le bien dont le culte a été l'agent? Par lui les liens de la famille, plus tard ceux de la nation, de l'humanité, ont été singulièrement resserrés. Reconnaissons-le, si la famille de Seth n'a ostensiblement à son actif que cette seule invention, du moins cette invention vaut-elle les trouvailles prestigieuses des Caïnites. Ainsi la piété qui anima les Séthites se manifeste par un fruit d'ordre spirituel. Nous constatons chez eux l'existence de la religion, d'un progrès religieux. Leur foi nous garantit leur respect pour le saint message déposé entre leur mains, pour le protévangile.

Après Enosch, un nom frappe encore dans la généalogie des Séthites, par la notice exceptionnelle qui l'accompagne. C'est Hénoc, l'homonyme du fils de Caïn. A ce nom sont joints des détails caractéristiques, propres à nous donner du personnage une haute idée religieuse: « Hénoc, est-il dit à deux reprises, marcha avec Dieu. » Et il est ajouté: « Puis

il ne fut plus, parce que Dieu le prit[1]. » Analysons les expressions employées ici. Le mot « marcher » évoque, n'est-il pas vrai? l'idée d'un mouvement; les mots « avec Dieu » évoquent l'idée d'un accord avec l'Eternel dans ce mouvement, d'un guide et d'un secours trouvés en Dieu. Nous avons donc dans ces termes la double notion d'une communion intime avec Jéhovah et d'une activité extérieure placée sous l'inspiration d'en haut. Nous nous représenterons dès lors le patriarche comme un homme aussi distingué, au milieu de ses contemporains, par les œuvres que par la foi. Assurément l'éloge accordé à cet arrière-petit-fils de Seth augmente la distance entre Caïnites et Séthites, suffisamment accentuée déjà par les traits précédemment indiqués.

Nous essayons de dessiner le profil d'Hénoc, parce qu'il est encore un signe et une marque de la piété des Séthites, c'est-à-dire de leur fidélité religieuse à garder la tradition d'Eden; parce que, comme Noé, il appartient à cette suite de symboles vivants que nous appelons des types, et qu'on ne saurait ignorer dans une histoire de la prophétie. Nous ne nous sommes pas avisé jusqu'ici qu'on met en doute parfois l'existence d'Hénoc. C'est pourtant ce qui a lieu. On a dit parfois que le rédacteur de la Genèse aura pris pour deux généalogies différentes une seule et même filiation, rapportée avec quelques divergences dans les deux documents, jéhoviste et élohiste, placés

[1] Gen. 5 : 21 à 25.

sous ses yeux. On a étayé cette critique de la ressemblance de quelques noms entre les enfants de Caïn et les enfants de Seth, de l'identité du nom d'Hénoc, fils de Caïn, avec celui de l'Hénoc qui fut enlevé au ciel. Mais ceux qui tirent cette conclusion oublient le contraste tranché, aussi profond que possible, existant au point de vue moral entre les deux groupes.

Il est certain que l'imagination juive s'est donné carrière dans la suite des âges, au sujet de ce personnage. On l'a envisagé comme l'inventeur de l'astronomie, du calcul, de l'écriture, comme le prophète du déluge. Un siècle environ avant Jésus ces traditions ont commencé d'être mises par écrit. Il en est résulté un *Livre d'Hénoc*, où ce dernier parle, très lu des premiers chrétiens, à cause de son sérieux, et que cite Jude dans son Epître[1]. Ce travail postérieur des esprits n'infirme en rien, ai-je besoin de le dire, la fidélité du récit biblique. Il s'explique par celui-ci, par la connaissance du fait qui y est rapporté. On ne se tromperait pas moins en arguant de la durée donnée à la vie d'Hénoc. Les ans vécus par ce personnage avaient été 365 seulement, ni plus ni moins, juste le chiffre des jours d'une de nos années. Il ne faudrait pas néanmoins tirer de cette coïncidence une preuve contre l'exactitude du nombre et du récit. Les Hébreux avaient en effet l'année lunaire, plus courte que l'année solaire et à laquelle

[1] Jude 14.

on ajoutait de temps en temps un mois pour se mettre en règle avec celle-ci. Si l'on dit que les Chaldéens ont connu l'année solaire, il serait néanmoins téméraire de conclure de cette rencontre à une infiltration d'un mythe dans la page biblique dont nous nous occupons. Autant se défier en pareil cas du nombre trente qui était alternativement avec vingt-neuf celui des jours des mois chez les Hébreux, ou du nombre cinquante-deux, parce qu'il est celui des semaines de l'année solaire. Il ne vaudra pas la peine d'insister davantage sur un soupçon aussi peu fondé, et nous n'aurons, après comme avant, aucun motif sérieux de douter davantage de ce chiffre que des autres.

Hénoc fut donc retiré au midi de sa journée, à l'apogée de ses forces, en pleine carrière. Que nous sommes loin du sentiment habituel des Israélites, pour lesquels une longue vie est une des récompenses essentielles des serviteurs de Dieu! Ne ressort-il pas au moins de ce portrait que la figure des Séthites n'a nullement été travaillée par l'imagination populaire d'Israël? Car, si elle l'avait été, le fidèle témoin n'eût-il pas manqué d'égaler en années Adam et Noé? Ne garderons-nous pas enfin de sa notice, pour l'enrichissement de notre foi, l'impression qu'une courte carrière se trouve parfois en harmonie avec les plans de l'Eternel envers ses bien-aimés? Jésus lui-même, Etienne, Jacques, frère de Jean, mis à mort par Hérode Agrippa, nous le rappellent assez haut. Les lecteurs juifs du Pentateuque,

malgré le préjugé répandu autour d'eux, ont pu comprendre cette vérité, en lisant le bref résumé de l'histoire d'Hénoc.

Pour eux du reste le départ d'Hénoc devait compenser la brièveté de la journée de travail. « Il ne fut plus, parce que Dieu le prit, » telle est la façon dont nous est racontée cette sortie prématurée de la vie. Dans cette fin, présentée comme l'effet d'une intervention particulière de Dieu, il serait difficile de ne pas voir l'enlèvement glorieux auquel a cru l'Eglise. Il a été cependant nié que le récit biblique contînt la moindre allusion à cette ascension prodigieuse. Mais la substitution des termes employés, et que nous avons rapportés, au « puis il mourut » qui est le refrain monotone de ce catalogue, dénote trop bien l'intention de séparer de toute autre l'issue de l'existence d'Hénoc, pour qu'on soit autorisé à parler d'un trépas. L'élévation directe au ciel, avec la transfiguration du corps, est seule en accord avec le caractère du pèlerinage terrestre d'Hénoc. Le miracle intervient réellement à nos yeux dans cette fin.

S'est-il produit cependant au milieu d'un cénacle d'amis, des parents rassemblés, comme plus tard l'ascension de Jésus aura pour témoins les apôtres? Tel n'est pas mon avis. Les mots du texte: « Il ne fut plus, parce que Dieu le prit, » seraient plutôt pour moi l'indice d'une disparition soudaine n'ayant pas laissé de traces, et ayant, par un raisonnement, fait conclure à un enlèvement auprès de Dieu. Je ne pense donc pas que les contemporains d'Hénoc aient

eu le spectacle de son départ. Elie, qui suivit le même glorieux chemin pour quitter la terre, avait eu la pensée que son voyage pourrait se faire dans le mystère. « Si tu me vois pendant que je serai enlevé d'avec toi?... » avait-il dit à Elisée. Laissons donc en suspens la question de la vue du prodige lui-même. Il suffit, pour avoir exercé une influence bénie, qu'il n'ait pu être mis en doute dans le groupe sérieux auquel appartenait Hénoc.

Ce prodige eût été vraisemblablement l'événement commun, naturel sans le péché. Il est sans doute difficile de vouloir esquisser la route ouverte devant nos pas, dans l'hypothèse d'un usage légitime de la liberté morale. Toutefois, sur le point qui nous occupe, nous ne manquons pas de données. Nous savons d'une part que la mort est la suite du péché, par conséquent qu'elle aurait été ignorée. D'autre part, l'homme ne serait évidemment pas demeuré à toujours sur cette terre étroite, trop vite peuplée. Il serait également parvenu à un état spirituel et aurait revêtu un organisme glorieux. L'exemple d'Hénoc, d'Elie, la promesse expresse d'une transmutation faite aux croyants vivants à l'avènement du Christ, semblent nous montrer quelle aurait été la transition à cette vie plus élevée. Le changement se serait opéré sans séparation violente d'avec le corps, par transfiguration, comme il commence de s'opérer pour Jésus lui-même, lorsqu'il marche sur les eaux, comme il se dessine à la Transfiguration, et comme il s'accomplit lors de son élévation aux cieux. Le

prodige du départ d'Hénoc fut donc, d'après nous, pour quelques-uns des contemporains, un souvenir de notre vocation normale. Il leur donna de plus la preuve du triomphe qui pouvait être remporté un jour sur la mort par le Vainqueur attendu. Pour l'Eglise ce départ se placera à côté du départ d'Elie; il est destiné, avec ce dernier, à figurer et à annoncer dans le passé, aux yeux des chrétiens, l'ascension de Christ, à montrer que celle-ci était déjà prévue dans le plan de Dieu. C'est une prophétie de fait venant s'ajouter à la prophétie de fait d'une vie avec Dieu.

Qu'une empreinte de sérieux ait habituellement distingué les entretiens des patriarches de la famille élue, surtout après la disparition du saint qui vient de nous arrêter, cela est évident. Des libérateurs étaient demandés à l'égard de la mort à laquelle Hénoc avait échappé, à l'égard du péché dans les étreintes duquel il n'était pas demeuré captif, à l'égard du labeur terrestre. Lémec, en son vœu, hautement exprimé, Noé, au milieu de la corruption qui finalement submergea autour de lui parents et amis, ne se sont pas lassés d'appeler un nouvel Hénoc plus puissant; un Hénoc dont l'activité fût en bénédiction aux autres autant qu'à lui-même.

Dans cette courte chronique de la famille de Seth, nous voyons associés l'effort de l'homme, la puissance des exemples légués par les pères, et celle de la grâce de Dieu. Nous nous trouvons aussi en face d'une des principales lois du gouvernement divin

dans l'histoire de la rédemption, la loi de l'élection d'une humanité fidèle, choisie à cause de la fidélité, pour travailler au grand but du salut de l'humanité générale. L'oracle d'Eden, en opposant une postérité à une autre postérité, avait déjà proclamé cette loi. Elle est mise en vigueur dans le choix de la famille des Séthites, illustrée par l'apparition d'Hénoc; elle produit finalement Lémec et Noé. Nous la retrouverons encore dans le choix de Sem, le fils de Noé; puis dans le choix successif d'Abraham, d'Isaac, de Jacob; d'Israël au milieu des nations; de Juda au sein d'Israël; de la famille de David au sein d'Israël et de Juda. Cette faveur de Dieu envers certains individus, envers leurs descendants n'est d'abord que le privilège d'un appel à servir de précurseur, d'ancêtre au Messie. Il dépendra de l'homme de répondre ou de désobéir. Disons à propos de cette élection qu'elle a ses responsabilités; en outre que, s'il est des âmes conviées à une plus haute destinée que d'autres, chaque âme a pourtant une vocation spirituelle propre à côté de sa vocation terrestre, vocation le plus souvent humble, mais bien réelle et utile. C'est dans l'accomplissement de ce devoir individuel qu'est pour chacun la paix et la bénédiction.

Avec Hénoc, Lémec, Noé, avec son zèle religieux surtout, la famille de Seth nous apparaît comme une lignée où brilla l'esprit prophétique, où se conserva pieusement la première promesse messianique.

La tradition païenne.

Avant d'étudier la prophétie messianique dans la nouvelle ère qui s'ouvre tôt après le déluge, nous rappellerons rapidement les échos de l'oracle d'Eden qu'on peut signaler au sein des mythologies païennes. Elles nous ont offert des concordances avec la tradition biblique sur les premières inventions; leurs rapports avec cette tradition au sujet d'un espoir confus de délivrance intéressent davantage. Légué par les fils de Noé aux tribus diverses, aux peuples divers issus d'eux, le grand souvenir de l'oracle s'est plus ou moins altéré avec le développement des idolâtries qui a lieu en même temps que le développement des nationalités. Bien que les fils de Noé aient passé le flambeau de la promesse aux races de la gentilité, on ne retrouve pas, dans les souvenirs de celle-ci, la bénédiction particulière accordée à l'un d'eux, à Sem, après le déluge et qui sera la première parole prophétique de l'époque nouvelle. Ce silence peut s'expliquer par plus d'une raison, entre autres par ce motif : ni les Chamites, ni les Japhétites ne devaient se soucier beaucoup de parler d'une élection qui avantageait une race rivale; en second lieu cette désignation de Sem faite par Noé ne pouvait avoir l'importance de l'annonce d'Eden, qui était la première en date et se reliait à la première malédiction.

Les mythes païens dont nous allons nous occuper

ne sont donc qu'un retentissement de la déclaration faite par Dieu dans le paradis. Des adjonctions apportées à celle-ci par la prophétie concernant Sem, nulle trace. Dans ces mythes le Vainqueur glorieux ne sera pas toujours attendu. Souvent on le verra déjà venu. Mais cette venue à laquelle l'imagination s'est mise à croire sans raison plausible est encore le signe de l'attente qui fut longtemps nourrie. Les peuples ont naturellement désigné sous des noms divers le Victorieux dont la pensée les réjouit. Souvent ils font de lui un fils de la divinité ; souvent encore ils le montrent aux prises avec un serpent. Il conviendra tout d'abord de tenir compte de la place occupée par le serpent dans les religions antiques.

Il est très souvent considéré comme une divinité. Tantôt on lui attribue le pouvoir de guérir, tantôt c'est un esprit malfaisant. L'adoration du serpent n'a pas sa source uniquement dans la répulsion instinctive éprouvée par l'homme devant les mouvements étranges de ce reptile, qui se glisse, se dissimule ou darde soudain sa tête, pas plus que dans la crainte d'une morsure venimeuse. L'introduction du serpent dans les mythologies les plus diverses paraît plutôt une suite du rôle que lui a fait jouer la tradition primitive, dont un pâle souvenir était demeuré dans les mémoires populaires. Ce qui rend cette intervention du serpent plus significative, c'est qu'on retrouve dans ces fables la notion d'un état primitif de paix, d'une tentation et d'une chute. Nous n'avons pas à insister ici sur ces données des

récits païens, venant confirmer le récit biblique de l'innocence du premier homme et de la catastrophe qui y mit un terme. Nous n'avons pas non plus à énumérer toutes les apparitions du serpent dans les religions antiques. Nous nous bornerons sur ce sujet à quelques brèves mentions.

Parmi les divinités de l'ancienne Egypte nous rencontrons le serpent Typhon, le même qu'Apap ou Apophis, qui s'appelle aussi Set le méchant ; en Inde, dans les Védas, c'est Ahi, le serpent, nommé aussi Vritra, l'enveloppeur ; en Perse, un serpent symbolise Ahriman ou Angrômaïnyous, l'esprit du mal ; chez les ancêtres des Perses, chez les Iraniens d'avant Zooroastre, le tyran Zohak porte sur les épaules deux serpents qui se nourrissent de chair humaine ; les Grecs nous content l'histoire du serpent Python en l'honneur duquel étaient célébrés les jeux pythiques, puis celle du dragon des Hespérides et de l'hydre de Lerne ; les peuples du Nord placent, à côté du méchant Loki, le serpent Milgaard. Sans doute, sous ces noms divers, le serpent figure presque toujours les puissances matérielles redoutables de la nature plutôt que le mal moral ; il représente les ténèbres, le tourbillon, la tourmente, le brouillard, la sécheresse, la maladie. Zohak avec ses deux serpents est même, selon les probabilités, la divinisation d'un conquérant étranger. Reste seulement à savoir pourquoi l'emblème du serpent est choisi de préférence à d'autres pour symboliser des forces brutales? Je demande s'il ne

nous est pas au moins permis de voir dans cette image un reflet de l'antique tradition répétée par nos aïeux, transmise à ceux-ci par Sem, Cham et Japhet.

Parfois, plus exceptionnellement, le nom du serpent est lié à une question de guérison ou de salut. Les anciens Mexicains et les anciens Péruviens attendaient par exemple un dieu libérateur sous la forme d'un serpent-oiseau. Celui-ci avait été l'incarnation du vent rafraîchissant d'est, avant de devenir l'emblème d'un personnage secourable. Comme, dans la tradition primitive de l'oracle de l'Eden, le serpent évoquait l'idée de son vainqueur, on a pu confondre le Serpent lui-même avec le Vainqueur libérateur. En tout cas l'on s'aperçoit à l'emploi fréquent du symbole combien celui-ci mérite d'être pris en considération.

Nous ne pouvons nous refuser à reconnaître, dans les cultes où le serpent se montre comme l'image d'une puissance malfaisante et est écrasé par un vainqueur, la vieille aspiration messianique. Osiris, le dieu bon, le dieu du soleil, succombe sous les coups du serpent Apap, personnification des vapeurs crépusculaires, mais pour ressusciter, vaincre son ennemi, trouver un vengeur en son fils Horus, le soleil levant en qui il revit. Indra, le dieu défenseur de la lumière, poursuit de ses foudres Vritra, l'enveloppeur, et déchire les nuées que celui-ci étend sur la terre. Dans la suite Wishnou efface chez les Hindous Indra : Wishnou est le dieu qui

s'incarne, devenant un héros humain, un sauveur. Zoroastre, le réformateur perse légendaire, est appelé à tuer le serpent aux trois têtes, représentation d'Ahriman. De Zoroastre naîtra à la fin des temps Sosioch, combattant divin, qui, par une suprême victoire, remettra l'humanité en possession du paradis dont le serpent l'a délogée. Apollon est aux yeux des Grecs le dieu miséricordieux, purificateur; il détruit le serpent Python. A côté d'Apollon, Bacchus, fils aussi de Jupiter, passe sa vie à lutter, meurt pour ressusciter, conquiert les Indes après avoir traversé mille dangers. Bacchus n'est donc pas seulement pour les Hellènes le dieu du vin, il est encore le dieu libérateur. Hercule, un autre fils de Jupiter, achève après eux, au sein de l'hellénisme, de personnifier la délivrance: il étouffe au berceau deux serpents; dans l'accomplissement de ses douze travaux, il tue le dragon des Hespérides, l'hydre de Lerne, le lion de Némée, le sanglier féroce d'Erymanthe, le brigand Cacus, le monstre Géryon aux trois corps, dont les bœufs nourris de chair humaine étaient gardés par un dragon à sept têtes et un chien à trois têtes. Il est de plus le sauveur attendu et souhaité par Prométhée enchaîné au sommet du Caucase. Ce Titan humain, coupable et malheureux, image à certains égards de l'humanité, est assuré d'être un jour réconcilié avec le roi de l'Olympe : Hercule réalise les espérances de la victime en transperçant l'aigle qui rongeait son foie. Les populations du Nord admettaient une victoire

des Ases ou dieux sur Loki et ses alliés, avec l'aide de Balder, puis la défaite des mêmes dieux succombant sous d'autres puissances, enfin leur renaissance qui les ramenait purifiés de leurs péchés par la mort. Même chez les Assyriens et les Babyloniens apparaît le héros sauveur, dont on trouve une représentation au Louvre ; il a nom Samdan : il est figuré comme un géant étouffant dans ses bras le lion ou l'autruche. C'est l'extermination des méchants. Ainsi l'espérance du salut prenait dans les mythologies une forme grossière ou élevée. Encore une fois la victoire proclamée ici s'applique plutôt aux douleurs physiques et aux désordres de la nature qu'au péché ; mais l'un et l'autre étaient bien également visés par la déclaration du protévangile. En outre il convient de remarquer que les conséquences physiques du péché seront toujours plus pénibles à l'homme naturel que le péché lui-même. Et, à supposer que le souvenir de l'antique promesse annonçant le triomphe après la lutte se soit réellement conservé parmi les nations, n'était-il pas naturel qu'on l'appliquât dans chaque peuple aux circonstances spéciales dont on souffrait : climat particulier, maladies, fléaux extraordinaires ? Je crois que les coïncidences de détail, si fréquentes entre les mythes et l'histoire d'Eden rapportée par la Bible, nous autorisent à signaler chez les païens des traces de la tradition primitive.

Rapprocher le talon d'Achille, le seul endroit vulnérable chez le guerrier d'Homère, de ce talon dont

parle l'oracle d'Eden, lorsqu'il dit : « Tu lui blesseras le talon, » serait peut-être se hasarder, prendre une pure rencontre pour un reste de l'antique tradition. Nous n'insistons pas sur cette désignation commune d'un même organe vulnérable. Il nous suffira de l'avoir mentionnée.

Soit, dira-t-on, la parenté entre les mythes païens et l'espérance proclamée dans les premières pages de la Bible est un fait indéniable. Ce que nous en conclurons, n'est-ce pas que le récit biblique est lui-même un mythe ? Les représentants de l'opinion ci-dessus sont peu rares. Que leur répondre ? Le refus de faire dans l'histoire une place au surnaturel, à des volontés particulières de Dieu, à des communications spéciales, est en général, selon nous, le motif pour lequel on assimile les traditions de la Genèse à celles du paganisme. Comme ce refus implique une conception du monde dans laquelle on peut relever un acte de foi en l'universalité permanente, rigoureuse, des phénomènes constatés par la science, il procède lui aussi d'une croyance. A ce titre il est discutable. Nous avons déjà, d'autre part, relevé les caractères distinctifs de cette narration biblique du don de la promesse, lesquels elle possède en commun avec l'Ancien Testament tout entier : clarté, simplicité, sobriété, caractère moral. Il y faut ajouter la continuité presque ininterrompue d'un développement poursuivi dans la même direction à travers les siècles, dont la signification morale s'accentuera de plus en plus, qui aboutira fina-

lement à Jésus-Christ. Si la prophétie messianique rend à Jésus-Christ un important témoignage, Jésus-Christ à son tour confirme la prophétie, en la réalisant. Jésus-Christ, par sa venue, démontre la vérité et la haute origine de cette voix unique, qui s'élève jusqu'à nous du sein des âges. De la sorte la prophétie messianique se trouve tenir à l'Evangile à la fois par l'appui qu'elle lui prête et celui qu'elle en reçoit. C'est bien une pierre d'attente, mais entrée dans l'édifice chrétien, formant avec lui un bloc dont il sera difficile de la détacher.



CHAPITRE III

Pendant la période patriarcale.

La bénédiction de Noé.

Le déluge met un terme à l'âge de l'humanité primitive. Celle-ci était parvenue à un degré de civilisation fort avancé, et dont la construction de l'arche fournit une idée. La piété avait brillé d'un pur éclat dans l'un des centres de cette antique société, la famille de Seth. Mais la corruption et la violence avaient submergé ce foyer religieux, n'en laissant subsister, comme unique monument de la crainte de Dieu dans le monde, que la maison de Noé. Cette époque, toutefois, malgré ses progrès matériels et le progrès spirituel accompli chez les Séthites, ne fut qu'une époque élémentaire.

Jusqu'à la catastrophe du déluge, la forme de l'existence nationale semble avoir été ignorée. Deux groupes, distincts surtout par l'esprit, divisent l'humanité primitive : les Caïnites et les Séthites. Ils ont des rapports entre eux et l'un finira par marquer l'autre de sa profane empreinte. La seule organisa-

tion en vigueur paraît avoir été celle de la famille et de la tribu. Encore ce gouvernement naturel était-il plus ou moins à l'état d'esquisse ou de linéament. Depuis le déluge tout a changé. Des nationalités se forment ; d'abord celles des peuples qui deviendront plus tard l'ensemble des gentils et occuperont le théâtre de l'histoire, ensuite à côté d'elles celle du peuple élu. Par la Bible nous sommes mis en présence des pères des nationalités païennes et de la nationalité juive.

Qui, parmi les lecteurs assidus de la Bible, ne connaît le chapitre X de la Genèse, ce tableau de la postérité des fils de Noé? Là, dans ce document ethnographique d'une immense valeur, un des plus anciens que l'on possède, se déroule la généalogie des nations, de leurs ancêtres, avant que nous rencontrions celle du futur Israël. Je ne pense pas en effet que les noms énumérés dans cette table comme ceux des ancêtres, soient des personnifications des races aux jours de leurs origines. Il y a, selon nous, dans cette page illustre, à la fois des individus et des peuplades en voie de devenir des peuples. Nimrod ou Nemrod est certainement un héros. Par contre, les noms dont la terminaison dans l'original porte la marque du pluriel seraient des noms de peuplades. La dissémination des hommes qui, depuis l'entreprise avortée de la tour de Babel, se répandirent au loin sur la terre, aida à la naissance des diversités de mœurs, de langage, de caractère, de religion enfin, ces traits qui, avec une

organisation politique, sont les éléments constitutifs d'une nationalité.

Le choix du peuple élu est motivé par l'événement qui, en même temps que l'apparition des nationalités, domine toute cette période et régit pour longtemps l'histoire du règne de Dieu : le développement de l'idolâtrie. Ce mouvement des esprits possède une importance qui nous oblige à y prendre garde.

L'homme oubliera le Créateur, ce Dieu personnel en qui il a cru, déjà séparé du monde, plus ou moins vaguement connu, mais déjà connu, en particulier par les Séthites, et qu'a servi la famille de Noé. On confondra la divinité avec les agents physiques : le soleil, la lune, les étoiles, la terre et les eaux. A quel moment se fera cette confusion, laquelle fut vraiment une nouvelle chute dans l'histoire de l'humanité primitive ? Nous ne savons. Elle commença d'avoir lieu, lorsque l'homme cessa de servir Dieu en son cœur, lorsqu'il l'abandonna comme avaient fait auparavant les Caïnites. L'éloignement des Caïnites pour Jéhovah avait revêtu les formes de l'incrédulité violente, du blasphème ; mais désormais cet éloignement prend une forme religieuse. On adore ce qui n'est pas Dieu. Nous avons presque le droit de dire que l'idolâtrie est en germe dans le projet insensé de la tour de Babel, puisque celui-ci est le rêve d'un gigantesque orgueil.

C'est seulement peu à peu que l'erreur destinée à tyranniser l'homme, pendant de longs siècles, se ma-

nifesta sous son aspect caractéristique. L'étude des religions païennes, du moins de celles qui ont une histoire connue, ainsi celles de l'Inde et de l'Egypte, nous fait voir souvent à l'origine des religions, au milieu de l'adoration de la nature par laquelle elles semblent débuter, la trace d'une intuition monothéiste assez pure. On retrouve du reste cette notion jusque chez les sauvages : ils ont le plus souvent un dieu souverain, suprême, qui l'emporte sur les autres. C'est le cas des Mexicains, des Taïtiens, des nègres. Sans doute l'aspiration au monothéisme jaillit de la conscience humaine, autant que des souvenirs de la tradition, car, ainsi que l'écrit Paul, les perfections invisibles de Dieu, savoir sa puissance éternelle et sa divinité, par conséquent son unité aussi, se voient comme à l'œil depuis la création du monde quand on les considère dans ses ouvrages[1]. Il n'en reste pas moins que les mythologies de la Chaldée, de l'Inde, des Aryas, viennent fournir une confirmation au point de vue biblique d'après lequel l'homme a commencé non point par l'idolâtrie, mais par la croyance instinctive en un Dieu élevé au-dessus de la nature, pour descendre de là dans l'idolâtrie. L'idée monothéiste n'étant pas nettement délimitée, un simple abaissement de la vie religieuse produira cette grossière identification de la divinité et de la nature, que les documents profanes les plus anciens nous montrent déjà presque

[1] Rom. 1 : 20.

opérée. On commença probablement par regarder certains phénomènes comme des images de la puissance divine. Puis on oublia qu'il n'y avait là que des représentations. Les divinités naturelles, forces vagues d'abord, naquirent. Elles se multiplièrent peu à peu. L'imagination populaire se complut à raconter leur histoire qui était celle des phénomènes eux-mêmes. Un travail de personnification donna aux choses une âme semblable à la nôtre. C'est le degré où le dieu, la déesse prennent un caractère vivant et précis. Des hommes qui, pendant leur vie, ont passé pour l'habitation de la divinité sont donnés comme compagnons aux immortels. Il se crée là-haut une société analogue à la nôtre, ayant les mêmes passions, avec le pouvoir de disposer de nos destinées.

En face du fléau grandissant du paganisme, Dieu se préparera un peuple destiné à conserver sa connaissance, à être le porteur sur la terre de la vérité religieuse. Il l'élèvera comme un enfant de prédilection et se révèlera à lui. Le contraste qui existait entre Séthites et Caïnites reparaîtra donc avec plus de force, sous la forme de l'opposition entre Juifs et païens.

Des messages divers de la promesse messianique pendant cette période patriarcale, deux se placeront sur des lèvres humaines agitées prophétiquement. Ils sont prononcés au commencement et à la fin de cette époque : le premier est la bénédiction de Noé sur Sem ; le second la bénédiction de Jacob sur Juda. Les autres oracles descendent directement

d'en-haut. Par leur origine, ceux-ci ont certainement quelque ressemblance avec la parole d'Eden. Cependant la voix qui les apporte n'est point une voix extérieure, retentissant aux oreilles du témoin de Dieu. Elle se fait entendre dans le songe ou la vision. Elle a dès lors quelque chose de plus subjectif, de moins auguste et de moins rare. La fréquence des entretiens avec Dieu, portant parfois sur d'autres sujets que la promesse messianique, est d'ailleurs l'un des caractères de la période patriarcale. Le tour du message est toujours très bref.

Quant au contenu de ces sobres paroles, on découvrira dans la bénédiction de Noé sur Sem une allusion au caractère religieux de la postérité attendue ; on trouvera dans la bénédiction de Jacob sur Juda l'annonce du règne de paix qui doit suivre la victoire du Libérateur promis. Ailleurs ces communications divines se borneront à évoquer l'image d'une grâce spéciale répandue sur la sainte postérité. C'est là leur forme la plus ordinaire. En même temps les unes et les autres désignent le rameau à qui reviendra l'honneur d'aboutir au fruit divin. Les branches maîtresses qui vont être désignées, les unes après les autres, seront : la descendance de Sem, celle d'Abraham, celle d'Isaac, celle de Jacob, celle de Juda. Le but général est toujours de tourner les regards vers l'avenir, de relever les courages.

Après le déluge, Dieu parle à Noé[1]. Il restaure d'abord la royauté de l'homme sur la nature, puis fixe des

[1] Gen. 9 : 1-7.

règles à la société humaine. Il ordonne, en vue des violences que le passé faisait redouter, de punir par le glaive les meurtriers : « Si quelqu'un verse le sang de l'homme, par l'homme son sang sera versé[1]. » Il sanctionne l'habitude, déjà prise sans doute depuis longtemps, de joindre à la nourriture végétale une nourriture animale ; il défend en même temps l'usage du sang, si dangereux dans les pays chauds, très propre également à développer l'instinct de la férocité. Surtout Dieu veut, par cette défense, garder au sang le rôle sacré qu'il jouera dans les sacrifices, comme emblème de l'âme. La raison entrevue au fond de toutes ces prescriptions est le péché. C'est le péché qui réclame des sacrifices sanglants. Le péché a affaibli la constitution humaine, ainsi que le montrera l'abaissement de la longévité : une nourriture plus excitante que l'aliment fourni par les végétaux est dès lors nécessaire. Le péché arme enfin l'homme contre l'homme ; c'est par là que se justifie, à ce moment de l'histoire, la proclamation par Dieu de la peine de mort.

A ce souvenir du péché, qu'on sent dans les ordonnances divines, ne correspondra toutefois nullement l'évocation de la victoire libératrice attendue à l'égard de la tyrannie du mal, des fatalités terribles auxquelles l'homme est soumis depuis sa désobéissance. Même silence un peu plus tard, quand, après avoir énoncé les obligations imposées à l'homme, Dieu lui fait part de l'engagement qu'il

[1] Gen. 9 : 6.

prend à son tour de ne plus envoyer de déluge, qu'il lui donne comme signe de son alliance l'arc-en-ciel, si souvent regardé, je n'en doute pas, avec curiosité et admiration par Noé et ses prédécesseurs. Ces premiers entretiens de Dieu avec Noé, après le déluge, concernaient exclusivement, on le voit, la vie terrestre du patriarche et de sa famille.

Nous dirons que Noé n'avait nul besoin de s'entendre rappeler la grande espérance par une voix descendue du ciel. Ne savait-il pas que celle-ci avait vibré dans le cœur de son père, à sa naissance? Ne se rendait-il pas compte qu'il était loin d'avoir rempli tout l'idéal rêvé, espéré par sa race? La promesse ne restait-elle pas dès lors debout dans son esprit, comme un oracle à réaliser? Il devait donc, lui aussi, après Lémec, incliner à chercher dans sa descendance une sainte postérité.

A ce point de vue, on comprend l'attention prêtée par Noé aux faits et gestes de ses fils. Nul doute que Cham ne lui apparût le plus souvent sous un jour défavorable, avec des instincts profanes et pervers. Il constate avec chagrin le même matérialisme, mais sans doute en voie de croissance, chez Canaan, le fils de Cham. Et c'est pour cela qu'il le maudira en lieu et place de son père. Canaan nous offre le fait héréditaire mis en plus-value par une volonté qui s'est appliquée consciencieusement à le cultiver. Aussi Canaan deviendra-t-il pire que celui auquel il doit le jour. Je présume d'ailleurs que le fils eut son rôle, à côté de Cham, dans la

scène outrageante après laquelle déborda la colère du vieux Noé. Pour Japhet, il semble avoir subi visiblement, en quelque mesure, l'influence de Sem, lequel marchait avec intégrité devant la face de Jéhovah.

Les choses étant telles, il suffira à Noé de l'incident malheureux qui suivit son ivresse, pour lui indiquer clairement la destinée des trois descendances. Assurément, il n'eût point parlé comme il le fait, avec la solennité à laquelle il a recours, proférant des malédictions et des bénédictions sans réserve, s'il n'y avait été impérieusement poussé par un mouvement de l'Esprit. Chose digne de remarque, il plaît à Dieu d'agir au moment même où les événements viennent de projeter leur lumière. Dieu associe ainsi son intervention intérieure, son inspiration à la leçon des faits, ou si l'on veut au jugement naturel formulé par Noé sur ces faits. C'est toujours la même collaboration de l'Esprit et des circonstances, de Dieu, des choses et de l'homme.

L'Esprit a pleinement manifesté au patriarche le fond des cœurs, dont il n'avait jusqu'alors que le simple pressentiment. Il lui a fait, en un clin d'œil, toucher du doigt les conséquences de l'orientation spirituelle de ses trois fils. Sous l'influence de la lumière qui le possède, il les voit à cette heure, ces fils, revivant dans leurs enfants. L'avenir le plus lointain s'est éclairé soudain à ses yeux.... Il prononce alors le mémorable oracle : « Béni soit l'Eter-

nel, Dieu de Sem, et que Canaan soit leur esclave ! Que Dieu étende les possessions de Japhet, qu'il habite dans les tentes de Sem, et que Canaan soit leur esclave[1] ! »

La malédiction contre Canaan, dans ce discours poétique, revient comme un refrain. Elle avait d'abord été proférée à part, tôt après l'événement, et de la manière la plus terrible, en ces termes : « Maudit soit Canaan ! qu'il soit l'esclave des esclaves de ses frères[2] ! » C'est la déclaration de l'infériorité de la race de Cham, s'incarnant en Canaan ! Tout en bénissant, Noé se souvient de cette malédiction et la répète. Mais les bénédictions prononcées sur Sem et Japhet ne sont pas moins remarquables que cette malédiction ; elles brillent par leur élévation. Quant il s'agit de Sem, Noé ne le bénit pas directement ; il bénit l'Eternel qui est Dieu de ce fils. En regardant celui-ci, en le nommant, il n'a pu avoir d'autre pensée que celle de la bonté de Dieu ! Quel témoignage rendu à la grâce spirituelle qui est répandue sur cette âme ! Quels trésors dans une grâce agissant assez profondément pour permettre d'appeler Dieu le Dieu de Sem ! La bénédiction accordée à Japhet lui promet deux choses : En premier lieu l'espace, l'étendue ; en second lieu une hospitalité octroyée par Sem. Si l'on donne au nom de Japhet le sens d'extension, qui semble résulter d'une étymologie particulière, on trouvera dans cette dernière parole de Noé une sorte de jeu de mots. La chose

[1] Gen. 9 : 26-27. — [2] Gen. 9 : 25.

n'a rien d'inconciliable avec la gravité de la prophétie, car les jeux de mots de toute sorte : onomatopées, assonances, doubles sens ne sont pas rares chez les prophètes d'Israël. Je me bornerai à citer dans la période patriarcale, comme fait analogue, la bénédiction de Jacob adressée à Gad ; là le nom de ce dernier appelle aussitôt dans la langue originale le verbe *goud*, qui signifie assaillir. Quant à l'hospitalité promise de la part de Sem, elle ne saurait désigner qu'une hospitalité de nature spirituelle.

On a attribué de bonne heure à la bénédiction de Noé, dans les mots visant Sem, une portée messianique. La délivrance du vieil ennemi de l'humanité qui, tout en étant l'instrument de Dieu, est aussi l'ennemi de Dieu, ne pouvait s'accomplir, on le sentait, que par des forces divines. Aussi, en bénissant si solennellement le Dieu de Sem, Noé semblait-il vouloir donner à entendre que ce fils serait l'un des membres de la lignée aboutissant au Vainqueur suprême et à une victoire complète.

Une longue portée fut également attribuée par la tradition à la bénédiction du patriarche sur Japhet, ainsi qu'à la malédiction sur Canaan. On vit dans tout cela un regard jeté sur l'histoire lointaine du monde. N'est-il pas dans les habitudes de la prophétie de franchir à coups d'ailes les temps ? Il est probable que Noé lui-même avait eu, au moment où il s'exprimait, le sentiment très net de soulever un coin du voile cachant les siècles futurs. L'oracle d'Eden, non encore réalisé, invitait d'une part à

tourner les regards vers l'avenir; d'autre part la relation de Sem avec Dieu était telle que devant elle Noé avait bien pu se dire : l'homme jouissant d'une telle intimité auprès de Dieu ne peut être que l'ancêtre et le type de Celui qui doit venir.

Les événements ont donné à l'intuition de Noé la merveilleuse confirmation que l'on sait. Nous nous garderons sans doute de demander, ainsi que cela se fit souvent dans les luttes pour l'abolition de l'esclavage, si la malédiction de Canaan rendait nécessaire l'asservissement dans lequel les blancs ont précipité la race nègre. L'étrange abus qui a été fait de ce passage, trop souvent employé à justifier les pires excès, inspira par réaction à des chrétiens des paroles de blâme à l'adresse de la malédiction de Noé. Nous ne saurions nous joindre à eux. Pour nous, Noé parle vraiment sous le souffle d'en-haut. Cela ne nous empêchera pas de demander s'il convenait à des disciples de Jésus, en présence de la miséricorde de l'Evangile, de se faire les instruments d'une condamnation sociale prononcée il y a tant de siècles. Nous ajouterons qu'il n'est point sûr au reste que les Nègres doivent être rangés parmi les fils de Cham.

Des interprètes sont d'avis, en effet, que la race noire n'est pas plus comprise dans la descendance des fils de Noé que la race jaune des Chinois, ou la race rouge des Indiens de l'Amérique. D'après eux la Bible connaîtrait seulement des sociétés de race blanche. En fait, le chapitre X^{e}, qui expose si

magistralement la descendance des trois fils de Noé, ne renferme aucune donnée paraissant applicable aux Chinois et aux Indiens de l'Amérique. De ce silence les savants ont conclu à l'existence d'autres fils de Noé que ceux mentionnés par l'Ecriture. Ces frères de Sem, Cham et Japhet, seraient nés après le déluge ; ils se seraient éloignés très vite du berceau primitif. Quelques-uns sont même disposés à admettre que des nomades, ayant quitté de bonne heure le foyer de l'humanité, auraient échappé au cataclysme du déluge, dont au reste on ne soutient plus guère l'universalité. Ce serait de ces inconnus, antédiluviens ou descendants de Noé, que la race jaune, la rouge et peut-être la noire tireraient leur origine. Disons que les deux hypothèses pourraient être utiles, au point de vue des différences très caractérisées qui séparent de la race blanche les races indiquées. Disons aussi de quelle manière on s'y est pris pour établir, en ce qui concerne la race noire, la filiation de Cham.

D'après la table du chapitre Xe, si précieuse pour la connaissance de la parenté des peuples, Cham eut pour fils : Cusch, Mitsraïm, Puth et Canaan. Or les Nègres ne pourraient être rangés que parmi les enfants de Cusch ou de Puth. Mitsraïm désigne en effet les Egyptiens, dont le pays, l'Egypte, aujourd'hui encore est appelé par les Arabes Misz. Canaan d'autre part est le père des Phéniciens et des tribus cananéennes. Mais les descendants de Cusch, ainsi qu'il résulte de la table de la Genèse,

se sont établis en Assyrie d'abord, puis le long des côtes de l'Arabie ; ils ont finalement passé en Afrique pour se fixer en Ethiopie. On demande donc si de là ils n'auront point rayonné dans l'intérieur du continent et donné naissance aux tribus nègres? Il est possible aussi d'envisager Puth comme l'ancêtre de quelques peuplades de race nègre, grâce au fait que sa famille, selon les vraisemblances, se plaça à l'occident de l'Asie, en Mauritanie. Néanmoins, il importe de le remarquer, la possibilité n'implique point la certitude. On s'aperçoit que des doutes planent encore sur l'origine de la race noire. Avant de la vouer à un esclavage éternel, il eût été sage de s'assurer au moins que le sang de Cham coule dans ses veines.

Evoquerait-on le sens du nom de Cham? Ce terme signifie le brûlé, le basané. A la vérité il semblerait désigner un habitant des pays chauds. Mais les contrées assignées par l'ethnographie aux rameaux connus de la famille suffisent à expliquer la dénomination. Elle pourrait d'ailleurs provenir aussi du teint de Cham. Bien que les noms des personnages bibliques paraissent quelquefois être l'œuvre d'une tradition postérieure, il n'est pas défendu de supposer qu'ils remontent en bien des cas aux contemporains de ces personnages. Malgré tout, je continue à envisager pour ma part comme assez probable la descendance des Nègres de Noé, par Cham, mais je n'approuve point qu'on ait tiré d'une simple conjecture une raison de les flétrir.

Nous ne saurions davantage nous joindre à ceux qui font de la présence des tribus cananéennes parmi les rejetons issus de Cham le principal motif de la malédiction rapportée. Israël, a-t-on dit, tenait à la malédiction de Canaan, père des Cananéens, parce qu'elle autorisait hautement sa prise de possession d'un pays appartenant à d'autres. Mais le peuple élu n'avait-il pas à citer depuis la sortie d'Egypte assez d'ordres divins, assez de promesses divines, pour justifier la conquête du pays des Cananéens ? Aurait-il donc eu besoin de recourir à la malédiction de Noé ? Assurément l'argument à extraire de cette exécration contre les Cananéens n'était pas négligé des lecteurs israélites. Je suis pourtant persuadé qu'ils découvraient autre chose dans la sentence fulminée contre Canaan. Et je vais dire quoi : une raison de leur victoire.

La vérité est que les familles de peuples ayant Canaan pour père, que même tous les groupes descendus de Cham, se sont distingués dans l'histoire par leur infériorité, par leur dépravation. Le paganisme grossier et impur de ces nations les rend aujourd'hui fameuses. Sans doute, en même temps qu'elles manifestaient leurs instincts bas et vicieux, elles s'avançaient dans la voie des progrès matériels et de la civilisation. Il en est d'elles comme des Caïnites, à l'époque précédente. Elles ont fondé des états florissants : à Babylone, avec Nemrod, fils de Cusch ; en Phénicie, à Sidon et Tyr, colonies cananéennes, qui eurent pour succursale Carthage ; en

Palestine avec les royaumes cananéens proprement dits ; en Egypte et en Ethiopie avec les descendants de Mitsraïm et de Cusch. Cependant tous ces états, un peu plus tôt ou un peu plus tard, ont fini par tomber aux mains des Sémites et des Japhétites. Les Sémites, représentés par les Assyriens, succédèrent les premiers à Babylone à la race de Cham ; ils y furent remplacés, avec Cyrus, par les Perses issus de Japhet. Sidon, Tyr, Carthage après avoir jeté un vif éclat, devinrent la proie des Perses, des Grecs, des Romains, tous enfants de Japhet. L'Egypte fut plus tard la possession des Arabes. L'Ethiopie a été conquise par des tribus sémitiques. Actuellement les enfants de Cham et de Canaan n'occupent plus, dès longtemps, le devant de la scène du monde. Ils ont laissé cette place à leurs rivaux. Leur essor fut à la fois prompt et court. Leur impuissance à maintenir leurs conquêtes est finalement ce qui frappe l'observateur impartial. C'est cette incapacité à garder le premier ou le second rang qui est, selon nous, la véritable réalisation de la malédiction prononcée par Noé sur Canaan.

L'accomplissement eut au reste pour cause principale l'adhésion volontaire des générations à l'esprit grossier et cynique des pères. Car le décret de Dieu, au moment où Noé s'exprima, était probablement conditionnel, comme le sont la plupart des bénédictions ou des malédictions des prophètes. Il dépend en général de l'homme d'attirer à soi ou de détourner de soi les unes et les autres. Je ne pense

point que la formule d'exécration prononcée par Noé fut déjà la condamnation à l'endurcissement définitif et irrémédiable.

La réalisation des deux bénédictions adressées à Japhet et Sem ne méritera pas moins d'être signalée.

Japhet, on s'en souvient, avait été appelé à s'étendre. Et les peuples indo-européens : Hindous, Iraniens, Grecs, Italiotes, Celtes, Germains, Slaves, dont il est le père, couvrent maintenant l'Europe, une partie de l'Asie, de l'Amérique et de l'Afrique! A eux dans le passé les migrations par masses, conduisant d'étape en étape jusqu'aux confins de l'ancien monde; à eux de nos jours encore la science et le goût de coloniser! Avec cela n'oubliez pas que les Japhétites d'Europe ont été les instituteurs du monde moderne dans la civilisation. Ils sont même les pionniers de la foi chrétienne par leurs missionnaires. Ils le sont, il est vrai, après avoir été formés à la piété par les Sémites, après avoir reconnu comme maître, au moins pour la majorité d'entre eux, Jésus-Christ, qui est le premier des Sémites. Mais c'est ainsi qu'ils ont réellement logé dans les tentes de Sem. Se peut-il confirmation plus étonnante d'une prévision inspirée, que cette destinée des fils de Japhet?

Considérons d'un peu plus près les branches de la famille japhétique. Les noms de ces branches, leur nombre disent l'expansion et l'extension de la race. Selon la Bible, les fils de Japhet sont les suivants : Gomer, Magog, Madaï, Javan, Tubal, Méschec

et Thiras. Gomer, par l'analogie du nom, a fait songer à la fois aux Cimmériens, aux Cimbres, aux Cambriens, population celte du pays de Galles: c'est le père des Germains, un nom rappelant encore Gomer, en même temps que les Celtes. Magog a été rapproché des Massagètes, peuplade scythe; plusieurs croient voir dans le nom de Magog une mention du puissant rameau touranien, auquel appartiennent les Turcs, les Hongrois, les Finlandais les Esthoniens, des peuplades indigènes de l'Hindoustan, et qui paraît s'être étendu sur l'Europe et une partie de l'Asie dans un temps où les autres Japhétites, ainsi que les Sémites, n'avaient pas encore quitté leur berceau primitif. Madaï désigne certainement les Mèdes, Javan les Ioniens ou Grecs; Tubal est probablement le nom de l'aïeul des Tibaréniens, dont descendent des tribus habitant encore le Caucase; Méschec serait le père des Moschiens d'Hérodote. Thiras est une appellation voisine de celle de Thraces ou de celle de Tyrrhéniens. Les noms de Tubal, de Méschec se retrouvent, avec des modifications, réunis dans les inscriptions assyriennes et même égyptiennes. Les peuples dont il s'agit habitèrent dans l'antiquité au nord de l'Arménie et furent refoulés vers le septentrion par les Germains, à la suite du mouvement qui, en se prolongeant, devait amener ceux-ci jusque dans nos contrées. Ils ressemblent à des essaims en mouvement, tous ces clans en voie de devenir des nations puissantes, qui défilent devant nous, dans cette no-

menclature! Notez que l'auteur de la Genèse ne connaît pas ceux des Japhétites qui, de la Bactriane, patrie des Aryas, se sont dirigés du côté de l'Inde, émigration qui a permis de donner à notre race le nom de race indo-européenne.

Un détail : parmi les fils de Gomer, la Genèse mentionne Togarma, que la tradition identifie avec l'aïeul des Arméniens. Ces derniers se disent eux-mêmes issus d'un certain Torgom. Ils seraient donc nos frères, non seulement comme descendants de Japhet, mais comme fils de l'un de ses descendants plus rapproché de nous, de Gomer, dont sont sortis également nombre de peuples de l'Europe. A la communauté des croyances se joindrait donc ici une consanguinité étroite.

Passons enfin à la réalisation de la bénédiction prononcée sur Sem. Nous n'avons pas à nous occuper de tous les fils de ce patriarche : Elamites, Assyriens, Hébreux et Arabes, tous deux issus d'Arpacschad, Lydiens, Araméens ou Syriens. Laissons de côté les premiers peuples, dont le nom brille d'une auréole guerrière ; laissons aussi les derniers, dont le rôle dans l'histoire a été considérable. C'est chez les Hébreux que s'accomplit avant tout l'oracle prononcé sur Sem : « Béni soit l'Eternel, Dieu de Sem ! » Les Hébreux ont constitué la race religieuse par excellence au sein de l'humanité ; ils ont possédé la suite des révélations divines ; ils ont donné au monde Jésus-Christ, le seul Sémite qui ait pu, dans toute la plénitude du terme, appeler Dieu son Dieu,

dire, se posant en initiateur de la connaissance de Dieu : « Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu[1]. »

Il a été allégué qu'Abraham devait être un fils de Cham, puisque la langue hébraïque, léguée par lui à son peuple, était la langue des tribus cananéennes. Convenons que les rapports entre Sémites et Chamites sont nombreux dans l'antiquité, et du coup l'objection perdra de sa force. Nous croirions volontiers qu'Abraham a appris cette langue, sans difficulté, pendant son séjour dans le pays de Canaan, parce qu'elle était voisine de la sienne, qui elle-même, aurait été très proche de l'arabe. Pour parler une langue sémitique, les Cananéens n'en étaient pas moins d'authentiques enfants de Cham. Plusieurs populations chamites ont parlé des langues dites sémitiques ; l'inverse est également vrai. C'est ainsi que la langue des Assyriens fut à l'origine celle des descendants de Cusch établis dans le bas Euphrate ; ils l'emportèrent de là vers le nord. Autre fait, l'araméen, ou langue syriaque, est une langue sémitique et cependant se trouve très proche de l'hébreu, qui a été emprunté aux Cananéens et aux Phéniciens. Au reste toutes ces anomalies s'expliquent, si l'on tient compte des affinités qu'avaient alors les langues sœurs, encore assez voisines de la langue mère ; si l'on tient compte de plus de la superposition constamment renouvelée des populations.

[1] Jean 20 : 17.

Rappelons que la race de Sem a d'ailleurs donné naissance à Mahomet, le fondateur de la religion de l'islam, ce plagiat de la religion juive et de la religion chrétienne, si inférieur à ses modèles, mais si supérieur en même temps à l'idolâtrie. Mahomet est un Arabe, un Sémite, non par Joktan, mais par Ismaël et Abraham. Son monothéisme sert de loi à une centaine de millions d'hommes, tandis que le christianisme est professé par quatre cents millions d'âmes environ. Je ne voudrais pas comparer la religion de Mahomet au christianisme, ni même au judaïsme, mais je dois dire qu'elle est beaucoup plus pure que les mœurs sauvages et cruelles de ses sectateurs actuels. Le Coran est impitoyable aux idolâtres en général, mais on y rencontre des préceptes de tolérance à l'égard des juifs et des chrétiens. Nous y lisons le passage suivant : « Ceux qui suivent la religion juive, les chrétiens et les Sabéens, c'est-à-dire quiconque croit en Dieu et au jour dernier et aura fait du bien, tous ceux-là recevront une récompense du Seigneur[1]. » Le fatalisme semble absent du livre de Mahomet. On y découvre avant tout la glorification de la puissance et de l'unité de Dieu. Ce recueil montre au moins la race de Sem gardant jusque dans ses erreurs une conception élevée de la divinité.

Certes, le principal honneur de cette descendance est d'avoir donné au monde Jésus et ses prophètes,

[1] Coran, Sourate 2e, verset 59. Voir *Mahomet et le Coran*, par Barthélemy-Saint-Hilaire, chapitre 5.

le christianisme et le judaïsme. Mais l'ennemi actuel du christianisme et du judaïsme, l'islam, atteste lui-même la réalité du don religieux accordé aux fils de Sem.

Inclinons-nous devant cette vue haute et assez claire, possédée par Noé, des destinées des trois grandes familles humaines. La sûreté, en particulier, avec laquelle Sem, l'ancêtre et le type du Messie, est désigné dans la bénédiction de Noé comme le dépositaire de la révélation religieuse, ne permet pas de douter que le patriarche n'ait reçu sur l'avenir des intuitions profondes et nettes.

Les trois promesses faites à Abraham.

De Sem à Abraham des siècles se sont écoulés. Combien ? Avouons à cet égard notre ignorance. Il faut sans doute fixer un espace beaucoup plus long que celui qu'on obtient en additionnant les chiffres fournis par la généalogie avec laquelle commence l'histoire du peuple d'Israël[1]. Si les chronologies de la Chaldée et de l'Egypte multiplient comme à plaisir les siècles, la chronologie biblique prise à la lettre paraît les restreindre trop. Le tableau fourni par l'addition des nombres de la Genèse nous donne près de cinq siècles de Sem à Abraham. Il est très difficile de placer dans ce court laps de temps le développement des nations, celui des formes diverses du paganisme, celui des langues,

[1] Gen. 11 : 10.

tels qu'ils se présentent les uns et les autres au moment où nous sommes parvenus. Mais on sait que les généalogies bibliques sont disposées de manière à offrir un nombre de chaînons fixés d'avance et faisant partie de la rythmique sacrée. C'est ainsi que la généalogie des Caïnites avait sept chaînons, celle des Séthites dix chaînons. Le chiffre de dix est aussi celui qui frappe dans la généalogie dont nous nous occupons et qui est celle d'Abraham. Il est à supposer que, pour arriver à ce total, on s'est borné à enregistrer les noms les plus connus.

A l'heure où apparaît Abraham, le paganisme est formé. Il s'est conservé pourtant quelques représentants clairsemés du monothéisme primitif. Rappellerai-je Melchisédec, le sacrificateur du Dieu Très-Haut[1] ? On a pensé que ce Dieu souverain est le Saturne des Phéniciens, lequel a une autre origine que leur Baal. On veut aussi que parmi les Cananéens il y ait eu quelque peuplade sémitique dont serait issu Melchisédec. N'oublions pourtant pas que Térach, le père d'Abraham, ainsi que les membres de sa famille, servaient des dieux[2]. Très probablement ils étaient entrés dans le courant du paganisme sans dépouiller tout à fait l'ancien point de vue monothéiste. Ils agissaient comme fera Laban. On sait qu'il avait des idoles; il accuse Jacob de les avoir dérobées et en même temps il ne craint pas de jurer par le Dieu d'Abraham[3]. A côté du Dieu Très-Haut, au-dessous de lui, les ancêtres d'Abraham plaçaient

[1] Gen. 14 : 18. — [2] Jos. 24 : 2. — [3] Gen. 31 : 53.

donc d'autres dieux. Mais on se souvenait toujours dans la famille d'Abraham d'un temps où la pluralité des dieux n'avait pas existé.

A côté du souvenir d'un culte rendu à un Dieu tout puissant, la mémoire des principaux faits des âges précédents avait dû se conserver dans la tribu dont sortit Abraham. D'où nous viendraient, sans cela, les détails de l'histoire sacrée sur le déluge, avec les caractères qui les distinguent des traditions de la Chaldée ? L'histoire du paradis, de la chute, l'oracle d'Eden, le cri inspiré à Lémec, la biographie de Noé, la bénédiction accordée à Sem, avaient subsisté également, je n'en doute pas, dans la mémoire des ancêtres d'Abraham. Celui-ci trouvait d'ailleurs autour de lui, chez les Chaldéens, les échos de quelques-uns de ces récits.

Au moment où Abraham entre en scène, il adore déjà le Dieu Souverain. Il habite Charan en Mésopotamie, où son père est venu s'établir avec lui et Lot. La famille était partie d'Ur, le Mughéir moderne, près du golfe persique, et la visée des émigrants, en quittant ce lieu, était déjà Canaan [1]. Ils suivaient peut-être l'exemple des Cananéens eux-mêmes, montés également naguère, à ce qu'on croit, des bords du golfe Persique vers le pays qui porte leur nom. Mais la famille d'Abraham, pour une raison ou pour une autre, s'arrêta à mi-chemin et demeura à Charan. D'après une tradition que nous connaissons par le discours d'Etienne, Dieu lui-

[1] Gen. 11 : 31.

même aurait invité Abraham à quitter Ur, pour s'en aller dans un pays qui lui serait montré plus tard[1].

L'ordre divin peut s'être joint sous cette forme, alors déjà, à l'impulsion humaine. Mais la Genèse ne place pas ce commandement à Ur : elle fait intervenir pour la première fois l'appel divin à Charan, avec accompagnement d'une déclaration que nous aurons à relever. J'en conclus que c'est à Charan, s'il a été donné deux fois, qu'il retentit avec une solennité particulière. Là Dieu invita le patriarche à partir pour une terre d'élection et lui donna en même temps, ainsi que nous le verrons, la promesse messianique.

Dieu accorde à Abraham pendant sa vie trois grandes promesses et les lui réitère à plusieurs reprises : celle d'une postérité nombreuse ; celle de la propriété pour ses descendants du pays de Canaan ; celle d'une bénédiction spéciale qui de lui et des siens s'étendra sur les peuples de la terre. La première promesse s'est accomplie par la formation du peuple d'Israël et de l'Eglise chrétienne, cette postérité d'Abraham selon l'Esprit ; la seconde par la prise de possession et le partage de Canaan. La troisième promesse est la promesse messianique, consistant en l'annonce d'une bénédiction qui de la race d'Abraham se répandra sur les peuples. Elle s'est réalisée en Jésus-Christ, Hébreu par son origine humaine, Sauveur des Juifs et des païens. Mais, tandis que les deux premières grâces sont parfois

[1] Act. 7: 3.

annoncées seules[1] à Abraham, la dernière n'apparaît dans sa vie qu'avec l'une des deux autres, ou toutes les deux. Elle en est le couronnement précieux. C'est sous cette forme aussi, avec cet accompagnement, qu'elle se retrouvera dans l'histoire des patriarches postérieurs, d'Isaac et de Jacob.

L'association ainsi créée par Dieu, au début de ses révélations, entre deux grâces temporelles concernant spécialement Abraham et les siens, et une grâce plus large, plus haute, concernant les païens, se maintiendra dans la suite. L'idée de la grandeur de Juda, de Jérusalem, ainsi que celle d'une reprise de possession de la terre dont l'exil n'éloigne que momentanément ses maîtres prédestinés, se joindront volontiers chez les prophètes à l'annonce du salut des peuples. L'un des éléments appellera l'autre dans les pages des écrivains sacrés. La loi mosaïque pourra séparer Israël de la gentilité ; la prophétie, après la promesse patriarcale, les unira et proclamera leur solidarité dans l'avenir.

Trois fois la parole messianique retentit dans l'histoire du père des croyants. Cette répétition de la même glorieuse assurance, non moins que les nombreux et familiers entretiens de Dieu avec Abraham constituent le privilège de ce dernier. Ses successeurs, Isaac, Jacob, quoique recevant aussi des communications divines, surtout le second, n'entendront pas aussi souvent la voix d'en-haut, en particulier la grande parole du salut. Par là, mieux

[1] Gen. 15 : 5, 7, 18 ; 35 : 11, 12.

que ceux qui le suivront immédiatement, mieux aussi que ses devanciers, Abraham méritera le titre de prophète.

Venons-en à la première formule de l'annonce messianique. Nous ne saurions cependant la transcrire sans fixer un instant notre attention sur les paroles divines qui la précèdent. Lorsque Dieu dit à Abraham : « Va-t-en de ton pays, de ta patrie et de la maison de ton père, » il lui adresse un ordre, non une promesse ; il lui demande de renoncer à des affections chères. C'est un sacrifice commandé, dont il faut mesurer l'étendue à la place prise naturellement dans les cœurs par les habitudes de la famille, l'amour du sol natal. Et quand Dieu ajoute : « dans le pays que je te montrerai[1], » il invite Abraham à une nouvelle vertu, à la foi, car la terre prédestinée n'a pas encore été nommée. Où est-elle ? Où se trouve-t-elle ? voilà ce qu'Abraham ne sait point encore. Evidemment, par les mots : « que je te montrerai, » Dieu s'engageait à guider au jour le jour son serviteur. Il le conduisit, en effet, mais en cachant à l'avance le terme de cette longue course, en réclamant par conséquent une confiance extraordinaire. Dès cet appel, Abraham est convié à devenir l'un des modèles de la foi.

Remarquez que, si le pays n'est pas nommé, il n'est pas non plus désigné comme la possession future de la race ; il n'est pas encore donné en autant de termes. La promesse de Canaan n'est pas

[1] Gen. 12 : 1.

expressément accordée en ce moment, bien qu'on la pressente. En échange, la promesse d'une nombreuse postérité est formelle. C'est par elle qu'Abraham est encouragé à se soumettre sans hésitation: « Je ferai de toi une grande nation[1] » poursuit Dieu, dans le songe ou la vision extatique qu'il lui a envoyée. Puis Dieu s'engage à lui fournir d'autres compensations pendant sa vie: « Je te bénirai, je rendrai ton nom grand, et tu seras une source de bénédiction. Je bénirai ceux qui te béniront et je maudirai ceux qui te maudiront[2]. » Tout cela s'est accompli à la lettre, par la protection dont Abraham fut entouré chez les Cananéens, pendant son séjour en Egypte et chez les Philistins, particulièrement lors de sa prise d'armes contre la troupe, sans doute numériquement assez faible, à laquelle le conquérant Koudour-Lahomer avait laissé le soin d'emmener en exil les habitants de Sodome. C'est seulement après ces fortifiantes déclarations que luit aux yeux du serviteur du Tout-Puissant l'espérance messianique, dans une formule encore brève, comme le sont toutes celles des âges antiques, et par là même propre à se graver : « Et toutes les familles de la terre seront bénies en toi[3]. »

L'annonce messianique pourra donc s'appeler à l'avenir bénédiction messianique. Déjà Noé, en désignant Sem, avait employé le mot « béni »: « Béni soit le Dieu de Sem! » Ici il s'agit non plus de l'action de grâces sortant de la bouche de l'homme,

[1] Gen. 12 : 1. — [2] Gen. 12 : 2, 3. — [3] Gen. 12 : 3.

mais de la grâce qui motive cette reconnaissance et est descendue de Dieu sur l'homme. Dieu montre cette bénédiction se concentrant sur Abraham et les siens, de manière à briller un jour au milieu des peuples comme un phare. Quel espoir devait faire naître un tel tableau !

En prédisant à Abraham une nombreuse postérité, en lui disant qu'il deviendrait une grande nation, l'Eternel l'avait appelé à regarder en avant. Les hommes de Dieu y étaient habitués. Depuis les jours de l'oracle d'Eden, les croyants avaient dû vivre dans l'attente. C'est dans les temps futurs aussi, peut-être dans des temps lointains qu'Abraham place Celui qui doit venir, Celui auquel il songe, après ses pères. A certains moments sans doute il a pu se demander aussi si lui-même ne le verrait point. Mais je pense que les circonstances de sa vie l'auront conduit à ajourner de plus en plus la réalisation de l'espérance messianique, à espérer du développement de sa race la fleur promise. Dieu lui a dit que la bénédiction s'étendra de lui, de sa personne sur la terre, car il s'est servi, dans sa révélation, des termes : « seront bénies en toi. » Mais les mots « en toi, » à mesure qu'il avancera dans la carrière, désigneront toujours plus clairement à ses yeux l'un des descendants, puisqu'il a la conscience de n'être pas lui-même le Libérateur. Au surplus, dans la suite, le langage divin devenu plus précis lui ôtera toute ignorance à cet égard. Son incertitude après les éclaircissements qu'il re-

cevra là-dessus portera seulement sur cette question : la grande venue se fera-t-elle dans une génération prochaine que je puisse voir, du moins entrevoir, ou plus tard?

Ce qu'il y a de nouveau dans cette première promesse accordée à Abraham, c'est d'abord une nouvelle application de la loi d'élection. Abraham a été choisi comme l'héritier de Sem, de même que celui-ci l'avait été comme l'héritier de Noé. Mais Sem était le père d'une race proprement dite, tandis qu'Abraham l'est d'un peuple élu. La promesse faite à Abraham a en second lieu un caractère de largeur. Il lui est dit : « Toutes les familles de la terre seront bénies en toi. » Dieu expose donc au patriarche le but universel de son décret. Par cette révélation il rappelle la parole qui avait retenti sous les ombrages d'Eden. Là naguère Dieu avait évoqué la postérité de la femme comme la libératrice future; en s'exprimant ainsi, il nous avait semblé, sans exclure une réalisation individuelle, s'adresser à toutes les bonnes volontés de l'avenir. Nous remarquions à ce propos que le langage de cet oracle, placé à l'aurore de l'histoire, permet déjà de lui donner une portée humanitaire. Il y a eu progrès dans l'oracle accordé à Abraham, en ce que non seulement il autorise, mais contraint, à songer à une expansion humanitaire. Le salut s'opérera, par une famille spéciale sans doute, mais au profit de toutes les familles, voilà ce que Dieu affirme sans ambage, avec une netteté ne laissant subsister aucune incertitude.

Près de vingt-cinq ans s'écoulent. Ismaël est né depuis longtemps. Dieu traite une alliance avec son témoin, celle dans laquelle il change le nom d'Abram, *patriarche*, en Abraham, *père d'une multitude*[1]. Il répète en cette occasion à son serviteur la promesse messianique. Rééditant, en même temps, la promesse d'une nombreuse postérité, ainsi que du don de Canaan, Dieu déclare, à deux reprises, au père des croyants, qu'il sera le Dieu de sa descendance : « Je serai ton Dieu, a dit cette fois la voix céleste, et celui de ta postérité. » Il termine par ces mots qui s'appliquent aux enfants d'Abraham, dans la suite des âges : « Je serai leur Dieu. » « Béni soit *le Dieu de Sem,* » s'était déjà écrié prophétiquement Noé. Dans son entretien avec Abraham, Dieu paraît relever cette parole, la faire expressément sienne. Il ne parle pas seulement de bénédiction, avec Noé qui avait dit déjà : « Béni. » Avec Noé, il place la source de la bénédiction prophétisée dans une relation particulièrement intime de l'élu avec son Dieu. Si Dieu a été réellement, en un sens spécial, le Dieu des Sémites, ainsi que nous l'avons marqué, il l'a été très particulièrement d'Israël, c'est-à-dire des fils d'Abraham ; il l'a été surtout de ce fils qui a dépassé Abraham, Jésus-Christ, lequel a lui-même une postérité spirituelle. L'alliance promise, au reste, est perpétuelle, comme la possession de Canaan pour l'économie présente. Plus tard la perpétuité sera également promise au

[1] Gen. 17 : 1-8.

trône de David, comme au successeur d'Abraham et à l'ancêtre du Messie[1].

Dans le sacrifice d'Isaac la foi d'Abraham atteint le faîte. Après cette épreuve si admirablement supportée, le patriarche est parvenu à la maturité ; il va s'éclipser du récit sacré, bien que ses jours doivent encore longtemps se prolonger. Désormais il a reçu et donné ce qu'il nous est utile de savoir. C'est pourquoi la Genèse ne fournira qu'un court résumé de ses dernières années. En cette circonstance mémorable, la parole messianique qui s'était fait entendre à Charan avant le départ, puis lorsque Dieu traite l'alliance, retentira une troisième fois.

Le premier but du sacrifice d'Isaac était d'exercer d'une manière extraordinaire la vertu du patriarche ; c'était ensuite de lui montrer nettement qu'il eût à se garder, lui et les siens, d'imiter les peuples voisins, entre autres les Phéniciens et les Moabites, qui offraient leurs enfants en holocauste à Moloch. Cruelle obligation, imposée par les dieux sanguinaires que l'homme s'était taillés à l'image des passions humaines, quand il avait laissé s'obscurcir en lui l'idée primitive du Dieu tout-puissant ! La récompense sera proportionnée à la soumission d'Abraham. Dieu lui redit une dernière fois par son ange les deux promesses terrestres : d'abord celle d'une postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel ou le sable du bord de la mer ; ensuite celle du pays de Canaan ou des portes des villes de ses

[1] 2 Sam. 7 : 13-16.

ennemis. Ces bienfaits sont couronnés par la magnifique parole : « Toutes les nations de la terre voudront être bénies en ta postérité, parce que tu as obéi à ma voix [1]. » Voilà Abraham dûment averti que la bénédiction promise sortira de lui par sa postérité. Les termes de ce troisième message nous reportent d'ailleurs à ceux du premier, formulé à Charan. Ils sont les mêmes, sauf l'expression « en ta postérité » remplaçant, pour les expliquer, les mots « en toi. » Cette annonce n'en a pas moins un cachet très spécial. En effet elle est donnée sous le sceau du serment. L'ange commence ainsi : « Je le jure par moi-même, parole de l'Eternel [2] ! » Ce serment, inouï de la part de Dieu, prêté par l'ange au nom de Dieu, imprime un relief particulier aux trois promesses qui allaient être répétées ; il est certain que cette solennité voulue était en plein accord avec le caractère extraordinaire de l'acte qui venait d'être accompli par Abraham.

Nous ne nous étonnerons pas de voir ce serment si remarquable souvent rappelé dans la suite. Il l'est par Abraham, quand il envoie Eliézer à la recherche d'une compagne pour son fils [3] ; par Joseph à ses frères au moment de sa mort [4], par Moïse au peuple d'Israël [5]. L'Eternel en fait souvenir Isaac [6] ; il le mentionne à Moïse, après le péché du veau d'or [7], comme après l'acte d'incrédulité d'Israël re-

[1] Gen. 22 : 18. — [2] Gen. 22 : 16. — [3] Gen. 24 : 7. — [4] Gen. 50 : 24. — [5] Ex. 13 : 5. — [6] Gen. 26 : 3. — [7] Ex. 33 : 1.

fusant d'entrer en Canaan[1]. Jérémie rappelle aussi le serment de l'Eternel[2]. Enfin l'auteur de l'épître aux Hébreux en tire une leçon de confiance dans la fermeté et l'immutabilité des résolutions divines[3]. Il ressort de tout cela qu'il y avait là un langage prémédité.

Le récit nous laisse entendre que cette communication nouvelle se produisit en plein jour. Elle suit en effet l'intervention par laquelle Dieu a arrêté le bras du père, levé pour frapper. Alors l'ange de l'Eternel avait une première fois appelé Abrabam du haut de la nue. Est-ce en vision ? Ou bien y eut-là une voix réelle, avec un son véritable ? Il est difficile de le savoir. Quoi qu'il en soit, la parole du message messianique et des deux promesses terrestres qui l'accompagnent, remplit un second entretien de l'Etre céleste avec Abraham, succédant dans le texte immédiatement au premier. Ce second entretien est introduit par une formule presque identique : « L'ange de l'Eternel appela des cieux Abraham[4].... » Nous en concluons que le serment par lequel s'ouvre la seconde communication est donné de la même manière que la première, soit en vision et en extase, soit par une voix extérieure, capable de frapper d'autres oreilles s'il y en avait eu là. Dans le second cas nous nous trouverions en présence d'un phénomène analogue à celui de la venue des trois anges qui s'arrêtent

[1] Nom. 14 : 23. — [2] Jér. 32 : 22. — [3] Héb. 6 : 13. — [4] Gen. 22 : 11. Cf. verset 15.

devant la tente d'Abraham à l'heure de la chaleur du jour, s'asseyent sous un arbre de la chênaie de Mamré, mangent et boivent devant leur hôte, sont vus ensuite de Lot et des habitants de Sodome.

Nous l'avons dit, la vision et le songe ont quelque rapport. Si la vision s'oppose à l'hallucination, fantaisie involontaire de l'esprit humain, dans l'état de veille, le songe s'oppose au rêve, création spontanée de ce même esprit, plongé dans le sommeil. Tous deux, songe et vision, se distinguent par un caractère commun de ce qui en est la contrefaçon : ils sont l'œuvre d'un agent du monde invisible. Quelquefois l'agent se montre, se nomme, soit ouvertement, soit de manière à atteindre seulement des sens doués momentanément d'une acuité particulière. Parfois il se borne à faire sentir sa présence. Quelquefois il s'exprime clairement, dans la langue de l'homme. Parfois il veut qu'on interprète son message et le revêt d'une suite de représentations ou d'images.

Nous nous faisons quelque idée du songe et par lui de la vision, grâce au rêve. Le songe est le rêve sérieux, se marquant d'une profonde trace dans le souvenir, s'accompagnant de l'impression qu'il est un avertissement d'un être supérieur. Aujourd'hui encore Dieu parle parfois de cette manière. De même que notre expérience chrétienne peut à certains moments nous laisser entrevoir ce qu'est l'inspiration, elle jette à certains moments quelque lumière sur le domaine du songe et dès lors sur la vision, qui est une sorte de songe intervenant

dans la veille. On a raconté l'histoire de ce nègre de la Guyane hollandaise, Jean King, surnommé l'apôtre des Bois, qui reçut souvent, en songe et même de plein jour dans des visions, la connaissance de secrets, d'événements futurs, enfin des ordres lui indiquant ce qu'il avait à faire, les tribus qu'il devait visiter. « Tout y tend, a-t-on dit de ces révélations étranges, à un seul but, à l'établissement du royaume des cieux dans le pays des Bois[1] ! » Comme il se trouvait à la ville voisine de son village auprès des missionnaires, il vit, trois semaines durant, chaque nuit un homme qui lui tint ce langage : « Ce n'est pas un rêve tel que d'autres en ont. Je suis le messager de Dieu qui m'a envoyé vers toi. » Puis le personnage l'invitait à construire une chapelle ; il lui en donnait le plan : un octogone de palissades, couvert de feuilles de palmier, surmonté d'une croix. Ce nègre avait aussi des visions : parfois il perdait tout à fait connaissance et s'entretenait alors avec d'invisibles interlocuteurs. Dans la vision, l'impression est en effet parfois telle que la vie semble se retirer momentanément du corps. Le prophète Daniel est malade après une longue vision[2].

En d'autres circonstances, celui qui reçoit une vision gardera sa pleine connaissance. Le quaker français, Etienne de Grellet, raconte le trait suivant

[1] *Chrétien évangélique* du 20 mai 1895 ; *Jean King, l'apôtre du pays des Bois*, par E.-A. Senft.

[2] Dan. 8 : 27.

qui se passe en 1798. Il avait appris à New-Jersey que la fièvre jaune avait éclaté à Philadelphie. « Etant, dit-il, recueilli devant le Seigneur, je sentis passer en moi un grand frisson et des douleurs violentes... Je restai pourtant en communion avec Dieu. Au bout d'un moment une voix secrète me dit : « C'est ainsi que la fièvre jaune se manifeste ; retourne dans la ville et soigne les malades ; c'est » ainsi que tu seras toi-même saisi de ce mal. » Mon malaise se dissipa et je partis pour Philadelphie... Le 25 août, dans la soirée, j'étais prosterné devant Dieu, lorsque je fus saisi des mêmes malaises... Je fus dans un danger si imminent que mon cercueil fut commandé... Pendant toute cette maladie, je ne perdis jamais ma connaissance : un jour, croyant sentir arriver la mort, je me tournai sur le côté, lorsqu'une voix secrète mais puissante me dit : « Tu ne vas pas mourir, mais vivre, ton œuvre n'est » pas encore finie. » Alors les extrémités de la terre, au-delà des mers, me furent montrées comme étant le lieu où je devais travailler plus tard pour annoncer l'Evangile. » Ainsi parle ce chrétien, qui regretta de ne pas mourir alors, tellement son âme était inondée de joie, qui guérit, fit de nombreux voyages missionnaires en Amérique, en Europe, parcourant presque tout notre continent. Il entendait la voix secrète dans un recueillement extatique, qui ne le privait nullement de sa connaissance[1].

[1] *Vie d'Etienne de Grellet*, par Mme Abric-Encontre. Paris, Grassart, page 26 et suivantes.

Si la vision est au-dessus du songe, parce qu'elle survient dans la veille et par là même revêt un aspect plus étonnant, le message apporté par une apparition se mouvant devant tous, par une voix perceptible à tous, est plus miraculeux encore. Au surplus, en plus d'une circonstance, il sera malaisé de distinguer la vision de l'apparition. Il arrive en effet que la vision se lie à quelque manifestation sensible. Lors d'une vision de Daniel, ses compagnons, qui ne la voient point, sont sous le coup d'une frayeur mystérieuse et courent se cacher [1]. En ce dernier cas, il est assez difficile de dire si la figure éblouissante contemplée par le prophète est perçue par ses sens, qui auraient pris une finesse nouvelle, ou si elle est projetée devant son imagination, qu'aurait saisie une influence divine.

Abraham, l'ami de Dieu, a probablement connu les trois modes extraordinaires de contact avec le monde invisible que nous venons d'énumérer : songe, vision, apparition. Du moins a-t-il été favorisé, on n'en peut guère douter, des deux derniers. Joignez-y à certains moments des mouvements de l'Esprit, qui ne sont point mentionnés, mais qui ont dû exister, et nous aurons dit que le patriarche a joui des moyens exceptionnels employés par Dieu pour communiquer avec les hommes.

A cet égard déjà Abraham annonce Jésus-Christ. De celui-ci sans doute il n'est pas dit qu'il ait connu la manifestation quelque peu élémentaire du songe.

[1] Dan. 10 : 7.

Mais il n'est pas dit non plus qu'il l'ait ignorée. Je ne trouve pas improbable qu'il en ait joui dans sa jeunesse. Cette supposition, je l'exprime d'ailleurs, on le comprend, avec une extrême réserve. Il n'est pas dit non plus que Christ ait eu des visions. La question a été agitée à propos de trois scènes de sa vie : le Baptême, la Tentation, la Transfiguration. A supposer que le Prince des ténèbres se soit montré sous une forme perceptible à des sens affinés dans la Tentation, il est difficile de considérer la montagne d'où il montre les royaumes du monde et leur gloire autrement que comme un tableau offert en vision, car dans la réalité il n'existe pas de telle montagne. Je crois en échange que, dans le Baptême et la Transfiguration, il y a eu un phénomène accessible à la perception ordinaire. Vivant habituellement par le cœur dans l'invisible, Jésus a bien pu entendre et voir des choses que n'entendaient point et ne voyaient point les disciples, comme aussi connaître le ravissement. Il reste pourtant que Dieu lui a surtout parlé par le mouvement intérieur, dans lequel l'âme reste plus libre, plus active. Si Jésus est le plus grand des prophètes, il en est certainement le plus humain par son mode de communication avec Dieu.

Avant de laisser Abraham, nous avons encore à indiquer les circonstances typiques de sa vie. Nous n'avions point à nous livrer à cet examen à l'égard de Sem, car nous ne savions rien de lui que l'unique parole le concernant dans la bénédiction de Noé.

Abraham en revanche se meut presque dans la pleine lumière de l'histoire.

Nous commencerons par dire que le cadre extérieur de la vie d'Abraham n'offre pas des analogies aussi frappantes avec la vie de Christ que certaines parties de la biographie d'Hénoc ou de celle de Noé. Il n'est pas monté au ciel comme le premier. Il n'a pas, comme le second, été appelé à sauver une race. Il est un précurseur de Christ, surtout par les dispositions du cœur.

Grâce à sa foi pleine d'initiative, de courage, de patience et d'espérance, Abraham est vraiment de la lignée des témoins de Jésus. Ne faut-il pas encore citer son zèle dans la prière, ses intercessions en faveur de Sodome, série de requêtes se dépassant et se complétant l'une l'autre, où son ardente charité profite ingénieusement de chaque avantage concédé par Dieu, pour obtenir plus? Enregistrez aussi à titre d'exemple son attente si longue d'un fils, dont la naissance n'aura lieu que vingt-cinq ans après l'annonce d'une postérité. Mais nous aurions surtout à nous arrêter devant ses renoncements. Ils commencent au départ de Charan, se poursuivent dans sa séparation d'avec Lot, atteignent leur apogée au sacrifice d'Isaac. C'est dans ce dernier trait que la position extérieure d'Abraham, obligé d'immoler ce qu'il a de plus cher, se joint aux dispositions, pour l'élever à la hauteur des plus grands types. Seulement sur la colline de Morija, il représenterait l'amour invisible et paternel qui a souffert

en offrant Jésus, plutôt qu'il ne représente Jésus lui-même. C'est l'honneur d'Abraham de faire naître en nous la pensée de Celui qui a conçu dès avant les siècles le drame de Golgotha. A Isaac d'autre part, soumis jusqu'à la mort, sera dévolu le privilège de nous peindre le rôle de Jésus.

La transmission de l'oracle à Isaac et à Jacob.

Isaac nous a fait songer à l'agneau du sacrifice. Cet emploi correspond à la nature du second ancêtre des Juifs. Celui-ci fut avant tout un pacifique, même avec quelque exagération. Chez lui, on n'admire point au même degré que chez Abraham l'énergie active. Sa carrière a quelque chose d'effacé. En premier lieu Isaac semble, à plus d'une reprise, vouloir imiter son père ; il le copie dans l'une de ses faiblesses, quand, dans un séjour chez les Philistins, il fait passer Rebecca pour sa sœur ; il le copie encore, lorsqu'il traite alliance avec les Philistins. Il ne paraît pas en second lieu avoir gouverné sa maison avec la fermeté qu'il avait eue sous les yeux ; il se produit sous sa tente des dissentiments entre Esaü et Jacob. Après cela, il avait à conduire des caractères particulièrement difficiles. Malgré tout, il a une piété véritable, digne à bien des égards d'être imitée. Il la montre dans son support envers les Philistins, lorsqu'ils lui cherchent querelle[1]. C'est un homme de prière : il demande

[1] Gen. 26 : 14 à 22.

à Dieu une descendance[1] qu'il aura, lui aussi, longuement à attendre, vingt ans. Sa crainte de Dieu se manifeste dans l'usage solennel qu'il fait du nom de l'Eternel, en certaines circonstances importantes de sa vie[2]. Il connaît Dieu comme son Dieu, tout en éprouvant devant lui un sentiment particulier de frayeur[3]. De son côté Dieu considère Isaac comme son serviteur. Il s'appellera plus tard, en parlant à Moïse du sein du buisson ardent, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Aussi Isaac est-il l'héritier de la triple promesse accordée à son père. Elle lui est répétée, une unique fois il est vrai, pendant la famine qui l'obligea à séjourner chez les Philistins. Abraham était mort; Isaac avait besoin d'un encouragement dans la vie de pèlerin qu'il était appelé à mener. Au moment où sévit la disette, Dieu parle à Isaac et lui dit : « Ne va pas en Egypte... Je tiendrai le serment que j'ai fait à Abraham ton père. Je multiplierai ta postérité comme les étoiles du ciel; je donnerai à ta postérité toutes ces contrées; et toutes les nations de la terre voudront être bénies en ta postérité, parce que Abraham a obéi à ma voix et qu'il a observé mes ordres, mes commandements, mes statuts et mes lois[4]. » Nous retrouvons dans ce message les trois promesses adressées ensemble à réitérées fois à Abraham et qui seront réunies aussi pour Jacob.

[1] Gen. 25 : 21. — [2] Gen. 26 : 22, 25. — [3] Gen. 31 : 54; cf. Gen. 27 : 33. — [4] Gen. 26 : 2-5.

La forme de l'annonce messianique est ici, pour l'essentiel, identique à celle qui avait été employée lors du sacrifice d'Isaac : « Toutes les nations de la terre voudront être bénies en ta postérité[1]. » On remarquera que, lorsque Dieu avait parlé pour la première fois à Abraham, il s'était exprimé un peu autrement ; il avait dit : « seront » au lieu de « voudront » — « toutes les familles de la terre seront bénies en toi[2]. » Quant au fond c'est toujours la même idée. D'abord dans les deux cas il est question d'une bénédiction réservée aux païens ; ensuite la promesse la plus récente est évidemment destinée à rappeler les plus anciennes ; enfin entre vouloir être béni et être réellement béni, entre désirer participer à une bénédiction et y avoir part, la différence se réduit à une nuance. Puisque les termes en question s'offrent à nous tour à tour dans une promesse de Dieu dictée par la miséricorde, il est bien évident qu'ils sont à peu près équivalents, car qu'est-ce qui empêcherait Dieu de donner sa bénédiction à ceux qui soupireront après elle ? La principale, la grande condition du salut, au regard de Dieu, n'est-ce donc pas toujours le désir ardent de recevoir la grâce, le cœur bien disposé, en un mot le vouloir ?

Nous ne craindrons pas d'ajouter que des interprètes ont parfois traduit la formule de la première

[1] Gen. 22 : 18.
[2] Gen. 12 : 3.

bénédiction accordée à Abraham, en se servant des termes employés incontestablement dans la bénédiction du sacrifice d'Isaac, comme dans celle qui s'adresse plus tard à Isaac et qui fait l'objet de l'examen présent. Reuss, à ce moment déjà, lit le texte de la manière suivante: « Toutes les tribus de la terre se souhaiteront ton bonheur[1]. » Le goût du parallélisme, le besoin de trouver dans toutes les communications accordées au patriarche une même expression n'est sans doute pas étranger à cette version, car la langue originale offre réellement une forme verbale particulière en ce passage, première mention d'une bénédiction intéressant les nations. Nous reverrons la forme verbale en question, pour laquelle nous préférons la traduction « seront bénis », dans la transmission de la bénédiction à Jacob. Supposons néanmoins que la promesse divine dût se limiter toujours à un simple souhait de bonheur. On pourrait se demander alors : Dieu n'a-t-il pas choisi ce mode de parler, simplement pour marquer mieux l'empressement des nations à recevoir la bénédiction, quand celle-ci descendra sur elles de l'Israël fidèle? La participation de la gentilité au règne du Messie serait toujours implicitement sous-entendue. Ce qui n'est pas sous-entendu en revanche, ni dans une forme verbale, ni dans l'autre, c'est la grandeur de la grâce descendue sur Abraham, sur sa race, en des proportions telles qu'elle attire tous les regards. Avec quelle exactitude la

[1] La Bible. — L'Histoire sainte et la Loi, par Edouard Reuss.

perspective correspond à ce qui s'est passé, à ce qui se passe dans le monde chrétien, cette gentilité d'autrefois partiellement convertie, que nous avons sous les yeux, et dont les pensées, les prières vont à un Juif, portant un nom juif, le nom de Jésus, à un Juif élevé à la droite de Dieu !

Nous nous arrêterons encore devant les derniers mots de la répétition du message à Isaac. Dieu donne en ces mots, à Isaac, un motif de l'élection de sa postérité, et ce motif est sa parenté avec Abraham. « Toutes les nations de la terre, lui a dit Dieu, voudront être bénies en ta postérité, parce qu'Abraham a obéi à ma voix. » Ainsi le souvenir de son père protègera Isaac comme une ombre tutélaire. Cette solidarité dans la position devant Dieu du chef et de la famille issue de lui, est dans cette histoire un symbole ajouté à tant d'autres. Elle appelle immédiatement en notre mémoire la solidarité qui unit à Christ, comme à un chef spirituel, les croyants régénérés par sa parole.

La précieuse promesse n'approchera ni une seconde ni une troisième fois d'Isaac. D'autres communications pourront lui être faites le concernant, concernant sa postérité[1]; il n'entendra plus nommer la consolation suprême. Quand, animé de l'esprit prophétique, il bénira involontairement Jacob, tout en croyant bénir Esaü, il n'appellera point parmi les bénédictions invoquées le bienfait messianique. Comme il se figure avoir devant lui Esaü,

[1] Gen. 26 : 24.

dont il connaît bien l'esprit charnel, peut-être craint-il d'élever son regard aussi haut que d'autres l'ont fait, à ce soir de l'existence, où souvent les portes de l'avenir se sont ouvertes devant l'œil des hommes de Dieu.

C'est Dieu qui voudra transmettre à Jacob le grand oracle et ranger en même temps le troisième des pères du peuple élu parmi les ancêtres de la race messianique.

Une question se pose à propos des révélations de l'Eternel à Jacob. Nous la traitons immédiatement, parce qu'elle nous permettra de dire en quoi ce patriarche a été, comme ses prédécesseurs, l'un des précurseurs de Christ. Pourquoi ce fils de Rebecca, ce jeune homme rusé qui débute dans la vie en trompant son vieux père aveugle est-il le préféré de la Providence? Qu'il ait été dès avant sa naissance choisi pour devenir le porteur de la promesse, ainsi que nous le lisons[1], rien là d'étonnant. La liberté de Dieu a sa place dans l'histoire; elle trace d'avance à chacun sa tâche, sa position, tout en ménageant aux plus humbles des compensations qu'il dépend d'eux de toucher. Au reste, quand Jacob est désigné avant sa naissance en qualité de chef de la race élue, il n'a point encore montré son caractère, il ne l'a point encore formé lui-même. Il lui appartient de devenir plus digne de la faveur divine. La justice de Dieu ne saurait donc être mise en cause dans ce choix antérieur à tout acte humain de l'in-

[1] Gen. 25 : 23. Cf. Rom. 9 : 11-13.

téressé, du moins si l'on admet avec nous que la liberté de ce dernier était sérieuse, qu'il pouvait se déterminer pour le bien. N'oublions pas en outre qu'auparavant déjà il avait plu à Dieu de laisser de côté l'aîné et avec lui le droit d'aînesse si honoré chez les anciens, en faisant d'Isaac au détriment d'Ismaël l'héritier légitime. La seule chose qui pût surprendre, c'est que Dieu ait gardé, maintenu sa bienveillance envers Jacob une fois celui-ci coupable de sa double trahison envers Isaac et Esaü; c'est que Dieu ait même comblé Jacob de très nombrenses communications!

Je répondrai que, s'il y a dans l'histoire sacrée une vie où règne la loi du talion, c'est celle de Jacob. Trompeur, il est trompé par Laban qui lui donne en mariage Léa au lieu de Rachel, qui lui change vingt fois son salaire; par ses fils, lorsqu'ils lui font croire que Joseph a été tué. Il passe par toute une série d'angoisses, dont les premières sont la suite de sa perfidie. Il est exilé de la maison paternelle, éloigné de sa mère, de son père. Privé de l'opulence du foyer où demeurera le frère qu'il a jalousé, il s'en ira seul au travers du monde, en quête d'un oncle cupide; plus tard il sera poursuivi à main armée par Laban, il redoutera la rencontre d'Esaü; il aura à porter avant le deuil de Joseph celui de Rachel, l'épouse bien-aimée. Des violences, le déshonneur se glissent dans sa famille. Agé, il est obligé de laisser Siméon en otage, de se séparer de Benjamin, il faut qu'il aille finir ses jours en Egypte, loin de la terre

promise. Aussi dira-t-il au Pharaon que ses jours ont été mauvais. C'est cette multiplicité de traverses qui appellent sur lui les compassions d'en haut.

Beaucoup châtié, Jacob est beaucoup secouru; même il est beaucoup aimé. Ce n'est pas, on le comprend, uniquement à cause des punitions qu'il a provoquées. S'il n'avait profité de ses malheurs, la justice aurait suivi son cours à son égard, sans donner au même degré place à la miséricorde. Tout d'abord Jacob a de nobles côtés, de la tendresse, de la sensibilité; il s'attacha à Rachel d'une manière touchante. Il sera dès lors, autrement qu'Esaü, accessible aux émotions religieuses. Après la glorieuse vision de Béthel, où il voit les anges monter et descendre sur une échelle, vous l'entendez s'écrier avec un frémissement religieux: « Certainement l'Eternel est en ce lieu, et moi je ne le savais pas!... Que ce lieu est redoutable! C'est ici la maison de Dieu, c'est ici la porte des cieux[1]! » Il se montre donc saisi tout à la fois de respect et crainte.

Son abandon à Dieu n'est cependant pas encore complet, c'est ce dont témoignent les conditions mises au vœu qu'il a formé de servir l'Eternel: « Si, dit-il, Dieu est avec moi et me garde pendant ce voyage... je te donnerai la dîme de tout ce que tu me donneras[2]. » Il finira toutefois par se courber avec humilité sous la main du Tout-Puissant qu'il a naguère gravement offensé. La grande crise de sa vie spirituelle se passe lors de la lutte du gué de

[1] Gen. 28 : 16, 17. — [2] Gen. 28 : 20-22.

Jabbok. La veille, à la nouvelle de l'approche d'Esaü, il a commencé par adresser à Dieu des supplications. En sa fervente prière il se déclare trop petit pour toutes les faveurs dont Dieu l'a comblé; puis il expose ses craintes et rappelle à Jéhovah ses promesses[1]. Le lendemain, la nuit venue, il cherche la solitude, sans doute pour prier une nouvelle fois. A ce moment a lieu la lutte mystérieuse et symbolique[2]. Elle ne s'accomplit point dans une vision, mais à la suite de l'apparition d'un être divin descendu dans la sphère de nos sensations, à la suite de l'intervention de celui qui ailleurs s'appelle l'ange de l'Eternel[3], qui représente l'Eternel lui-même. Cet ange s'est montré sous une forme palpable à la chair, puisque Jacob sort tout meurtri de son combat avec lui. Ne garde-t-il pas une hanche déboîtée, ce qui indique un coup violent, véritablement asséné? Nous sommes bien en présence d'une apparition sensible. Mais l'arme principale de Jacob en ce duel, où il a bientôt fait de deviner la nature de son adversaire, c'est la prière. Osée a admirablement interprété le tableau de la Genèse, lorsqu'il écrit de Jacob.

« Il lutta avec l'ange et il fut vainqueur ;
Il pleura et lui adressa des supplications[4]. »

Qu'il faille chercher là, dans cet assaut spirituel de la prière, la force à laquelle Jacob dut son salut,

[1] Gen. 32 : 9-12. — [2] Gen. 32 : 24-32. — [3] Gen. 21 : 17 ; 22 : 15; Ex. 14 : 19, cf. Ex. 23 : 20-22; Jos. 5 : 13-15. — [4] Os. 12 : 5.

c'est ce qui ressort du dénouement rapporté par la Genèse. Quand le fugitif saisit son adversaire désormais reconnu par lui, en lui criant : « Je ne te laisserai point aller que te ne m'aies béni, » ne laisse-t-il pas la conviction que son étreinte est celle de la requête ardente mais confiante? Au combat visible s'est donc mêlé bientôt un invisible combat, dont l'autre n'était que l'image, celui de l'âme angoissée qui se repent, implore, demande grâce.

Tout a été mystérieux dans l'apparition de l'inconnu, se levant soudain devant Jacob comme une personnification redoutable du courroux qu'il sent gardé par Dieu contre son serviteur; cette intervention paraît naturellement venir d'en haut à celui qui a déjà reçu autrefois en songe la visite des anges et remarqué dans sa vie les traces d'une invisible action.

La résistance de son ennemi a parlé d'abord à Jacob de l'irritation conservée par Dieu ; il a la certitude que son adversaire plus fort que lui l'épargne, qu'il échappera seulement en le fléchissant. Par là même il a été amené à s'adresser à Dieu avec larmes au sujet de l'angoisse qui remplit son cœur : la crainte d'Esaü. Le coup dont il portera jusqu'au bout la trace sera le symbole de la blessure mortelle reçue en cette nuit par sa propre justice, par son habitude de recourir à des moyens humains. Il revient de cette fournaise un autre homme, un homme selon Dieu : Israël, le vainqueur de Dieu par l'humiliation et la prière, et non plus Jacob, le supplanteur.

Il aura encore de terribles épreuves, mais ce seront les coups d'un ami, apportant avec eux la vertu du support, propres à achever l'œuvre du gué de Jabbok, du mémorable combat à la fois matériel et spirituel.

Si donc jamais, en une heure qui ne s'oublie point, Jacob comme Isaac, comme Abraham, a préfiguré le Messie, c'est en ce combat. Le Messie qu'il annonce est l'homme des douleurs de Gethsémané, qui se présentera avec des cris et des larmes, « des prières, des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort[1] », ainsi que s'exprime l'auteur de l'épître aux Hébreux; il est l'image du grand Intercesseur qui souffrira l'agonie avant d'être exaucé et délivré de ce qu'il craignait.

Dans son combat, Jacob ressemble à Jésus non seulement par les dispositions, mais par l'attitude extérieure, par les meurtrissures physiques. Jacob reçoit un heurt qui fait sortir la hanche de son alvéole; Jésus est tellement accablé, qu'il y a des gouttes de sang sur son front.

Le don de la promesse messianique a joué un rôle pour ce développement spirituel, qui nous a permis de placer finalement Jacob à côté d'Abraham, d'Isaac et de Joseph, d'en faire l'un des types de Celui qui viendra. La promesse a saisi une volonté partagée, l'a invitée indirectement à se consacrer, l'a inclinée à la piété, à l'adoration. Le message était descendu à l'instant propice, une nuit que le jeune

[1] Héb. 5 : 7.

exilé, en route pour Charan, s'était endormi dans l'amertume de son isolement, n'ayant pour chevet qu'une pierre. Des symboles expressifs avaient d'avance rehaussé l'effet de la divine parole. Je sais peu d'emblèmes plus encourageants que cette échelle familière, dont le pied a été posé tout près de lui sur le sol, qui s'élance de la terre vers les hauteurs des cieux, qui apparaît animée d'un va et vient d'anges, montrant l'Eternel ou l'Etre divin, son délégué, au sommet. Qui n'a souhaité d'avoir une fois un songe pareil? Jésus s'est approprié l'image, quand il a dit à Nicodème: « Vous verrez désormais le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'homme[1]. » Le symbolisme du songe s'appliquait tout particulièrement à Jésus, puisque ce dernier soutint des relations constantes avec le monde céleste, mais il s'applique en quelque mesure à tout croyant fidèle. Tout enfant de Dieu n'entend-il pas le Père céleste lui parler par l'Esprit; ne se sait-il pas environné des envoyés invisibles de l'Eternel? Quoi qu'il en soit, cette révélation symbolique, accordée à Jacob, fait déjà de lui un précurseur et un type de notre Seigneur Jésus-Christ.

Ces images devaient contribuer à graver dans la mémoire du pèlerin, en route pour la Mésopotamie, l'espérance messianique dont la voix se fera entendre pendant la vision. L'Etre divin qui se tenait au haut de l'échelle ne resta point muet. Il répéta les trois affirmations, les trois promesses constituant

[1] Jean 1 : 52.

dans leur ensemble la bénédiction patriarcale: don d'un pays, don d'une postérité, don d'une grâce excellente, répandue de la race sur tous les peuples de la terre. Jacob connaissait sans doute les trois glorieux messages, pour les avoir recueillis de la bouche de son père : « Je suis l'Eternel, ainsi parle l'Etre divin, le Dieu d'Abraham, ton père et le Dieu d'Isaac. La terre sur laquelle tu es couché, je la donnerai à toi et à ta postérité. Ta postérité sera comme la poussière de la terre ; tu t'étendras à l'occident et à l'orient, au septentrion et au midi ; et toutes les familles de la terre seront bénies en toi et en ta postérité[1].

La bénédiction messianique, nous le rappellerons, a ici pour nous la même forme que lors de la vocation d'Abraham. Nous ne découvrons pas dans l'original les termes « voudront se bénir », mais ceux-ci « seront bénies. » De la prévision d'un souhait de participation à la bénédiction, Dieu revient donc à la prévision d'une réelle participation à cette bénédiction. Pourquoi pas? Dieu tient en tous cas à montrer dans cette déclaration qu'il dit à Jacob ce qu'il dit aux pères. Considérez en effet les mots « en toi et en ta postérité, » vous y constaterez la juxtaposition pure des expressions employées naguère vis-à-vis d'Abraham et vis-à-vis d'Isaac, car au premier, Dieu avait dit « en toi[2] » et au second « en ta postérité[3]. » On ne saurait mieux marquer que

[1] Gen. 28 : 13-15. — [2] Gen. 12 : 3. — [3] Gen. 26 : 4.

c'est le double héritage d'Abraham et d'Isaac qui est reporté sur Jacob.

Pour Jacob, comme pour Isaac, quoique le premier doive entendre à réitérées fois la voix de Dieu, la promesse de l'avenir messianique ne descend qu'une seule fois. En échange, Jacob sera appelé à s'inspirer de l'oracle divin à la fin de sa vie, dans ses suprêmes paroles, à léguer le précieux dépôt à Juda.

La bénédiction de Jacob sur Juda.

Jacob a prononcé à deux reprises, d'abord sur un groupe restreint de ses descendants, ensuite sur tous ses fils, cette bénédiction finale par laquelle les patriarches, depuis Noé, donnaient volontiers à leurs enfants l'augure de leur avenir. La première fois, Jacob bénit exclusivement Joseph, puis ses petits-fils: Manassé et Ephraïm[1]. Chose très déplaisante à Joseph, il accorde au cadet la prééminence. Mais ce n'est point par erreur. En remplissant son office de voyant, il n'est pas, comme Isaac, tombé dans une méprise. Son esprit se meut au contraire en pleine clarté: « Je le sais, mon fils, je le sais, » répondra-t-il à Joseph qui croit que son père a pris par mégarde à Manassé ce qui appartient à l'aîné. La prospérité de la tribu d'Ephraïm, le rôle joué par elle dans l'histoire d'Iraël ont été en réalité beaucoup supérieurs à la destinée des descendants de Manassé.

[1] Gen. 48 : 3-20.

Jacob, en cette première bénédiction, lisait donc déjà à livre ouvert dans les futurs lointains. Peut-être la connaissance du caractère des deux enfants avait-elle pu lui inspirer de naturels pronostics. Il pouvait conclure d'eux à leurs successeurs avec quelque sûreté. L'influence héréditaire se fait toujours particulièrement sentir à certains moments de l'histoire, surtout lors de la formation de la race par l'action des premiers chefs, qui est plus grande sur leurs après-venants que l'action des personnalités ordinaires. D'ailleurs Jacob voyait, contemplait, par l'esprit. Au surplus la proximité du départ contribuait à ouvrir les yeux des hommes de Dieu, à élever ceux-ci jusqu'à la hauteur de la prophétie, parfois de la prophétie messianique. Tel fut le cas de Jacob, dans la bénédiction qu'il adressa à ses douze fils[1].

Cette bénédiction a une longueur inaccoutumée. A ce point de vue elle forme un contraste avec les paroles toujours brèves de l'antique prophétie. On a dès lors contesté l'authenticité du morceau. Mais cette longueur ne se justifie-t-elle pas par le fait que Jacob a devant lui douze fils au lieu de trois, comme Noé, ou de deux seulement comme Isaac? En fixant un moment son attention sur chacun d'eux, il aura nécessairement prononcé douze paroles, et voilà ce qui explique déjà, dans une certaine mesure, l'étendue de son discours. Si la bénédiction avait été composée après l'entrée en Canaan,

[1] Gen. 49 : 2-27.

ainsi qu'on l'a prétendu, elle renseignerait avec plus d'exactitude sur la situation future des tribus dans la terre promise. Or ses indications à ce sujet manquent souvent de précision. Par exemple Jacob montre Zabulon établi sur « la côte des mers... sur la côte des navires[1]. » La vérité est que Zabulon ne fut nullement appelé à confiner, lors du partage, à un rivage maritime. Il fut logé dans le voisinage seulement de la mer. Entre la mer, les Phéniciens et lui, il y avait encore Aser. Le même trait concernant Zabulon se remarquera dans la bénédiction de Moïse, et pour les mêmes raisons, car Moïse écrit encore avant l'établissement d'Israël en Canaan. On croit sans doute que Zabulon a étendu, après la division du pays, son territoire jusqu'à proximité des rivages situés entre le Carmel et la Phénicie. Toutefois les termes de la bénédiction ne parlent pas rien que d'une extension ; c'est d'une habitation qui semble tout entière adossée à la Méditerranée. Par conséquent l'observation subsiste, et il reste à croire qu'après l'événement on se fût exprimé avec plus de précision. Au reste la prophétie s'est réalisée dans une certaine mesure. La position de Zabulon, ainsi que celle d'Issacar qui lui est associé dans la bénédiction de Moïse pour les relations maritimes, a favorisé chez les deux tribus le commerce des objets apportés par les navires pas très loin d'elles. Ainsi Zabulon a habité d'une manière figurée près de la mer.

[1] Gen. 49 : 13.

Voici un autre indice de l'antiquité de la bénédiction prononcée par Jacob. Dans la portion qui concerne Lévi, il n'est parlé que des torts de Lévi; celui-ci est joint à son frère Siméon, et la dispersion des Lévites au sein d'Israël est présentée exclusivement comme un châtiment[1]. On sait que Siméon et Lévi s'étaient dans une circonstance fâcheuse distingués par leur violence sanguinaire, de manière à donner quelque inquiétude à Jacob[2]. Mais depuis l'intervention des Lévites en faveur de Dieu, lors de l'incident du veau d'or, leur position fut transformée du tout au tout; une bénédiction spéciale reposa sur eux. C'est leur belle conduite en cette affaire qui les fit choisir pour le service de l'Eternel[3]. Désormais Moïse ne les nommera plus qu'avec prédilection[4]. Le ton du morceau attribué par le rédacteur de la Genèse à Jacob nous reporte donc au moins avant Moïse. Ces faits sont significatifs.

A côté de l'indécision qu'on remarque dans quelques-unes des lignes tracées par le vieillard, quelle netteté pourtant dans la majorité des perspectives! La prééminence est refusée à Ruben, à cause de la forfaiture dont il s'est rendu coupable envers son père[5], et plus tard Ruben s'installera à l'orient du Jourdain, en dehors du pays proprement dit d'Israël, de telle sorte que son histoire sera presque séparée de l'histoire juive. Siméon et Lévi s'étaient signalés par l'extraordinaire vengeance qu'ils avaient

[1] Gen. 49 : 5-7. — [2] Gen. 34 : 25-30. — [3] Ex. 32 : 25-29. — [4] Deut. 33 : 8-11. — [5] Gen. 49 : 3, 4.

tirée des Sichémites, à la suite de l'affront fait à leur sœur ; ils seront dépouillés du droit d'aînesse, qui devait leur revenir, une fois Ruben exclu. Même une malédiction reposera sur eux : ils seront divisés, en punition du crime, à travers Israël. Eh bien, la tribu de Siméon reçut, outre un petit territoire au sud de la Palestine, des villes enclavées dans les possessions de Juda ; déjà très faible lors du dénombrement du désert, elle est allée en diminuant. Quant à Lévi, il fut doté, on le sait, de villes disséminées dans tout le pays de Canaan. Seulement son attitude correcte lors de l'adoration du veau d'or, tout en laissant subsister le châtiment, y adjoignit le privilège de représenter Israël dans le service de Dieu.

C'est à Juda qu'appartient la domination sur ses frères. Ajournons un instant encore l'examen de la prophétie messianique qui lui est adressée et qui fait pour nous l'intérêt particulier de cette bénédiction ; nous le verrons d'abord très largement pourvu de promesses temporelles. Il est comparé en sa force au lion repu, accroupi au milieu de son antre, à une lionne dont la colère est terrible ; il a les yeux rouges de vin, les dents blanches de lait. L'individualité de Juda exerçait un certain ascendant dans la famille de Jacob. C'est lui qui, pour empêcher la mort de Joseph, avait poussé ses frères à vendre celui-ci[1] ; c'est lui qui persuade Jacob de laisser Benjamin descendre en Egyte[2] ; c'est lui qui raconte

[1] Gen. 37 : 26. — [2] Gen. 43 : 8-11.

à Joseph, après que la coupe a été trouvée dans le sac de Benjamin, l'émotion de son père au départ du jeune frère et cherchera à attendrir son juge[1] ; lors de l'émigration de la famille en Egypte, Jacob envoie Juda annoncer à Joseph sa prochaine arrivée[2]. Ainsi Juda s'était peu à peu élevé sous les yeux de Jacob.

Il était aisé au père de trouver dans le passé du fils des présages d'avenir pour la descendance de ce dernier. Toutefois, si le patriarche n'avait écouté que son cœur, il aurait vraisemblablement accordé le premier rang à Joseph, le fils de sa dilection. C'est l'Esprit de Dieu qui élève Jacob complètement au dessus de lui-même, qui l'a conduit à attacher aux signes de la prééminence de Juda l'importance qu'ils méritaient d'avoir. Quelle confirmation les faits postérieurs n'ont-ils pas donnée à ces prévisions inspirées ! La tribu de Juda est déjà la plus nombreuse lors du premier dénombrement[3]. Elle est la première désignée dans l'ordre adopté au désert pour les campements et les marches[4]. Au temps des Juges, elle se distingue par son ardeur guerrière[5]. Un savant écrivain a dit de Juda à cette époque : « A suivre sa marche, ses progrès, à considérer sa tendance à l'autonomie, on peut deviner déjà qu'il devancera les autres fils de Jacob et qu'aucune transformation politique ne sera durable s'il n'en est le pivot. » C'est la tribu de Juda qui, au temps de

[1] Gen. 44 : 16-34. — [2] Gen. 46 : 28. — [3] Nomb. 1 : 27. — [4] Nomb. 2 : 3 ; 10 : 14. — [5] Jug. 1 : 17-20 ; 20 : 18.

David, fournira à Israël la tige de sa maison royale. Le territoire de Juda eut d'ailleurs plus tard les meilleurs vignobles, ainsi que d'excellents pâturages.

Les données concernant les derniers fils de Jacob ne sont pas moins admirables. Malgré un certain vague que nous avons relevé dans l'indication des frontières de Zabulon, la position de cette tribu est suffisamment déterminée, puisqu'elle est placée au nord, dans la direction de Sidon[1]. Issachar est appelé par Jacob un âne robuste, habitant une contrée magnifique[2]: il aura en effet en partage la riche plaine d'Esdrélon. Jacob a encore l'intuition des entreprises de Dan[3], des résistances de Gad[4], qu'il représente exposé à l'orient du Jourdain aux incursions des pillards, de la fertilité du territoire qui sera adjugé à Aser[5], du caractère et des dons particuliers des habitants de Nephtali[6]. Après la bénédiction particulière qui avait été naguère accordée à Ephraïm, nous ne nous étonnons point d'entendre Jacob s'étendre ici longuement sur la prospérité de Joseph[7]. Il termine en mentionnant les qualités guerrières qui ont été plus tard appréciées chez Benjamin[8]. Or les vertus militaires des Benjamites se montrent dans la guerre civile qu'ils soutiennent à eux seuls contre les autres tribus, à la suite de la triste affaire du lévite d'Ephraïm[9]; de plus Saül sera originaire de Benjamin et l'élite[10] des guerriers

[1] Gen. 49 : 13. — [2] Vers. 14, 15. — [3] Vers. 16, 17. — [4] Vers. 18, 19. — [5] Vers. 20. — [6] Vers. 21. — [7] Vers. 22-26. — [8] Vers. 27. — [9] Jug. 20 : 14-16. — [10] 1 Chron. 12 : 1-7.

de David sera composée de soldats de Benjamin. En tout cela paraît la longue portée du regard prophétique.

Arrêtons-nous maintenant sur la prophétie messianique, contenue dans cette bénédiction. On la trouve dans les mots adressés à Juda, après une première annonce de sa domination sur ses frères et la comparaison avec le lion accroupi, avec la lionne, déjà citée :

« Le sceptre ne s'éloignera point de Juda,
Ni le bâton souverain d'entre ses pieds,
Jusqu'à ce que vienne le repos,
Et que les peuples lui obéissent[1]. »

Le mot hébreu, traduit par « repos » dans la version à laquelle nous empruntons ces lignes, est celui de Silo. Une ville de Canaan, située dans le territoire d'Ephraïm, portait ce nom. Aussi plusieurs traduisent-ils : « Jusqu'à ce qu'on vienne à Silo. » Le texte permet, croyons-nous, cette construction de la phrase. D'autres, employant la même construction, préfèrent traduire : « Jusqu'à ce qu'on vienne au repos. » Ces deux traductions font dire à Jacob que Juda l'emportera sur les autres tribus soit jusqu'à l'arrivée à la ville même de Silo, soit jusqu'à l'entrée en Canaan qui est la terre du repos. Toutes deux assurent donc une assez courte durée à la promesse faite à la tribu royale; selon elles, la domination de Juda n'aurait pas dépassé le voyage dans

[1] Gen. 49 : 10.

le désert. Ce qu'il y a à objecter, c'est que justement après la conquête Juda prend le sceptre en Israël, le vrai bâton du commandement.

On a donc recouru à une autre construction, également possible au point de vue grammatical : « Jusqu'à ce que vienne le Silo, » ou comme dit la version employée par nous : « Jusqu'à ce que vienne le repos. » Seulement il s'agit de bien savoir de quel Silo ou de quel repos Jacob veut parler? Serait-il encore question du repos de Canaan ou de la ville de Silo? Nous aurions, alors, sous une autre forme, il est vrai, identiquement le sens de tout à l'heure; nous aurions une phrase analogue à celle-ci : jusqu'à ce que se montre à l'horizon la ville de Silo, jusqu'à ce que se montre à l'horizon le repos de Canaan. Et nous nous heurterions à la même objection d'une perspective trop mesquine, infiniment trop étroite pour la grandeur du privilège annoncé par Jacob, privilège qui consiste en un sceptre, en un bâton de commandement.

A nos yeux il convient dès lors d'entendre par ce repos à tout le moins le repos messianique. N'est-il pas attendu de longue date, dès les premiers jours du monde, depuis la promesse d'une victoire sur le serpent, depuis l'oracle d'Eden? En fait, la paix de l'Evangile a été le plus beau fruit de la supériorité de Juda, puisque Jésus fut un fils de Juda.

Mais il y a plus. Nombre de commentateurs ont personnifié ce repos messianique. Ils entendent cette expression dans ce sens : l'homme qui procure

le repos, le pacificateur. Le nom donné à Noé, qui signifie proprement repos et personnifie déjà la délivrance espérée, l'exclamation de Lémec, saluant par ce nom dans son enfant un libérateur et un membre de la sainte lignée, sont là pour montrer que le « repos » qui doit venir emporte sans doute avec lui l'idée de quelqu'un par qui il sera établi. Nous convenons qu'en acceptant cette personnification on n'a point encore nécessairement dans les paroles de Jacob, j'entends dans leur lettre, la prévision que le pacificateur sera issu de la tribu de Juda, qu'il lui appartiendra. Relisez les mots : « Jusqu'à ce que vienne le repos. » Où est-il affirmé que ce sera un repos sorti de Juda ? Le roi futur est acclamé d'avance comme celui devant lequel se perdra et s'anéantira la souveraineté de cette tribu ; c'est tout, rien de plus. Il n'est pas dit que cette souveraineté de la tribu ne se perdra que pour reparaître elle-même, dans le Roi de gloire, avec une nouvelle forme et un nouvel éclat. Mais n'est-il pas très naturel de voir dans la royauté de paix une suite, un achèvement de l'autre, de celle promise à Juda ? En ce cas, et si le roi de paix est, comme nous le pensons, un roi éternel, en même temps qu'issu de Juda, nous aurions dans ce passage la proclamation de la royauté illimitée, éternelle elle aussi, de Juda.

Les dépositaires de la promesse messianique à l'époque patriarcale se sont trouvés être également désignés comme les pères de la race bénie, au sein de laquelle l'oracle s'accomplira. L'analogie ne nous

pressera-t-elle pas d'admettre que Juda, par cela seul qu'il reçoit le legs précieux, est intéressé comme eux à la réalisation, qu'il est le père du futur vainqueur, appelé pour lui le Silo?

Avant de laisser la période patriarcale, nous avons à jeter un regard sur la vie de Joseph, ce fils bien-aimé de Jacob, subordonné d'avance par Jacob à Juda malgré les préférences paternelles, et qui est une figure de Jésus-Christ. Entre la destinée de Joseph et les principaux événements de la carrière de Jésus existent de nombreux rapports, de sorte que la première est comme une image voilée de la seconde. Joseph est le fils cher à son père, une sorte d'unique. Il reçoit des communications de Jéhovah. Il est haï de ceux qui devraient l'aimer, de ses propres frères; il est dépouillé par eux, mis en danger de mort, vendu pour vingt pièces d'argent. La tentation l'assaille. Après avoir supporté dignement l'épreuve, il est élevé, devient le vizir de l'Egypte, voit tomber en son pouvoir les frères qui l'ont outragé. Il leur pardonne, les protège, est le miséricordieux bienfaiteur de sa famille. Joseph appartient donc encore à cette série de types que nous avons rencontrés dans la période patriarcale. Il annonce Jésus-Christ par les circonstances extérieures de son existence, ainsi que par ses dispositions qui sont la fidélité envers Dieu, la pureté, la charité qui pardonne et rend le bien pour le mal. A ce titre, il avait une place dans l'histoire de la prophétie messianique au temps des patriarches.

Une réflexion pour finir ce chapitre. C'est', en lisant le récit aux détails émouvants des souffrances et de l'élévation de Joseph, qu'on a de la peine à partager le point de vue assez répandu de nos jours, pour lequel toutes les figures de cette époque sont des créations de l'imagination populaire. Mais Joseph ne vit-il pas en chair et en os devant nous? Ses pères, Abraham, Isaac, Jacob ne sont-ils pas également vivants? Ne saisit-on pas sur le fait leurs mobiles, leurs défauts et leurs qualités? N'ont-ils pas chacun leur physionomie bien propre? Est-ce donc ainsi que l'imagination populaire invente?

Les chefs de famille dont on nous raconte la vie à cette époque sont favorisés des interventions de Dieu, de ses révélations: songes, visions, apparitions; ils se prêtent au grand dessein de la Providence et en même temps sont hommes comme nous. Cependant ils n'accomplissent aucun miracle proprement dit, à moins qu'on ne donne le nom de prodige à la divination de Joseph à l'égard des songes du Pharaon. Je les vois, puis-je dire, debout devant le seuil du monde surnaturel. Ils n'ont pas encore posé le pied sur le seuil lui-même, car ils ne sont pas encore revêtus des forces miraculeuses, comme un Elie le sera. Tout en se sentant les instruments de la Providence, ils gardent le caractère de notre humanité; ils sont restés simples dans leurs mœurs ainsi que dans leur caractère.

CHAPITRE IV

Types et symboles du mosaïsme.

« Un prophète comme moi. »

Le but poursuivi par Dieu dans le plan du salut étant l'apparition de la divinité sous une forme humaine, dans un être supérieur: Jésus-Christ, toute communication divine, toute parole venue d'en haut, quel qu'en soit le sujet, est déjà, en un sens, une annonce de l'avènement messianique. La parole ne fait-elle pas toujours connaître celui qui parle? Toute parole de Dieu est donc une révélation de Dieu, par là même une prophétie de sa révélation suprême. Ajoutons que Dieu n'a pas parlé seulement aux oreilles, par des voix extérieures ou le langage inspiré de ses envoyés. Il s'est servi aussi du langage des signes et des images qui avant tout s'adressent aux yeux.

Il semble au premier abord que cette parole muette, sans mot, soit inférieure à celle dont jouirent les patriarches, à la parole parlée. Elle est moins aisément comprise. Elle exige un effort pour être saisie dans sa signification. Par ce côté elle

participe à l'infériorité de la loi qu'elle accompagne, qui fut à beaucoup d'égards un régime pénible introduit à cause du développement du péché.

Le nombre des symboles employés semble en outre en harmonie avec les ordonnances multiples de la loi. Il pourra fatiguer l'attention.

Mais de même que l'économie de la loi, à côté de sa dureté, avait une face lumineuse qui la constituait en progrès : cette connaissance du péché apportée par elle, de même le symbolisme de cette période a aussi sa valeur propre. Sans lui il manquerait quelque chose à l'annonce messianique. Il convient à l'état d'enfance du peuple. Il s'adresse au sens qui nous communique tant d'impressions : la vue ! Il est voilé, mystérieux, fatigue l'attention, mais la stimule aussi. Quel enseignement puissant cette vaste peinture laissait aux initiés !

Cette langue est surtout celle que nous entendons, quand nous considérons les spectacles de la nature. Qui n'a compris l'hymne de paix d'un beau soir étoilé ? Qui n'a compris le cantique de pureté et d'ardeur montant de l'aurore fraîche et colorée ? Et l'appel à l'énergie qui s'élève des cimes, et celui à la douceur, à la fluidité de l'âme, perçu dans la paix d'un lac tranquille ? La nature tient sans cesse les yeux en éveil.

Retourner à la nature, en intéressant de préférence les yeux, voilà ce que tentent les sociétés, lorsqu'elles sentent le besoin d'une éloquence rajeunie, neuve et profonde. Elles recourent alors à

l'usage de l'image et du symbole. Qu'est-ce qu'un drapeau? On l'a dit: un lambeau de soie. Mais comme ce lambeau par ses couleurs, en vertu d'une convention admise de chacun, représente la patrie, il est sacré; on ne le considère pas sans un frémissement; l'on donne sa vie pour lui. Ayant quelque chose d'exceptionnel et de rudimentaire à la fois, de plus très rapproché de la nature, le langage des signes possède une action spéciale, à la condition toutefois qu'on n'en abuse pas.

Je ne suis point surpris que Dieu l'ait fait sien. Ne s'est-il pas servi de tous les moyens pour forcer notre attention? Dans l'Evangile, Jésus a prêché en paraboles. Il institue deux cérémonies qui sont de touchants symboles : c'est le Baptême et la Cène. Le baptême fixe nos regards sur l'eau. Elle est l'un des éléments les plus répandus de la nature, cette eau qui lave et nettoie. Il y a là, vous le savez, une représentation de l'abondance de la grâce divine et de sa vertu purifiante. Ce qui, lors de la célébration de la cène, frappe les yeux, c'est le pain et le vin, aliments de toutes les classes d'hommes, du pain rompu et du vin versé. Ce pain et ce vin sont la représentation de la vie que l'âme trouve dans le corps rompu de Christ, dans son sang versé pour nous. Mais le baptême et la cène brillent dans le culte chrétien, si spirituel, comme deux astres solitaires de première grandeur. Beaucoup plus nombreux étaient les signes de la législation mosaïque, même à ne nous occuper que de ceux qui ont une

valeur messianique. Cette législation en est vraiment toute constellée.

L'histoire du voyage d'Israël est également ornée d'incidents figuratifs, où la foi chrétienne sera appelée à relever plus tard des allusions à la venue messianique.

Enfin, les principaux héros de cette époque, Moïse, Aaron, Josué, ses successeurs les grands Juges, nous offrent par instant des types du parfait Médiateur et Sacrificateur.

La prophétie de la période mosaïque se distingue, on le voit, de celle qui la précède et la suit, par la place donnée au langage des signes, des images mortes ou vivantes. Ce qui ailleurs, dans l'Evangile, n'est que l'accompagnement devient ici l'essentiel. Dans cette ère, qui a son caractère à elle, nous n'avons à relever qu'un seul mot venant s'ajouter aux paroles messianiques enregistrées jusqu'ici. Une unique affirmation y met en scène l'élément verbal qui est l'élément ordinaire de la prophétie, c'est l'affirmation de Moïse placée en tête de ces lignes : « Un prophète comme moi[1]. »

Voici le passage des discours de Moïse auquel elle est empruntée. Le chef israélite venait de condamner les devins, les enchanteurs, les magiciens, ceux qui évoquent les esprits des morts, tous les faux prophètes du paganisme. Il continue ainsi : « L'Eternel, ton Dieu, te suscitera du milieu de toi, d'entre tes frères, un prophète comme moi : vous

[1] Deut. 18 : 15.

l'écouterez! Il répondra ainsi à la demande que tu fis à l'Eternel, ton Dieu, à Horeb, le jour de l'assemblée, quand tu disais : Que je n'entende plus la voix de l'Eternel mon Dieu et que je ne voie plus ce grand feu, afin de ne pas mourir. L'Eternel me dit: Ce qu'ils ont dit est bien. Je leur susciterai du milieu de leurs frères un prophète comme toi; je mettrai mes paroles dans sa bouche et il leur dira tout ce que je lui commanderai. Et si quelqu'un n'écoute pas mes paroles qu'il dira en mon nom, c'est moi qui lui en demanderai compte[1]. » « Un prophète comme moi! » Telle est la substance de la prédiction que nous avons rapportée. Nous apprenons par l'ensemble du morceau que la déclaration de Moïse se fonde sur une communication de Dieu, intervenue après le don des dix commandements, lorsque le peuple s'effrayait du spectacle qu'il avait sous les yeux. De même que l'antique oracle d'Eden annonçait à la fois la création d'une race sainte, et la venue de Celui qui en est la personnification, de même la communication de Dieu à Moïse contient la promesse générale du prophétisme à venir et celle plus particulière du grand prophète en qui celui-ci se résumera.

Ce n'est pas seulement Pierre dans le discours[2] prononcé après la guérison du mendiant boiteux de la Belle porte du temple; ce n'est pas seulement Etienne, en sa véhémente défense[3] de l'Evangile devant le sanhédrin, qui, aux jours de la nouvelle

[1] Deut. 18 : 15-19. — [2] Act. 3 : 22. — [3] Act. 7 : 37.

alliance, rappelleront l'annonce transmise par Moïse. Philippe, rencontrant Nathanaël, lui dit : « Nous avons trouvé celui de qui Moïse a écrit dans la loi[1] ; » il a dans l'esprit, n'en doutez pas, le texte cité par nous. C'est à ce texte que Jésus lui-même a renvoyé ses auditeurs, lorsqu'il s'est écrié : « Moïse a écrit de moi[2]. »

Ainsi qu'on en a fait l'observation, la brièveté de cette parole la rend digne des temps anciens auxquels la rapporte l'Ecriture. Elle serait un indice en faveur de l'antiquité du Deutéronome où nous la trouvons. Si les exhortations de ce livre devaient être reportées à des temps postérieurs, à l'époque par exemple d'Esaïe, de Jérémie et d'Ezéchiel, comme le veut une certaine critique, le message messianique n'aurait-il pas une tout autre étendue? Se bornerait-il, nous le demandons sérieusement, à une phrase de quatre mots? L'ampleur avec laquelle sont développées, pour être sans cesse reprises, par les écrivains sacrés, à partir de la période assyrienne, toutes les espérances ayant pour objet l'avenir d'Israël, est en contraste frappant avec la concision archaïque de cette caractéristique du prophétisme futur.

En disant : « Un prophète comme moi ! », Moïse nous engage lui-même à le considérer comme un type du véritable prophète, de Jésus-Christ. Aussi Etienne qui, comme nous l'avons dit, a cité ce mot, s'est-il complu à faire entrevoir dans la vie de Moïse,

[1] Jean 1 : 46. — [2] Jean 5 : 45, 46.

choisi de Dieu, élevé par Dieu et renié par son peuple à plus d'une reprise, un parallèle avec la vie de Christ. C'est ce parallèle que nous allons tracer, en nous arrêtant quelque peu aux détails.

Moïse, le précurseur de Christ.

Considérons d'abord le cadre extérieur, les circonstances de cette vie. Entre le berceau flottant du Nil, corbeille de jonc, et la crèche de Bethléem, il y a certainement une similitude, au moins celle de l'étrangeté et de la pauvreté du berceau. D'autre part la fin de Moïse sur le mont Nébo, sans être une ascension, est marquée d'une empreinte glorieuse.

Jésus enfant est persécuté par Hérode ; Moïse enfant est menacé par l'édit du Pharaon, tiré du danger par la princesse égyptienne. Le drame en question se déroule sur cette terre d'Egypte, où, de nombreux siècles plus tard, Joseph, l'époux de Marie, emmènera l'enfant divin. Elevé dans une cour, Moïse préfère son peuple malheureux aux richesses des Egyptiens ; il conçoit le projet de le délivrer et emploie d'abord pour cela des moyens humains. Une fois son choix fait entre la faveur de la cour et l'opprobre d'Israël, il n'hésite plus, il demeure ferme comme voyant celui qui est invisible. Une première tentative de sa part est repoussée par ceux-là mêmes qu'elle concerne. Il s'était trop hâté, a-t-on dit, il n'avait pas attendu l'heure de Dieu.

Cela est vrai. Mais l'insensibilité d'Israël devant ce premier appel de Moïse n'en met pas moins déjà devant nos yeux celle qui se produit si tenace à l'égard de Jésus-Christ.

C'est seulement quarante ans plus tard que la vocation de Dieu consacre le désir de Moïse de devenir le libérateur de son peuple. Avec quelle solennité l'ange de Dieu s'est adressé à Moïse dans le buisson ardent ! Le baptême de Jésus, inauguration de son divin ministère par la voix : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé » et préparation de ce ministère par l'effusion de l'Esprit, me revient en mémoire devant l'entretien de l'Horeb, dans lequel Dieu, par l'intermédiaire d'un esprit céleste, ordonne à son serviteur de se lever en même temps qu'il le munit de son secours et de ses dons miraculeux. Comme Jésus, Moïse accomplit de grands et nombreux prodiges. Ce sont ceux d'un Juge divin à l'égard de l'Egypte, qu'il frappe de nombreuses plaies ; ceux d'un Libérateur à l'égard d'Israël, devant qui il fraie un passage à travers les flots. Enfin il est le Législateur. Ces trois titres de Législateur, de Libérateur, de Juge, Jésus les possèdera pleinement. L'autorité de Moïse, de ces trois chefs, descend de Dieu, dont il reçoit des révélations particulières en Egypte, au Sinaï, dans le tabernacle.

La ressemblance entre Moïse, représentant de Dieu auprès de son peuple et Jésus, est si étroite que l'Ancien Testament a pu parler de la foi du peuple en Moïse : « Et le peuple craignit l'Eternel, lisons-

nous dans l'Exode, et il crut en l'Eternel et en Moïse son serviteur[1]. » Paul s'appropriant et développant la pensée de l'auteur de l'Exode, qui fait de Moïse un objet de foi, parlera même d'un baptême d'Israël en Moïse : « Ils ont tous été baptisés, écrit Paul, en Moïse dans la nuée[2]. » Le baptême en Moïse, dans le langage de Paul, désigne sans doute simplement une communion étroite avec le chef hébreu, laquelle faisait d'Israël son peuple ; elle n'est pas égale, cela va sans dire, à la communion de l'Eglise avec Jésus-Christ, mais n'est pas sans relation avec elle.

Délégué de Dieu, auprès du peuple, Moïse se fait spontanément le délégué du peuple auprès de Dieu. Que de fois n'a-t-il pas intercédé en faveur d'Israël ? En Egypte déjà, à la demande du Pharaon, il avait invoqué l'Eternel pour ses ennemis, demandant l'éloignement des plaies. Au désert il crie à Dieu, lorsque les eaux sont amères, ou lorsqu'elles viennent à manquer, lorsque le peuple se livre à l'égarement. Il couvre les coupables du bouclier de ses supplications ; il devance le grand Intercesseur du véritable peuple de Dieu.

Relevons son support dans la contradiction qui se déchaîne comme à plaisir contre lui. La nation, qui l'a repoussé dans son essai humain et prématuré de l'entraîner vers la liberté, multiplie les révoltes, l'heure de la délivrance une fois sonnée. La rébellion du culte du veau d'or est suivie des murmures de Tabeéra, de Kibroth-Hattaava, des reproches inspi-

[1] Ex 14 : 31. — [2] 1 Cor. 10 : 2.

rés par Marie et Aaron, de la triste scène d'incrédulité dont les explorateurs de Canaan ont été les acteurs. Les années de rejet du peuple sont marquées par des actes d'idolâtrie[1], par la révolte de Coré, Dathan, Abiram et On. Et Moïse traverse ces fournaises gardant son immuable confiance. Lassé, il est entraîné un jour à l'irritation, à Kadès ; il ne pourra à cause de son péché entrer en Canaan. Certes, il est loin d'être, comme Jésus, une parfaite victime. Mais on reconnaît déjà en lui une victime, un homme de douleur.

C'est donc un prophète qui est plus que prophète et qui a pourtant aussi des droits particuliers au titre de prophète. Et n'est-ce pas ce qu'on peut dire de Jésus ? Jésus n'est-il pas Fils de Dieu, Roi, Législateur, Sauveur avant d'être Prophète ?

Prophète, Moïse l'a été, non seulement en annonçant le prophétisme à venir dont l'expression la plus haute devait se trouver en Jésus-Christ, mais aussi en dénonçant, dans son cantique[2], les jugements qui atteindraient Israël rebelle, en indiquant plus ou moins clairement dans sa bénédiction sur les douze tribus[3] leur rôle futur. De cette bénédiction, dont le contenu est de Moïse, mais qui a été rédigée plus tard, nous n'avons d'ailleurs pas à nous occuper ici, attendu que l'idée messianique n'y apparaît point. On était près de l'entrée dans la terre sainte, et cette perspective est ce qui absorbe l'attention.

[1] Act. 7 : 42, 43 ; Amos. 5 : 25-27 ; Ezéch. 20 : 13-20 ; Deut. 29 : 4 ; cf. Jos. 5 : 5 ; Ps. 95 : 10. — [2] Deut. 32 : 1-43. — [3] Deut. 33 : 2-29.

Enfin Moïse a été surtout prophète par ses allocutions du Deutéronome, où il rappelle à Israël les principales prescriptions de la loi, son esprit. Souvenons-nous que les prophètes ne se bornaient pas à prédire : ils étaient, en écrivant ou en parlant, des orateurs religieux pleins d'actualité. Moïse, dans les plaines de Moab, a été, lui aussi, le héraut de la vérité. Le ton employé par lui suggère la comparaison avec Jérémie. S'il ne ressemble guère aux grands prophètes par la manière concise dont il a touché à l'avenir messianique, il a cependant, en tant que prédicateur, un air de famille avec eux. Son visage est tourné vers l'économie évangélique, où la parole aura une si grande place. Par son recours à l'arme de la persuasion, il est le témoin du Maître qui maniera l'épée du reproche et de la menace comme nul autre. Car, ne nous y trompons pas, si Jésus-Christ a été doux et humble de cœur, il a été également d'une ferme sévérité.

Le mystérieux faux prophète, Balaam, qui se mêle à l'histoire de Moïse, fait ressortir toute la fidélité du serviteur de Jéhovah, comme l'ombre la lumière. Dans ses prévisions si favorables à Israël, d'une si étonnante portée, qui nous montrent les peuples de l'Orient et de l'Occident grandissant pour succomber, prévisions que l'écriture avait dû d'ailleurs aussitôt fixer et qui ont passé sans doute des Moabites dans le trésor des traditions israélites, brille une parole messianique. Elle étincelle dans le quatrième discours du croyant; un astre sort de Jacob, un

sceptre s'élève d'Israël[1]. Accomplie une première fois en David, le roi victorieux, elle s'est pleinement réalisée par l'apparition de Jésus. L'étoile était le symbole de la royauté chez les peuples anciens, aussi bien que le sceptre. L'image employée par Balaam, répandue plus tard en Orient avec les prophéties messianique, désigna le lever du règne du Roi des Juifs par excellence. Elle a pu rendre les Mages attentifs à l'apparition de l'étoile qui leur paraît le signal de la naissance du Messie juif. Nous savons qu'un faux Messie prit soin de se nommer, sous Adrien, Barcochébas fils de l'étoile.

C'est ainsi que Dieu tire parfois sa louange de la bouche des prophètes du mensonge et leur inspire des déclarations qui viennent grossir le patrimoine de la vérité.

La mission de Josué.

Le successeur de Moïse, Josué, sera un autre type de Christ. Sa fidélité à lui aussi est grande. Sa personnalité nous place surtout en face du Messie conquérant, dont la vision a souvent hanté les prophètes d'Israël. Déjà dans le désert il avait été le chef des guerriers hébreux ; c'est lui qui les menait au combat[2]. Manifesté à Israël par le miracle qu'accomplit l'arche en arrêtant les eaux du Jourdain, ainsi qu'il l'avait annoncé ; favorisé de la visite d'un envoyé céleste[3], objet des révélations divines[4],

[1] Nomb. 24 : 17. — [2] Ex. 17 : 9-13. — [3] Jos. 5 : 13-15. — [4] Jos. 1 : 1-9; 3 : 7-8 ; 4 : 2-7 ; 4 : 15-19, etc.

Josué est la figure de ce Seigneur qui a reçu tout pouvoir au ciel et sur la terre et de là haut envoie ses serviteurs à la conquête pacifique du monde. Si l'on fait de Canaan l'image du ciel et de la félicité à venir, Josué dirigera nos regards vers le Chef qui nous a acquis un divin héritage par son sang. En partageant le pays de Canaan, Josué évoque aussi à nos yeux ce Maître souverain de la maison céleste qui assurera un jour à ses serviteurs la part de joie et de gloire revenant à chacun d'eux, ensuite de leur fidélité individuelle.

Josué, dont le rôle est cependant plus pâle que celui de Moïse, est donc un de ces jalons vivants que Dieu a posés à toutes les époques pour nous montrer qu'il poursuivit toujours avec la même infatigable volonté le plan de salut, formé par lui dès avant la création du monde. Admirons non moins que la constance de son dessein, l'abondance des témoignages par lesquels celle-ci est affirmée. Même dans les périodes où à première vue les signes en paraîtraient absents, on voit la résolution divine à l'œuvre dans un travail de préparation. Seulement elle sait employer plus d'une méthode.

Images du voyage d'Israël et de son culte.

A côté du langage tenu par la vie de ces hommes de Dieu, nous avons à ce moment celui des événements. La nuée servant de guide dans le passage de la mer Rouge, la rosée de la manne, l'eau découlant

du rocher, l'érection du serpent d'airain étaient considérés dans les temps apostoliques comme les symboles de l'œuvre de Jésus. L'Apocalypse parle de la manne cachée[1], image de la vie éternelle; Paul a fait allusion à l'eau qui jaillit du rocher[2], ce dernier est pour lui un emblème du grand donateur invisible, de Christ. Nous avons vu déjà que l'apôtre des Gentils considère le fait d'avoir suivi la nuée et d'avoir traversé la mer Rouge comme une sorte de baptême incorporant à Moïse et initiant à une vie nouvelle, par conséquent comme un présage du vrai baptême. Pour Paul, les scènes du voyage d'Israël étaient assurément très réelles, mais il savait y voir de plus une esquisse des choses à venir. Enfin Jésus, qui a connu de très bonne heure le genre de mort qui l'attendait, s'est, dans l'entretien avec Nicodème, comparé lui-même au serpent d'airain[3].

Cette langue des choses appelle quelques réflexions sur le symbolisme prophétique. Il faut se garder, croyons-nous, d'attribuer toujours une parfaite rigueur à la prédiction entrevue plus tard dans l'image. Bien souvent, comme la parole parfois, comme la prophétie de menaces concernant un peuple, elle annonce une simple éventualité, une de ces possibilités que Dieu prévoit ainsi qu'il prévoit toutes les possibilités. Certes, Dieu poursuit un vaste plan dans l'histoire, mais nous penchons à soutenir qu'il laisse dans son projet des points de détail à fixer plus tard. Par exemple, il n'est pas de

[1] Apoc. 2 : 17. — [2] 1 Cor. 10 : 1-4. — [3] 1 Jean 3 : 14.

toute certitude pour nous que, par l'élévation du serpent d'airain cloué au bois, Dieu ait voulu prédire directement la croix elle-même. Les souffrances de la rédemption étaient jugées indispensables, dès avant les siècles. Mais cette mort nécessaire n'aurait-elle donc pu revêtir une forme autre que celle du supplice de la croix? Aussi bien la croix n'apparaît pas dans l'Ancien Testament. Jésus, sous la suggestion de l'Esprit, en face des mœurs contemporaines et de la haine qu'il suscite, pressentira la nature de sa mort et en parlera. A mesure qu'il avancera, il sera toujours davantage fixé sur le genre de supplice qui l'attend et qui sera emprunté aux Romains. Mais, même au moment fatal, il ne regardera pas, me semble-t-il, comme rigoureusement prédéterminée la coupe qui s'approche de lui, puisqu'il demandera encore à Dieu de l'éloigner.... La prière de Jésus: « S'il est possible, que cette coupe passe loin de moi! » montre qu'il y a pour lui quelque chose de flottant dans la peinture de ses souffrances, dans leur désignation par la prophétie. Elle est la preuve qu'il ignore sur certains points le plan définitif de Dieu. Elle laisse de la place à la conjecture que nous avons émise, d'après laquelle le conseil divin n'aurait pas dès le début minutieusement fixé tous les détails de la rédemption, attendant pour cela les manifestations de la liberté humaine. Assurément l'érection de la croix et son annonce par Jésus ont donné un relief particulier à la perche sur laquelle le serpent a été élevé.

Mais il ne serait pas impossible que ce rapport tout extérieur, frappant les yeux, eût été établi après coup par la Providence se servant de la cruauté des hommes, des mœurs romaines, pour glorifier l'Ancien Testament. Ce qui est certainement prédit en échange, dans le symbole du serpent d'airain, c'est un signe de miséricorde auquel il suffira de regarder pour être guéri ; c'est encore la guérison, par la mort, du péché, réduit à l'immobilité comme le serpent cloué.

Assurément certaines parties des symboles ou même des symboles tout entiers sont de vraies révélations de l'avenir, voulues et offertes d'avance.

Le voyage d'Israël, envisagé dans son ensemble, a été considéré avec raison comme une image de la course de l'Eglise de Christ. Celle-ci n'est-elle pas née également dans une Egypte, des ténèbres et de l'oppression du péché, à la voix d'un chef providentiel et prédestiné? Ne s'est-elle pas décidée résolument à laisser derrière elle le paganisme et le pharisaïsme étroit, pour s'avancer vers la Canaan que Dieu nous a ménagée ici-bas et là-haut, comme une terre promise.

Les institutions du culte sinaïtique eurent, à l'instar des principaux événements de cette migration, de même que celle-ci prise dans sa généralité, une signification arrêtée dans le plan de la Providence, difficile à méconnaître, sur laquelle nous allons insister.

Disons que, dans la lecture de cette longue pro-

phétie, écrite en symboles, l'esprit chrétien a été guidé en général par un sûr instinct. Il a mis le doigt sur les parties du rituel avec lesquelles l'Evangile a une affinité, auxquelles il se relie vraiment. Sans doute, comme dans l'explication des paraboles, on a quelquefois trop insisté sur des éléments secondaires, accessoires. On a de plus oublié parfois que le lien existant entre l'ombre et la figure, l'image et la réalité, pourrait être en divers cas l'œuvre de la dernière heure, ainsi que nous l'avons laissé supposer, la Providence venant au dernier moment par un incident ou événement, élever un fait de l'ancienne Alliance à la hauteur d'un symbole, dans le but de glorifier le passé, la loi. En dépit de ces légers défauts, l'interprétation de l'Eglise nous paraît avoir été juste et sûre dans la majorité des circonstances examinées.

Le sabbat, établi par Moïse, ne nous apparaît pas seulement comme un souvenir du repos qu'on croyait avoir été gardé par Dieu après l'œuvre des six jours. Il nous dépeint, à nous croyants, de même que Canaan, un grand avenir, le repos futur du peuple de Dieu. Les fêtes de la Pâque, de la Pentecôte, des Tabernacles, où la nation toute entière tenait ses comices religieux, sont encore pour nous l'emblème de la longue fête à laquelle aboutira le royaume des cieux, quand celui-ci sera puissant sur la terre. Nous apercevrons enfin dans l'agneau pascal qui éloigne l'ange exterminateur, dans les sacrifices accompagnés d'une aspersion de sang,

mémorial d'une vie innocente et retranchée, la satisfaction expiatoire qui prélude à la satisfaction de la croix. C'est principalement dans le sacrifice pour le péché, dans ceux de la grande journée des Expiations que l'idée de la purification obtenue par l'immolation d'une offrande pure est mise en saillie. Et nous sommes persuadé qu'elle était placée en relief, non comme une éventualité, mais comme l'un des traits essentiels du plan du salut conçu par Dieu.

Le sacerdoce est aussi tout plein de l'idée d'une médiation. Les Lévites sont substitués aux premiers-nés d'Israël, et par là au peuple tout entier, dans le service du tabernacle; à leur tour ils ont pour substitut dans les cérémonies ordinaires du culte les sacrificateurs; ceux-ci sont également représentés dans le lieu très saint par le souverain sacrificateur. Lui seul a le droit, lors de la fête des Expiations, de pénétrer dans le sanctuaire suprême, jusque devant l'arche sainte. La première fois, il s'avance dans le Saint des Saints pour interposer entre l'arche, symbole de la majesté divine, et lui-même la fumée des parfums brûlant dans un encensoir, image lui-même des prières de la nation. La seconde et la troisième fois, il y revient pour présenter à Dieu le sang des victimes offertes en faveur du peuple et pour lui-même, qui consistaient en un taureau et un bouc.

L'auteur inconnu, auquel nous devons l'épître aux Hébreux, goûte beaucoup la littérature des types

et des symboles. Il nous montre donc dans Moïse et dans Josué des précurseurs de Christ, les membres d'une grande nuée de témoins. Il voyait de plus dans le souverain sacrificateur un personnage typique annonçant Jésus-Christ. N'a-t-il pas écrit : « Christ n'est pas entré dans un sanctuaire fait de main d'homme, en imitation du véritable, mais il est entré dans le ciel même, afin de comparaître maintenant pour nous devant la face de Dieu. Et ce n'est pas pour s'offrir lui-même plusieurs fois qu'il y est entré, comme le grand prêtre entre chaque année dans le sanctuaire avec du sang étranger ; autrement il aurait fallu qu'il eût souffert plusieurs fois depuis la création du monde, tandis que maintenant, à la fin des siècles, il a paru une seule fois pour abolir le péché par son sacrifice[1]. » Le même auteur avait dit auparavant de Christ : « Il n'a pas besoin, comme les grands prêtres, d'offrir chaque jour des sacrifices, d'abord pour ses propres péchés, ensuite pour ceux du peuple, — car ceci il l'a fait une fois pour toutes en s'offrant lui-même[2]. »

Quelques-unes des prescriptions concernant le souverain sacrificateur lui assurent une importance qui annonce notre divin médiateur. Pas plus que ses collègues, il ne doit avoir aucune infirmité physique. Mais le contact avec les morts impliquant sous le régime de la loi une souillure, il est spécialement interdit au grand-prêtre de prendre le deuil, fût-ce pour son père et sa mère. Il ne choisira point

[1] Héb. 9 : 24-26. — [2] Héb. 7 : 27.

pour femme une veuve[1]. En un mot, sa personne et son attitude devront revêtir un caractère sacré. Aussi était-il écrit en signe de consécration sur la lame d'or fixée au devant de la tiare : Sainteté à l'Eternel. Il y a donc lieu pour nous d'entrevoir déjà dans ce pontife, avec l'épître aux Hébreux, le souverain prêtre de l'avenir, « saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs[2].

Tout son costume était d'une extrême magnificence[3]. La couleur azurée de la robe donnait l'idée du ciel, elle élevait les pensées vers lui. Comme ce vêtement n'avait pas de manches, il laissait passer le bras de la tunique de dessous qui était blanche ; ce blanc apparaissant dès les épaules, dans le costume du sacrificateur, était le signe de la pureté. Le mantelet de l'éphod, posé par dessus la robe, avait sur les épaules deux pierres d'onyx : chacune portait gravés six noms des douze tribus d'Israël. C'était le signe du fardeau spirituel dont le souverain sacrificateur avait à se charger devant Dieu, dans ses prières. Le pectoral, qui s'attachait sur le devant de l'éphod, était formé de douze pierres précieuses : sur celles-ci étaient inscrits une seconde fois les noms des douze tribus d'Israël. C'était une autre marque de l'union qui devait constamment relier le grand-prêtre aux tribus dont il était le représentant devant Jéhovah, la marque de ses sympathies pour la nation élue. Et tandis que l'inscription qui apparaissait sur les épaules indiquait, par sa place

[1] Lév. 21 : 10-15. — [2] Héb. 7 : 26. — [3] Ex. 28.

même, le fardeau de peines accompagnant les sympathies du grand-prêtre, l'inscription de la poitrine qui touchait à l'endroit du cœur, manifestait surtout la profondeur demandée aux sympathies du souverain sacrificateur. Cet homme, invité par deux figures expressives à se tenir dans une communion vivante avec Israël, n'est-il pas le type de Celui qui nous a portés sur ses épaules et sur son cœur et qui, d'après Paul, élevé à la droite de Dieu « intercède pour nous[1] ? » Et, si les couleurs du vêtement du souverain sacrificateur, azur et blanc, évoquaient à la fois l'idée du ciel et celle de la pureté, n'est-ce pas devant Christ que les pensées du ciel et de la pureté prennent leur essor? A cet égard encore le pontife n'est-il pas un vivant emblème?

Mentionnons, parmi les prérogatives du souverain sacrificateur, le droit de consulter l'Eternel, par les urim et les thummim du pectoral. Ainsi le grand prêtre parvenait à connaître la volonté de Dieu et pouvait l'exposer. Pénétrant en quelque mesure, par le moyen que nous venons d'indiquer, les décrets divins, il avait certainement un lointain rapport avec le Fils de l'homme, qui sur la terre « est dans le ciel. »

Sa consécration s'entourait d'une solennité particulière. A l'occasion de sa prise d'habit, comme les autres prêtres, il devait offrir des sacrifices, subir préalablement un lavage du corps entier. Mais ce qui le plaçait hors rang, c'était l'onction qu'il rece-

[1] Rom. 8 : 34.

vait et qui était particulièrement abondante. Le psaume 133 parle de l'huile précieuse répandue sur la tête d'Aaron, descendue jusque sur sa barbe[1]. Quand je suis les détails de cette consécration, je pense une nouvelle fois au baptême de Jésus dont le souvenir s'est présenté déjà à moi à propos de Moïse, lors de l'appel que celui-ci reçut dans le buisson ardent. En ce baptême mémorable l'eau a le premier rôle; Jésus n'y lava point, cela va sans dire, des souillures personnelles, mais peut-être commença-t-il à confesser celles de son peuple, peut-être encore voulut-il simplement se montrer plongé dans les eaux de la grâce. L'onction vient ensuite avec son grand rôle : c'est celle de l'Esprit, descendu du ciel entr'ouvert, sous la forme de la colombe.

Tout dans cette cérémonie de la consécration appelait donc l'attention sur l'importance des fonctions du grand-prêtre. L'inauguration de son activité, par son caractère extraordinaire, répondait à la grandeur de celle-ci. Il se passe même, dans cette circonstance, certains faits de détail en rapport avec les faits de l'inauguration du ministère de Jésus : je fais allusion à l'immersion et à l'onction que nous avons retrouvées dans les deux consécrations. Ce sont, on s'en aperçoit toujours mieux, les symboles, les personnalités typiques qui surabondent dans l'époque du mosaïsme. Symboles et types furent sans doute moins bien entendus en ce qui concerne

[1] Vers. 2; cf. Ex. 29 : 7.

leur signification dernière que la parole appartenant à cette période : « Un prophète comme moi ! » Au fond ils préparaient l'avenir, plus qu'ils ne l'annonçaient clairement aux yeux. N'ont-ils pas fait naître le sentiment du péché en même temps que celui de la majesté de Dieu ? Ne poussaient-ils pas à demander quelque chose de meilleur pour la raison et la conscience ? Mais, en inspirant le désir d'une économie plus haute, ils en ont par là même parlé assez ouvertement, du moins à ceux qui étaient sous l'influence de l'Esprit de Dieu. Dans la prédication des prophètes, dans leurs écrits, le souhait confus devint espérance ferme et assurée. On comprit dès lors qu'il avait été voulu de Dieu. Les voyants comme Esaïe, Zacharie, puisèrent dans le culte mosaïque des images qui contribuèrent à mettre sur le chemin de sa véritable signification. Le premier, dans le passage auquel nous songeons ici tout d'abord[1], envisage le sacrifice de l'agneau comme un symbole de l'œuvre du Messie. Le second[2] nous montre le grand-prêtre revêtu de vêtements souillés qui le rendent incapable d'accomplir son service, mais recevant ensuite des vêtements blancs. Sous le premier aspect il est un type de l'humanité pécheresse, sous le dernier il est évidemment l'image du sacrificateur à venir.

[1] Esaïe 53 : 7. — [2] Zach. 3 : 1-10.

Les successeurs de Moïse et de Josué.

Ce n'est pas seulement dans l'époque mosaïque que la parole prophétique est rare. De Moïse à David, c'est-à-dire pendant un espace, croyons-nous, d'environ quatre siècles, aucune parole messianique proprement dite ne se fait entendre. Il faut descendre jusqu'au roi-psalmiste pour recueillir de nouveaux oracles. Cependant les institutions demeurent les mêmes, cela va de soi. Seuls, des types disent alors à l'âme chrétienne quelque chose de Jésus-Christ.

Ce n'est pas qu'Israël n'ait eu pendant ce temps des prophètes. Il en a qui l'exhortent, qui l'avertissent ; mais leur prophétie est surtout celle de la prédication ou des révélations concernant le présent, parfois même elle s'exerce sur des faits secondaires, sur des détails. Elle rappelle alors la divination. Les hommes de Dieu de ce temps de transition seront surtout hommes d'action et sous l'influence de l'Esprit accompliront de grandes délivrances. Nous avons à parler d'eux ici, car ils continuent la lignée de Moïse et de Josué, se groupent visiblement à leur suite.

Les hommes d'élite appartenant, pendant cette période, à la race du Vainqueur futur se nomment les Juges. Comme Moïse, comme Josué, ils se lèvent à l'appel de Dieu; ils obéissent en leurs actes à l'inspiration d'en haut; ils exercent enfin un pou-

voir politique et judiciaire dont les attributions ne sont pas strictement déterminées. Mais avant tout ils se présentent à nous en qualité de libérateurs. Leur première mission est de briser l'oppression des ennemis d'Israël : Cananéens, Moabites, Madianites, Ammonites, Philistins. Aussi bien leur activité sera-t-elle pour l'un des plus anciens prophètes des siècles futurs l'annonce de la grande œuvre par laquelle s'ouvrira le règne messianique. Abdias, se transportant au sein de l'avenir, s'écrie :

« Des libérateurs monteront sur la montagne de Sion,
Pour juger la montagne d'Esaü ;
Et à l'Eternel appartiendra le règne[1]. »

Après cette allusion, il nous serait difficile de passer sous silence les principaux personnages historiques qui l'ont motivée.

Il est à supposer que les Juges énumérés dans le récit de l'Ancien Testament n'ont pas toujours succédé les uns aux autres. Plusieurs se sont revêtus simultanément, semble-t-il, de leur magistrature. On pense, par exemple, que Jephté, dont le courage brisa le joug des Ammonites, a été à l'orient de la Palestine le contemporain de Samson, lequel combat les Philistins au sud-ouest. Celui-ci aurait d'ailleurs accompli ses exploits à l'époque de la judicature d'Eli et du commencement de l'activité de Samuel, qui exercèrent aussi leur judicature dans la région de l'occident méridional. Ibtsan, Elon et

[1] Abd. vers. 21.

Abdon auraient achevé à l'est l'œuvre de libération commencée par Jephté. Cela permet de réduire beaucoup le temps assigné à cette période troublée. Or nous y sommes contraints par le chiffre de 480 ans indiqué dans les Rois comme celui de l'intervalle écoulé depuis la sortie d'Egypte jusqu'à la quatrième année du règne de Salomon. Cet espace devrait en effet contenir, outre la durée du gouvernement des Juges, les quarante années du désert, celles de Josué, celles de Saül et de David. Voici le verset : « Ce fut la quatre cent quatre-vingtième année après la sortie des enfants d'Israël du pays d'Egypte que Salomon bâtit la maison à l'Eternel, la quatrième année de son règne sur Israël au mois de Ziv, qui est le second mois[1]. » Il est vrai que, dans le passage en question, on pourrait entendre les mots : « Après la sortie des enfants d'Israël » d'une manière élastique, dans l'acception : après le voyage d'Israël. Cette interprétation enlèverait au chiffre donné de 480 années les quarante années du désert et offrirait la faculté de reporter un chiffre égal sur la durée du gouvernement des Juges. Quand Paul évalue dans le livre des Actes la phase seule des Juges à 450 ans environ[2], il donne visiblement un chiffre rond, approximatif, contenant d'ailleurs la judicature de Samuel et qu'il faut certainement diminuer.

Le nom des Juges a été rapproché de celui des magistrats réguliers de Tyr et de Carthage. Ceux-ci

[1] 1 Rois 6 : 1. — [2] Act. 13 : 20.

étaient, dans la langue originale, les Suffètes. Les Juges sont en hébreu les Schophetim ; les noms, on le voit, ont un air de parenté. Mais les Juges hébreux, suscités d'une manière irrégulière, sous l'influence de l'Esprit de Dieu, avaient pour principale mission la libération du territoire, ce qui ne les empêchait pas, à côté de cette œuvre, d'en accomplir une autre et de terminer les procès en cours. Par là, ils sont les précurseurs aussi bien du Christ Juge que du Christ Libérateur. L'histoire de quelques-uns d'entre eux est environnée d'une certaine obscurité. Nous ne nous occupons que des plus illustres.

Gédéon est appelé lors de la tyrannie des Madianites[1]. Il reçoit la vocation par la visite d'un messager céleste; l'envoyé divin se présente d'abord sous l'aspect d'un voyageur. Le jeune Israélite bat du blé avec un traîneau ou un simple attelage dans le pressoir de son père, quand l'ange de l'Eternel lui apparaît. Gédéon est salué en ces termes : « L'Eternel est avec toi, vaillant héros[2] ! » Après une réponse de son interlocuteur, témoignant des angoisses traversées à cette époque par la foi, l'étranger reprend : « Va avec cette force que tu as, et délivre Israël de la main de Madian ; n'est-ce pas moi qui t'envoie[3] ? » A cet ordre, où le « moi » employé révèle une autorité supérieure, les yeux de Gédéon commencent à s'ouvrir. Sa vue se dessille tout à fait, lorsque, ayant demandé une preuve qu'il

[1] Jug. 6 : 7, 8. — [2] Jug. 6 : 13. — [3] Vers. 14.

n'est point le jouet d'une illusion, il voit le repas qu'il a offert transformé en sacrifice, consumé par le feu du ciel.

Deux autres signes réclamés plus tard avec hardiesse par Gédéon lui seront encore accordés. Pour les apprécier, il faut savoir qu'en Orient les rosées sont extrêmement abondantes, beaucoup plus que dans nos climats. C'est ce qui explique la nature de la requête de Gédéon ayant trait à la rosée: Une première fois il obtient qu'une toison mise dehors pendant la nuit soit imbibée de l'humidité de l'air, tandis que par contraste le terrain restera sec tout autour; une seconde fois il obtient que la toison demeure sèche, tandis que le sol avoisinant sera couvert de gouttelettes. Réponse précise donnée deux fois à un vœu non moins précis, réponse variant avec ce vœu ! Phénomène en lui-même singulier, exceptionnel, le double fait avait donc toute l'apparence d'un miracle ! Aussi bien en était-il un.

Devant la visite de l'ange nous nous reporterons aisément, n'est-il pas vrai, à la déclaration de Jésus : « Vous verrez désormais le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'homme[1]. » Que le Fils de l'homme ait eu des entretiens avec les anges, cela est certain. Il en a eu après la tentation. Il est dit alors que les anges « le servaient[2]. » En Gethsémané il fut fortifié par la présence d'un ange[3]. Peut-être a-t-il eu avec ces créatures célestes d'autres entrevues dont les apôtres

[1] Jean 1 : 52. — [2] Marc 1 : 13. — [3] Luc 22 : 43.

ne se seraient pas doutés. Devant les deux signes accordés plus tard à Gédéon, au moyen de la toison, nous donnons aussi une pensée à tous les miracles dont la venue du véritable héros de la foi a été accompagnée.

Disons que cette rosée, descendue tantôt sur la toison sèche, tantôt à côté de celle-ci, a été traitée elle-même comme un ingénieux symbole. On y a vu l'image de la grâce divine, arrosant à l'ordre de Dieu qui il lui plaît : l'Eglise, à l'exclusion du monde, quand celle-là est fidèle ; le monde, les cœurs endurcis, pour les toucher et les changer, pour s'y créer une nouvelle Eglise à l'exclusion de l'ancienne, lorsque cette dernière est infidèle. Conformément à cette loi du gouvernement divin, Israël fut d'abord l'objet de la faveur d'en haut, puis il fut abandonné pour s'être livré à l'idolâtrie ; enfin, ses chutes réitérées ayant abouti au rejet de l'Evangile, la bienveillance divine se tourna vers les nations païennes.

Il y a lieu de donner un instant d'attention au triage qu'à deux reprises l'Eternel commanda à Gédéon d'opérer dans son armée. Les forces réunies autour du vaillant Abiézerite étaient de 32 000 hommes. Le chef invite d'abord les soldats qui éprouveraient quelque inquiétude et redouteraient l'issue de la bataille à s'éloigner. A la suite de cet appel il perd 22 000 hommes[1]. En cette circonstance, Dieu réclame donc une armée composée d'hommes de bonne

[1] Jug. 7 : 2-3.

volonté. Et tel sera le peuple bien disposé, réuni autour de Christ au jour de l'Evangile. Mais Dieu ne se contente pas de ce premier choix, il en fait faire un second. Le guerrier ne devra garder auprès de lui que les hommes qui boiront sans s'agenouiller, c'est-à-dire qui porteront l'eau à leur bouche avec la main en demeurant debout. Ceux-ci à l'événement ne sont plus que 300[1]. L'armée de Gédéon est celle de la faiblesse, car que sont ces 300 hommes contre les 135000 Madianites[2] qu'ils entreprennent de battre? Mais, par sa faiblesse même, l'armée de Gédéon préfigure le petit troupeau de l'Evangile, les victoires de l'Eglise sans force au point de vue du monde, destinée à triompher de la puissance du judaïsme et du paganisme.

Une autre personnalité remarquable est celle de Samson[3]. Il est suscité contre les Philistins. Sa naissance est prédite par un ange, ainsi que le sera celle du Baptiste et celle de Jésus-Christ. Avant de recevoir le jour, il est consacré déjà à l'Eternel par le genre de vie qui lui est assigné. Il devra s'abstenir de toute boisson fermentée; sa chevelure ne sera point coupée[4]. Une fois grand, il a la vigueur d'Hercule, mais c'est un Hercule qui tient sa force de Dieu, qui obéit à des impulsions d'en haut et accomplit de patriotiques exploits.

Il commence par déchirer de ses mains, sans armes, un jeune lion qui l'attaque[5]. Ce lion est le

[1] Jug. 7 : 4-8. — [2] Jug. 8 : 10. — [3] Jug. 13 : 2-23. — [4] Jug. 13; 14; 15; 16. — [5] Jug. 14 : 5, 6.

symbole de la puissance hostile des Philistins, que plus d'une fois il étreindra de son bras nerveux. Bientôt, à Askalon, il tue trente Philistins[1]. Avec des renards ou des chacals peut-être, qu'il accouple queue contre queue et entre les queues desquels il attache des flambeaux allumés, il incendie les moissons des Philistins, leurs plantations d'oliviers. Il capture sans doute et lâche ces paires de chacals à la suite les unes des autres et non pas en une fois, ainsi qu'on l'a cru. Trois cents animaux[2] seront ainsi employés par lui à brûler les blés et les arbres des oppresseurs. A la suite du dommage causé, les Philistins se remuent. Effrayés, les habitants de Juda veulent livrer leur champion à ses adversaires ; il est amené par ses compatriotes aux Philistins. Mais il brise comme de l'étoupe les cordes neuves dont il avait été garotté et, trouvant une mâchoire d'âne fraîche, il assomme, avec cette massue d'une nouvelle espèce, un millier d'hommes. Epuisé du gigantesque effort, il demande à Dieu de l'eau pour se rafraîchir et Dieu fait jaillir devant lui une source d'eau de la cavité du rocher[3]. Samson est le représentant de l'esprit de force : dans cette première partie de son histoire, il nous parle du nouvel Adam qui vaincra l'homme fort, le liera et pillera ses biens[4].

Dans la dernière partie de la vie de Samson, nous assistons à sa déchéance. Il fait comme Gédéon qui,

[1] Jug. 14 : 19. — [2] Jug. 15 : 4-5. — [3] Jug. 15 : 9-19. — [4] Luc 11 : 21.

après avoir débuté en détruisant l'autel de Baal, avait poussé Israël à l'idolâtrie et déposé dans sa ville un éphod d'or. Samson tombe gravement; il est l'esclave de la sensualité. A Gaza, où l'avaient conduit ses convoitises, il avait failli tomber entre les mains des Philistins qui fermèrent les portes de leur ville pour l'empêcher de s'échapper; on sait qu'il se leva au milieu de la nuit, chargea sur ses épaules les deux battants de la porte, toujours très épais en Orient, avec la barre qui les fermait, avec les deux poteaux arrachés et transporta le tout sur une colline[1]. La tradition désigne pour cet exploit de Samson un petit sommet, le Mountâr, c'est-à-dire le Point de Vue, du haut duquel on aperçoit vers l'orient la région d'Hébron[2]. Samson se tire plusieurs fois, par les mêmes tours de force, des embuscades que lui dresse la perfide Dalila. Mais, lorsque les tresses de ses cheveux, marque de sa consécration à l'Eternel, ont été rasées, il se convainc avec amertume que sa force est évanouie. Elle était un don de Dieu et il l'avait oublié dans son charnel orgueil. Le malheur l'en instruira. Il est fait prisonnier : on lui crève les yeux; on l'enserre d'une double chaîne d'airain; il est réduit à la misérable condition de l'esclave obligé de tourner la meule.

Toutefois l'histoire de Samson ne se clôt pas sur ce triste tableau. Les cheveux de l'infortuné ont repoussé en même temps qu'il s'est repenti. Lors

[1] Jug. 16 : 3. — [2] Voir *Souvenirs de Terre-Sainte*, par Lucien Gautier, page 131.

d'une fête des Philistins où l'on a voulu s'amuser de lui, il invoque l'Eternel avec une ferveur particulière, ébranle les colonnes qui soutiennent la terrasse du palais, en amène l'écroulement. Il meurt dans la catastrophe, mais y ensevelit toute la multitude assemblée dans la maison du dieu Dagon. Ainsi « ceux qu'il fit périr à sa mort furent plus nombreux que ceux qu'il avait tués pendant sa vie, » nous dit l'Ecriture[1]. Samson triomphant de ses ennemis par la mort, appellera, malgré les souillures qui le séparent du Crucifié, nos regards sur le Saint et le Juste. dont la défaite apparente a assuré la victoire.

On trouvera peut-être que nous abusons un peu des types et des symboles. Je ne dis pas que les auteurs de ces histoires aient songé, en les écrivant, à Christ. Je suis même très loin de le penser. Mais je suppose que l'Esprit de Dieu s'est plu à graver d'avance dans la réalité, dans les figures et les événements qui constituent le milieu de la révélation, quelques-unes des grandes lignes de la vie et du caractère du Fils de l'homme. Je crois à des harmonies intimes, secrètes et prolongées, entre toutes les parties de l'œuvre de Dieu. Je vois que, dans tous les temps, la piété a aimé à s'arrêter devant des rapprochements qui naissent d'eux-mêmes et à y découvrir des intentions providentielles.

Ce qui a conduit plusieurs interprètes à identifier l'époque de Samson avec celle du grand-prêtre Eli

[1] Jug. 16 : 22-30.

et des commencements de l'activité de Samuel, c'est le misérable état auquel paraît réduit Israël pendant la vie du héros. Samson lutte seul. Il n'a point de soldats sous ses ordres. Nul n'est venu se ranger à ses côtés. Le peuple est plongé dans une sorte de prostration morale, écrasé, hors d'état de nourrir une pensée de résistance à l'égard des Philistins. N'est-ce pas là la position des Hébreux après la défaite sous le coup de laquelle mourut Eli, où périrent dans la même journée ses deux fils : Hophni et Phinées, où l'arche fut prise ? Samson, dans son isolement, accomplit un effort digne d'admiration. Par là aussi il se rapproche du guerrier aux vêtements de sang qu'a entrevu Esaïe, dans la bouche duquel le prophète met ces mots :

« J'ai été seul à fouler au pressoir
Et nul homme d'entre les peuples n'était avec moi[1]. »

Jésus a été seul à la fin de sa vie, en Gethsémané avant l'apparition de l'ange et quand les disciples dormaient de tristesse, dans ses interrogatoires devant Anne, devant Caïphe, sur sa croix alors qu'il versait son propre sang, que le sang dont il était couvert coulait de ses propres plaies. Et il a agi avec la force de Samson, brisant non pas ses chaînes mais les nôtres. Il est souvent seul dans une certaine mesure, pendant le cours de l'histoire, lorsque l'Eglise sommeille. Il ne cesse point cependant d'être Juge puissant, opérant du haut du

[1] Es. 63 : 3.

ciel à la fois des actes de délivrance et des rétributions.

Samuel est le dernier des Juges. Il en est aussi le plus grand. Il l'est d'abord par l'étendue de son œuvre. C'est lui qui réveille l'esprit du peuple et le relève de son accablement, qui prépare la libération complète de l'oppression étrangère, qui sacre les deux premiers rois, Saül et David, par qui elle s'achèvera. A côté de son action patriotique, il accomplit une action religieuse. Grâce à l'institution des écoles de prophètes, il donne en Israël un nouvel essor au prophétisme. Il est lui-même prophète. Non point qu'il ait laissé tomber quelques-uns, au moins l'un de ces mots mystérieux dont l'économie évangélique amènera la réalisation, mais il est prophète par les révélations qu'il reçoit, touchant le présent, sur toutes sortes de faits particuliers et cachés. Il l'est encore par ses commentaires inspirés de la loi de Dieu, par les chaleureuses exhortations au repentir qu'il adresse à Israël. Il l'est par les traits typiques de sa vie. Enfin il est homme de Dieu par tous les exaucements signalés accordés à ses prières.

Samuel ayant sur la tête les deux rayons de l'autorité civile et religieuse, chef du peuple et croyant, n'est-il pas déjà, par ce premier caractère général, une image vivante du Prophète-Roi de l'Evangile, du Chef d'un peuple de bonne volonté, du Révélateur du Dieu de charité?

Confié aux soins du grand prêtre, Samuel grandit

à l'ombre du tabernacle[1]. Cette place qu'il occupe dès sa première enfance dans le voisinage du sanctuaire, le plaisir qu'il y trouva vraisemblablement, je les ai souvent mis en relation avec la visite de Jésus, à l'âge de douze ans, dans le temple de Jérusalem, avec la joie ressentie par le divin enfant dans la maison de son Père.

Samuel a de bonne heure sa première vision[2] concernant Eli et sa famille. L'événement se passe dans une chambre du pourtour du tabernacle, où il loge avec Eli qu'il sert. Une voix appelle le jeune homme de son nom, tandis qu'il est couché, que la lampe du sanctuaire qui s'éteignait vers le matin brûle encore. Dans son absolue inexpérience des visions il croit entendre le souverain sacrificateur. Il court auprès de ce dernier, qui dort non loin de lui et lui dit : « Tu m'as appelé ! » Le même incident se répète tout entier une seconde fois. On voit par la double méprise du jeune Samuel que les voix entendues dans les visions ont, pour ceux auxquels elles s'adressent, le même son, la même netteté qu'une voix ordinaire. Il est très probable en effet qu'il s'agit dans le cas particulier d'une vision, d'une voix perçue dans l'état d'extase ; sinon quelque autre, Eli par exemple, aurait certainement été frappé de cet appel.

Nous apprenons en même temps que l'état extatique n'ôte point toujours chez le voyant la liberté des mouvements physiques, non plus que la conscience

[1] 1 Sam. 1 : 24 à 2 : 11. — [2] Sam. 13 : 1-18.

de soi, puisque Samuel cherche aussitôt la source de la voix, qu'il se lève à l'appel qui lui est parvenu, marche, court auprès du vieux pontife. Averti par Eli, Samuel répondra au troisième appel : « Parle, Eternel, car ton serviteur écoute ! » Tel est le mot d'ordre placé sur les lèvres de l'adolescent par son vieux maître. Ces paroles étaient d'ailleurs l'expression des sentiments du premier. A ce titre ne feront-elles pas apparaître devant nous la docilité, la soumission de l'attitude de Jésus écoutant, entendant à toute heure la voix céleste?

D'autres révélations ne tarderont pas à être confiées à Samuel. Elles lui donneront la renommée d'un prophète. Bientôt c'est une chose assurée en Israël, depuis Dan jusqu'à Beer-Schéba, que Samuel est l'objet des communications de l'Eternel[1].

Le pontificat d'Eli se terminera par l'anéantissement des forces d'Israël. Pendant vingt ans Samuel semblera se limiter à son activité prophétique, qui sera surtout une activité de préparation. Lorsque le peuple, répondant enfin aux désirs de son inspirateur, soupire après la délivrance, celui-ci le presse fortement de renoncer à l'idolâtrie[2]. Un peu plus tard Samuel convoque une assemblée de la nation à Mitspa, ville de Benjamin. Une journée de jeûne et d'humiliation y fut célébrée. Elle fut marquée par une pratique nouvelle, quelque peu curieuse, osons-nous dire, une libation d'eau devant l'Eternel.

Quel était le sens de ce symbole? Peut-être repré-

[1] 1 Sam. 3 : 19-21. — [2] 1 Sam. 7 : 2-4.

sentait-il l'écoulement, l'anéantissement des forces du peuple ; peut-être ses larmes, sa pénitence ; peut-être était-ce tout simplement un signe de purification. Les partisans de la première signification rappellent certaines expressions de la langue du temps : on lit, par exemple, dans le second livre de Samuel : « Nous serons comme des eaux répandues à terre et qui ne se rassemblent plus[1]. » On lit encore dans le psaume bien connu, où le juste idéal se plaint d'être abandonné de Dieu : « Je suis comme de l'eau qui s'écoule[2]. »

J'ai trouvé dans les lettres de l'historien Carlyle à sa sœur Mme Robert Hanning les termes suivants, qui montrent combien est naturel l'emploi de l'eau comme métaphore d'un état d'inconsistance, d'absence de forces. Carlyle parle de sa femme. Il écrit : « Elle va mieux depuis deux jours, mais elle est faible comme de l'eau. » En faveur de la seconde opinion, qui considère cette eau comme une image des larmes d'Israël, on cite les mots de Jérémie : « Lève-toi, pousse des gémissements.... Répands ton cœur comme de l'eau, en présence du Seigneur ![3] » Mais comme l'eau lave et purifie extérieurement, on comprend qu'on ait vu aussi dans la libation une marque de purification. Telle est l'idée qui se trouve au fond de l'usage de l'eau dans les ablutions[4], dans le baptême. Au fond l'acception donnée à ce symbole importe peu, puisque le jeûne qui consacra,

[1] 2 Sam. 14 : 14. — [2] Ps. 22 : 15. — [3] Lam. 2 : 19. — [4] Lév. 8 : 6 ; 14 : 8 ; etc.

avec la libation, cette journée indique qu'elle fut avant tout une solennité d'humiliation.

Inquiets de ce mouvement religieux, qui leur présageait à juste titre un réveil de l'esprit national, les Philistins prirent les armes, s'avancèrent contre Israël. La réunion du peuple à Mitspa paraît s'être prolongée, pour que Samuel, exerçant son office de Juge, liquidât les causes en suspens. C'est là en tous cas que pour la première fois le texte sacré montre Samuel accomplissant ses fonctions de magistrat[1]. A l'ouïe de l'approche de l'ennemi, Israël prit peur, recourut à l'intercession du prophète. Alors Samuel offrit en sacrifice un agneau de lait tout entier et invoqua l'assistance divine. Il s'opéra, ensuite de sa prière, un prodige analogue à celui qui, au temps de la conquête, avait pour une part illustré la journée de Gabaon. A Gabaon une pluie de pierres de grêle avait jeté la déroute dans les rangs ennemis[2]. Ici un orage terrible fondit sur les bandes des Philistins et les dispersa[3].

Serait-il difficile de discerner le pendant de ces scènes dans la vie du Saint et du Juste? N'est-ce pas Jésus qui a fait devant Dieu la véritable libation, en se laissant sur la croix meurtrir par le péché, en devenant un objet offert à la pitié de Dieu? N'est-ce pas à lui que s'applique le mieux la situation révélée dans un psaume, dont il répéta ce premier mot dans son agonie :

[1] 1 Sam. 7 : 6. — [2] Jos. 10 : 11. — [3] 1 Sam. 7 : 7-11.

« Mon Dieu, mon Dieu! Pourquoi m'as-tu abandonné? »

Et je songe à ce vers du même psaume, que Jésus aurait pu également redire, et qui exprime l'un des sens possibles de la libation de Samuel :

« Je suis comme de l'eau qui s'écoule[1]. »

N'est-ce pas lui encore qui a versé devant Dieu les vraies larmes, un sang précieux? N'est-ce pas lui enfin, toujours lui, qui lave et purifie? Quel que soit le sens donné à la libation de Samuel, Christ en est l'accomplissement.

Devant le sacrifice de l'agneau de lait, et la prière ardente qui l'accompagna, il vous souviendra en leur présence de l'agneau immolé sur le Calvaire. Le grondement du tonnerre par lequel les Philistins sont mis en déroute nous rappellera la voix puissante, la voix du tonnerre qui, aux jours de l'Evangile, répond à Jésus. « Père, glorifie ton nom! » s'écriait Jésus d'après Jean, et une voix vint du ciel : « Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore! » Quant à la foule qui était là et qui avait entendu un son venant des cieux, nous lisons dans le même Evangile qu'elle disait que c'était un tonnerre[2].

Une période d'indépendance, de calme, de prospérité succède à cet événement. Samuel a établi sa résidence à Rama. Il y a bâti un autel. De là il visite chaque année les tribus. « Il allait chaque année, est-il dit, faire le tour de Béthel, de Guilgal, et de Mitspa, et il jugeait Israël dans tous ces lieux[3]. » Ici

[1] Ps. 22 : 15. — [2] Jean 12 : 27-29. — [3] 1 Sam. 7 : 16.

nos regards se reportent derechef sur le prophète galiléen qui s'en allait de lieu en lieu faisant le bien.

Nous commettrions une omission, si nous ne mentionnions pas la tristesse éprouvée par Samuel, quand il eut vu ses fils, dont il avait tenté de faire ses successeurs, marcher dans la voie des fils d'Eli, quand il eut vu Israël, ensuite de leur inconduite, qui représentait la corruption dans la dispensation de la justice, s'obstiner à vouloir un roi, à l'imitation des peuples voisins. Sans doute l'établissement de la royauté en Israël paraît avoir fait partie du plan de Dieu : des rois avaient été promis à Abraham parmi ses descendants[1]; Moïse avait promulgué des prescriptions applicables aux futurs roi d'Israël[2].

Mais c'était à Dieu de fixer l'époque des modifications que l'installation de la royauté devait apporter dans la constitution politique d'Israël. Au moins celui-ci aurait-il dû attendre, en mémoire des services rendus, que Samuel eût fini sa carrière. Quoique la demande des tribus se trouve jusqu'à un certain point dirigée contre lui, Samuel consentira à introniser Saül et David. Tout en faisant siennes les douleurs de Dieu en face de l'impatience avec laquelle les Israélites demandent un roi, le prophète obéit avec désintéressement. Après avoir oint Saül à Rama, il le désigne publiquement au moyen du sort dans une assemblée, tenue en ce même Mitspa où il avait commencé d'exercer sa judicature. Saül

[1] Gen. 17 : 6, 16; 35 : 11. — [2] Deut. 17 : 14-20.

ayant remporté une victoire sur les Ammonites, Samuel en profitera pour renouveler le sacre, puis il se démettra de sa magistrature[1].

En tout cela nous aurions à relever le zèle du Juge-prophète pour la gloire de son Dieu, son esprit de renoncement et d'élévation, les qualités élevées qu'il a en commun avec les serviteurs de Dieu, spécialement avec le Consommateur de la foi.

Un ou deux détails seraient encore à souligner dans cette activité de Samuel. Alors qu'il oint Saül, il lui donne trois signes qui devront lui inspirer une pleine confiance dans celui qui l'investit de la royauté : premier signe, la rencontre, près du sépulcre de Rachel, de deux hommes par lesquels Saül apprendra que les ânesses cherchées par lui ont été retrouvées ; deuxième signe, la rencontre un peu plus loin, au chêne de Thabor, de trois hommes allant offrir un sacrifice et qui demanderont au jeune homme comment il se porte, qui offriront même deux pains, en marque d'allégeance ; troisième signe, la rencontre à Guibéa-Elohim d'une troupe de prophètes avec lesquels Saül se mettra à prophétiser. Rien de plus précis que ces trois signes consistant dans les trois rencontres[2]. Samuel a donc vu par l'imagination sur le chemin de Saül, en un tableau qui passe devant lui, les deux groupes de voyageurs ; il connaît et pressent le projet des prophètes de sortir en procession. En un mot, il lit dans la volonté et la prescience divines. En

[1] 1 Sam. 8 ; 9 ; 10 ; 11 ; 12. — [2] 1 Sam. 10 : 1-6.

cette occasion, il représente pour nous toute une classe de voyants, ceux qu'on allait volontiers consulter sur certains faits secrets[1] Les vrais prophètes étaient bien loin de faire, à aucun degré, un métier de leur savoir surnaturel. Je me les figure répondant seulement à qui leur plaît, et lorsque le conseil de l'Esprit de Dieu les y convie. C'est l'opinion publique qui, dans les jours d'affaissement religieux, les a gratuitement transformés en devins. Il n'en est pas moins certain que le don de quelques prophètes semble avoir eu pour objet principal le présent, ses événements particuliers ou généraux. Samuel a possédé ce don. Il était naturel qu'on essayât parfois de tirer un profit tout matériel de ses lumières, quoique l'expérience eût dû convaincre que l'Esprit de Dieu gardait ses révélations ou les répandait seulement selon sa volonté.

En réalité, Saül était venu à Samuel réclamer de lui un oracle vulgaire, lui demander de quel côté il fallait chercher des ânesses. Au surplus, un jour avant l'arrivée du jeune homme, Dieu avait dit à son serviteur qu'il lui enverrait le futur roi d'Israël. Enfin, quand Saül s'était montré, l'Eternel avait dit à Samuel: « Voici l'homme dont je t'ai parlé[2]. » Jésus a possédé, lui aussi, cette science des détails ignorés, des petits faits inconnus, des choses secrètes en un mot. Il a vu Nathanaël sous le figuier, où ce dernier s'était cru à l'abri de tout regard scrutateur; faisant allusion à la scène déroulée sous

[1] 1 Sam. 9 : 9. — [2] 1 Sam. 9 : 3-17.

cet arbre, Jésus arrache à son interlocuteur le cri : « Tu es le fils de Dieu, tu es le roi d'Israël[1]. » Jésus connaît d'avance le genre de mort qui lui est réservé, il parle à Nicodème du Fils de l'homme qui sera élevé comme le serpent le fut dans le désert[2]. Il met sous les yeux de la Samaritaine son passé et son présent, les cinq maris[3] qu'elle a eus. Il avise ses disciples de la présence de l'ânesse et de l'ânon attachés au moment même dans une bourgade voisine de Béthanie[4]. Il déclare à Pierre et à Jean, envoyés à Jérusalem pour préparer la Pâque, qu'ils rencontreront dans la ville un homme portant une cruche d'eau ; il les invite à suivre ce dernier, à lui demander le local nécessaire pour le dernier souper et leur assure que l'homme à la cruche leur montrera une grande chambre haute toute meublée[5]. Jésus sait à l'avance la trahison de Judas, les trois reniements de Pierre, précédant le second chant du coq. Jésus découvre aisément ce qui est dans le cœur de l'homme, en même temps qu'il voit au loin dans les événements passés, présents et à venir, petits aussi bien que grands.

J'en viens à l'institution des écoles de prophètes, cet honneur de Samuel. Elle est attribuée à Samuel, parce qu'il est le premier prophète qu'on voit placé à la tête d'une réunion dont les assistants prophétisent. Il occupe en effet ce rang, lorsque Saül veut faire arrêter David, à Najoth, et

[1] Jean 1 : 49-51. — [2] Jean 3 : 14. — [3] Jean 4 : 17-19. — [4] Luc 19 : 29-32. — [5] Luc 22 : 7-13.

que, saisi lui-même par une puissance supérieure, le tyran, venu sur les lieux, se met à prophétiser[1]. Avant cette circonstance, il a été déjà question dans l'histoire de Samuel d'une troupe de prophètes marchant au son des tambourins, des flûtes et de la harpe : la rencontre de cette société sur le chemin de Rama, résidence du magistrat inspiré, était même l'un des signes que nous avons mentionnés et qui avaient été donnés à Saül[2]. Nous sommes d'avis qu'il y avait déjà là une sorte de collège habitant le voisinage de l'illustre voyant, peut-être déjà à Najoth et dirigé par lui.

Ces confréries dont l'établissement semble revenir à Samuel durèrent et s'étendirent. Au temps d'Elie et d'Elisée, il y en avait trois : une à Béthel, une à Jéricho, une autre à Guilgal. Ce sont les fils des prophètes résidant à Béthel, les mêmes fils des prophètes résidant à Jéricho qui avertissent Elisée en ces termes : « Sais-tu que l'Eternel enlève aujourd'hui ton maître au-dessus de ta tête[3] ? » C'est dans la maison de Guilgal qu'a lieu l'empoisonnement par les coloquintes, mêlées au potage de la communauté[4]. L'école de Najoth ou des loges, — car c'est ce que le nom signifie, — avait-elle cessé d'exister et s'était-elle transportée ailleurs, après la mort de Samuel? C'est ce qu'on ignore. Nous assistons dans le second livre des Rois à la division d'une école de prophètes qui, se trouvant trop pleine, essaime, se

[1] 1 Sam. 19 : 18-24. — [2] 1 Sam. 10 : 5 — [3] 2 Rois 2 : 3-5. — [4] 2 Rois 4 : 38-41.

bâtit une succursale[1], destinée sans doute à devenir bientôt indépendante. Si nous donnons tous ces détails, c'est pour montrer l'essor pris plus tard par l'institution qui doit le jour à Samuel.

Une étude de la prophétie messianique ne saurait négliger ces faits. Dans les écoles de prophètes se sont créées évidemment ou propagées certaines manières de penser, de parler de l'avenir. Elles ont certainement contribué à tourner les yeux vers celui-ci, peut-être à le placer sous le patronage d'un Prince idéal, prophète lui-même et animé de l'Esprit saint.

Dans ces congrégations, comme dans les monastères du moyen âge, on vivait en commun, on y pratiquait à l'occasion les arts manuels, puisque les membres de l'une d'entre elles édifient eux-mêmes une nouvelle demeure. Du reste pas de discipline monastique : les élèves étaient quelquefois mariés[2]. Les écoles avaient pour but de développer les germes du don prophétique. Rien ne démontre mieux qu'au don s'ajoute fort utilement le travail de préparation qui le féconde. Les jeunes adeptes s'adonnaient à la culture de la musique, du chant sacré. Ils méditaient encore la loi de Moïse, en cherchaient le sens spirituel, l'appliquaient à l'époque présente. Le passé d'Israël, les interventions de Dieu dans l'histoire du peuple élu étaient l'objet de leurs réflexions. On croit que c'est dans ces asiles que furent condensées, fixées par écrit les anciennes traditions

[1] 2 Rois 6 : 1-7. — [2] 2 Rois 4 : 1-7.

orales, et que furent composés quelques-uns des recueils primitifs servant de source aux livres historiques de l'Ancien Testament. C'est à elles que nous devrions par conséquent la conservation des antiques paroles de la prophétie, des figures typiques ou des symboles sur lesquels nous nous sommes arrêtés.

La parole devait tenir une plus grande place que la rédaction ou la composition dans les labeurs de ces hommes de Dieu. De temps en temps, aux fêtes religieuses, ils sortaient de leurs retraites pour répandre le divin message. Si la forme de leurs discours a décelé parfois, croyons-nous, un certain art acquis, ce qui y dominait était l'inspiration. Au début surtout, elle agit souvent avec violence ; elle rend plus ou moins passif en certains cas son instrument, elle se manifeste au milieu de transports ou de l'accablement du corps. C'est ainsi que Saül, lorsque l'Esprit de Dieu s'empare de lui, se dépouille de ses vêtements, se jette à terre, y passe un jour et une nuit occupé à prophétiser[1]. Mais cet état physique anormal, surexcitation ou prostration, n'apparaît point chez tous. La possession de soi est même ce qui distinguera en général les prophètes de Jéhovah des devins du paganisme. Ceux-ci se livraient à des transports furieux, propres à faire croire à l'invasion en eux d'esprits étrangers. Sans méconnaître la présence d'une certaine exaltation chez les serviteurs du Dieu d'Israël, nous affirmons

[1] 1 Sam. 19 : 23, 24.

qu'ils se distinguent par leur calme, au moins habituellement, des païens qui vaticinent. Il n'y a qu'à regarder Elie sur le Carmel, aux prises avec les prophètes de Baal. Il prie, tandis que ceux-ci se font des incisions et se couvrent de sang. Le caractère de tranquille autorité, non moins que cet élément bien extraordinaire du message, l'attente d'un Messie, non moins que les rapports existant entre la vie des serviteurs de l'Eternel et Christ met complètement à part les prophètes de Jéhovah.

Samuel en particulier fut toujours maître de lui, adoucissant du rayon de l'intelligence humaine les clartés vives de la lumière d'en haut. A l'inspiration s'ajoutent d'ailleurs chez ses successeurs des révélations, fréquemment communiquées en visions. A l'époque classique des prophètes, la vision l'emportera sur le simple songe, qui semblera devenir de plus en plus rare.

Par l'institution des écoles de prophètes, Samuel a préparé l'épanouissement du prophétisme qui commença sous David et jeta tout son éclat plus tard, dans les temps où Jérusalem fut menacée, puis détruite, où la race malheureuse d'Israël, bientôt condamnée à l'exil, eut besoin des plus fortes consolations. Le Juge-prophète a frayé la vie au Roi-prophète. Et par là il a exercé une action profonde dans l'histoire des prophéties messianiques, s'il est vrai que celles-ci se montrent particulièrement nombreuses à partir de l'époque de David.

Au milieu de la galerie des prophètes, Samuel se

placerait donc pour nous, vu l'étendue de son influence, entre Moïse et David. D'abord il unit, comme eux, le pouvoir extérieur politique au pouvoir religieux. Il est réellement prophète, par ses exhortations, par ses révélations concernant le présent. Mais ce n'est pas seulement par là qu'il offre avec eux, dans certains traits de sa vie en particulier, un type de Christ. S'il n'en a pas parlé d'avance, comme les deux hommes de Dieu entre lesquels nous venons de le ranger, il a travaillé à éveiller, au sein des générations, le génie qui, sans se lasser, balbutiera le nom divin. Cela suffit pour que la personnalité du dernier des Juges demeure intimement liée à la prophétie messianique.

Le grand espoir allumé dans l'âme humaine, au seuil de l'histoire, en Eden, par la voix divine, a été mainte fois ravivé au cours des âges que nous venons de parcourir. Il a été l'objet d'une touchante sollicitude de la Providence. La lueur de cette espérance est sans doute intermittente et pâle, à côté de ce qu'elle sera dans les Psaumes et les Prophètes. Elle n'en est pas moins visible pour nous, et d'un éclat qui est allé grandissant de siècle en siècle.

Après avoir donné aux premiers représentants de l'humanité, à nos premiers parents, la promesse du salut, Dieu désigne la race, puis le rameau dans lesquels il en faudra chercher l'accomplissement. C'est d'abord la race pieuse des Séthites, où se lèvent Lémec, Noé ; c'est ensuite le rameau de Sem.

Lorsque les nationalités diverses se forment et sous l'influence du paganisme laissent s'altérer le souvenir des interventions divines, Dieu se choisit un peuple où la promesse se perpétuera et se réalisera; il la confie à nouveau aux pères du peuple élu: Abraham, Isaac, Jacob. Il révèle ensuite la tribu où sera érigé un sceptre de paix avec le Silo : c'est Juda. Enfin pour la première fois, par la bouche de Moïse, Dieu personnifie expressément le salut futur dans un prophète à attendre, semblable à ce dernier. Les imaginations l'avaient, croyons-nous, incarné dès longtemps dans une individualité, mais c'est le mot de Moïse : « Un prophète comme moi ! » qui consacre la notion d'une personnalité en qui se résumera le salut. Une végétation abondante de symboles tourne d'ailleurs dans le mosaïsme les pensées d'Israël vers la sainteté, la pureté, le péché et la nécessité du sacrifice.

Si nous sommes sortis avec Moïse des collectivités, indiquées en général par le terme « ta postérité », si nous nous trouvons en face de l'annonce formelle d'un organe personnel de la révélation, remarquons cependant que la prédiction : » Un prophète comme moi » peut s'appliquer à chaque prophète aussi bien qu'à Jésus-Christ. Au point de vue de la propriété de la désignation, un progrès important reste donc à accomplir.

Dans l'intérieur du grand cercle primitif embrassant l'humanité, que le doigt divin a tracé par l'oracle d'Eden, se dessineront ainsi des cercles

concentriques toujours plus étroits, aux lignes plus fortes, plus précises, révélations ou suggestions de l'Esprit. Cela est beau, d'une beauté géométrique. Quand nous employons ce langage, nous ne voulons pas dire que la succession des cercles soit parfaite ou que leur trait ne reste pas flottant en bien des points. Ce que nous entendons, c'est que, malgré le caractère flottant de plus d'un trait, on aperçoit distinctement un plan. Nous sommes au reste bien loin de n'éprouver pour cette œuvre divine qu'une froide admiration. La suite des déterminations ajoutées à la grande et première promesse est en effet la manifestation de l'immensité de l'amour de Dieu, de sa constance, de sa persévérante préoccupation de nous sauver.

Les grands caractères qui se dressent tout autour de ces communications divines, comme autant d'effigies vivantes de Celui qui doit venir, animent singulièrement ce champ de hautes et mystérieuses perspectives ouvertes sur l'avenir.

On répète, au milieu de notre génération, qu'il n'existe aucune prophétie messianique dans l'Ancien Testament ; on dit que nous introduisons nous-mêmes subrepticement dans les textes par nos interprétations l'espérance en question. Ce que nous appelons l'oracle d'Eden serait une partie de la conclusion d'un mythe sur la lutte éternelle de l'homme avec la douleur, destiné à expliquer la mort, le labeur pénible de la terre, les souffrances particulières de la femme. Le reste ne serait composé que

de bénédictions familiales, inventées après coup pour consacrer des événements, ou des vœux patriotiques ardents et imagés. Sans doute la prophétie messianique, comme les miracles, demeure un objet de foi. Mais de cet objet de foi Jésus et les apôtres se sont nourris. La place qu'ils lui ont accordée dans leurs croyances, dans leur vie religieuse est des plus considérables. On s'en apercevra quand nous étudierons les hymnes du Psautier et les écrits proprement prophétiques. Cela ne laisse pas de faire réfléchir. Si Jésus est bien pour nous le Maître unique, si le portrait que les apôtres et les évangélistes en donnent est bien le seul auquel on puisse se fier, nous nous sentirons obligés, après eux, d'ouvrir les yeux sur l'existence de la promesse, sur les développements qu'elle a reçus, de l'accepter, elle et son histoire.

Toutes les fois que l'Eglise a laissé de côté les prophéties, elle s'est plus ou moins séparée de son Chef. En retournant aux prophéties, elle rentre dans une tradition léguée par Christ lui-même, laquelle ne saurait être sans gain spirituel. Avec Christ, elle va boire à l'une des fontaines où s'est épanchée dès les temps les plus reculés la source de la vie.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Avant-Propos 6

CHAPITRE PREMIER

Considérations préalables sur la prophétie.

Son caractère surnaturel 9
Autres caractères de la prophétie 23
Divination, prescience, intuitions extraordinaires . . . 27
La prophétie et Jésus-Christ 38

CHAPITRE II

Le commencement de l'espoir messianique.

L'oracle d'Eden 48
Un mot prophétique 65
Rôle des descendants de Seth 78
La tradition païenne 101

CHAPITRE III

Pendant la période patriarcale.

La bénédiction de Noé 109
Les trois promesses faites à Abraham 130
La transmission de l'oracle à Isaac et à Jacob 149
La bénédiction de Jacob sur Juda 162

CHAPITRE IV

Types et symboles du mosaïsme.

Pages.

Un prophète comme moi 174
Moïse, le précurseur de Christ 180
La mission de Josué 185
Images du voyage d'Israël et de son culte 186
Les successeurs de Moïse et de Josué 197

